

LAURELINE ELIOT

VERTIG

Saura-t-elle
lâcher prise?

la  gondamine

LAURELINE ELIOT

**V
E
R
T
I
G**

Saura-t-elle
lâcher prise ?

La condamine

OceanofPDF.com

© 2019, Laureline Eliot
Tous droits réservés

Image de couverture :
© Shutterstock / Mayer George
Couverture : Camille Decoster

© 2019, éditions Fyctia, Département de Hugo Publishing
34-36 rue La Pérouse
75116 Paris

Collection dirigée par Arthur de Saint-Vincent
Ouvrage dirigé par Camille Léonard

ISBN : 9782375650912

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

OceanofPDF.com

SOMMAIRE

Titre

Copyright

1 - Ava

2 - Oliver

3 - Ava

4 - Oliver

5 - Ava

6 - Oliver

7 - Ava

8 - Oliver

9 - Ava

10 - Oliver

11 - Ava

12 - Oliver

13 - Ava

14 - Oliver

15 - Ava

16 - Oliver

17 - Ava

18 - Oliver

19 - Ava

20 - Oliver

21 - Ava

22 - Oliver

23 - Ava

24 - Oliver

25 - Ava

26 - Oliver

27 - Ava

28 - Oliver

29 - Ava

30 - Oliver

31 - Ava

32 - Oliver

33 - Ava

34 - Oliver

35 - Ava

36 - Oliver

37 - Ava

38 - Oliver

39 - Ava

40 - Oliver

41 - Ava

42 - Oliver

Remerciements

OceanofPDF.com

1

Ava

Une foule bigarrée s'agglutine devant *L'Absinthe*. Tout le monde veut entrer dans ce lieu branché, mais le sésame ne s'obtient pas facilement, d'autant que l'endroit est sûrement déjà bondé.

Perchée sur mes talons aiguilles, je traverse la rue et me dirige d'un pas décidé vers l'accès VIP. Non que je sois une célébrité, mais quand on passe tous ses samedis à traîner dans la même boîte et à y cramer du pognon semaine après semaine, il est logique d'acquérir certains avantages.

Après six jours de travail, j'estime avoir le droit à un peu d'amusement.

Près de la porte, dans la pose typique du vigile (jambes écartées, mains croisées devant ses parties intimes), je retrouve Telmo.

– Salut, Mint. La forme ? me lance-t-il.

– T'étais pas là, la semaine dernière.

Ça peut en choquer certains, mais je dis rarement « bonjour » et encore moins « ça va ? » ; je m'en balance de savoir comment les autres se sentent. Poser cette question n'est qu'une simple convention

sociale ; derrière leur sourire de façade, les gens se moquent totalement de la réponse. Et moi, je ne suis pas hypocrite.

D'accord, j'ai fait remarquer à Telmo son absence, mais c'était juste un constat. Évidemment, il ne l'entend pas de cette oreille et croit que je le questionne. Son air patibulaire se transforme en mine extatique de Bisounours.

– La petite est née vendredi dernier, c'est pour ça.

Je m'en souviens maintenant. Il avait évoqué cet événement imminent : il adore raconter sa vie aux clients réguliers. La naissance de sa fille ne me passionne pas, alors je me contente de le fixer d'un regard sans expression. J'ignore si c'est à cause de mon maquillage trop charbonneux ou parce que son amour pour sa gamine le rend aveugle, mais Telmo ne capte pas mon désintérêt. Il me prend pour sa meilleure amie depuis que j'ai trouvé du travail à un de ses cousins.

Alors que je suis en train de prier pour qu'il ouvre le cordon afin de me laisser entrer dans la boîte, il attrape son portable.

– Tu vas voir comme elle est belle, me dit-il.

Sur l'écran, un nouveau-né renfrogné. Je déteste ça. Pas les enfants en particulier, non, mais les parents qui ne peuvent pas s'empêcher de montrer des clichés de leur progéniture. Parce qu'il faut reconnaître que les gamins des autres, en général, on s'en moque. Au mieux, il est mimi, et on balance une platitude du genre « trop chou » (pitié, écorchez-moi vivante le jour où je sors ça), au pire, il est moche, et là, on est dans la mouise. Oui, malgré les apparences, je ne suis pas sans cœur, je ne vais pas dire à un heureux papa que son bébé m'évoque Kermit la grenouille.

Ma mansuétude me perdra.

– Elle te ressemble, je réponds finalement.

Pas sûre que ce soit un compliment, pour l'un comme pour l'autre, mais la remarque est assez ambiguë pour que Telmo me lâche les

baskets et me laisse pénétrer dans le club.

Toutefois, avant que je sois engloutie par la foule et la musique assourdissante, il me lance :

– Mint ! Tu crois que tu vas trouver ton bonheur ?

Je hausse les épaules. Tout ça n'a absolument rien à voir avec le bonheur, ou alors éphémère. Bien sûr que je vais trouver ce que je cherche ce soir, la moitié de la boîte en est dotée.

Telmo et moi n'avons pas la même définition du bonheur. Je connais la sienne : couple, enfants, amis, voiture dans le garage et vacances au ski en février... La petite vie parfaite ; pour ma sœur Claire, pour Telmo peut-être, mais je leur laisse cette routine ennuyeuse. J'ai un boulot dont je suis fière. Je suis la patronne d'une entreprise que j'ai créée de toutes pièces. Ma réussite professionnelle est totale. Quant au reste, sans doute que certaines choses ne sont simplement pas pour moi...

Mais je ne veux pas penser à tout ça. Ce soir, je vais trouver un mec ébloui par mon corps et je vais en profiter. Ce soir encore, je vais jeter mon dévolu sur un type qui ne voit pas plus loin que le bout de sa queue.

Et si je n'intéresse personne (ce qui arrive rarement), eh bien, je m'amuserai seule. Pourquoi toujours attendre que les autres nous apportent satisfaction ?

Je veux juste quitter le quotidien. Fuir la réalité quelques heures. Perdre la notion du temps. Oublier les autres et me laisser aller au vertige...

Quand j'entre enfin au cœur de *L'Absinthe*, après avoir déposé mes affaires au vestiaire, je me sens forte. Je suis en mode guerrière. La petite robe noire qui moule à la perfection mon corps svelte et un

make-up outrancier constituent mon armure. Je suis prête pour un lâcher-prise total, sans contrainte. Des hommes se retournent sur mon passage ; je les regarde moi aussi, cherchant celui qui ne baissera pas les yeux. Je savoure mon pouvoir.

La jungle des noctambules a pris possession de la piste de danse. Les lumières stroboscopiques saccadent ma vision, donnant à la scène un aspect irréel, comme si tout le monde bougeait au ralenti. La moiteur des corps en sueur parvient jusqu'à moi dans une vague délassante. Les tensions de la semaine s'évaporent peu à peu.

Après un geste de la main à Chris, le barman, je rejoins la table que j'ai réservée. Au bout d'une heure à me trémousser et descendre quelques verres, je repère celui qui va m'aider à conclure cette soirée. Je noue mes longs cheveux blonds en un chignon négligé avant de fendre la masse compacte des clubbeurs vers un type à l'allure de surfeur. Il est follement séduisant, et sa façon de se mouvoir est très prometteuse... Quand je viens me coller à lui sans équivoque, irradiant son torse de ma chaleur, il semble apprécier.

L'alcool diffuse en moi une sensation de flottement absolument divine. Mon corps palpite sous les larges paumes de l'inconnu. Nous bougeons en rythme, et je sens vite qu'il n'est pas insensible à mes charmes...

Il me sourit.

Voilà. Pourquoi se compliquer la vie ? C'est aussi simple que ça. Tout est clair entre nous. Il n'attend rien de moi, ni moi de lui, si ce n'est ce qui va se passer maintenant.

La fin de cette soirée me procurera exactement les certitudes que je suis venue chercher : je suis belle, je suis désirable et j'ai tous les hommes que je veux.

2

Oliver

– Oliver !

La voix perçante de ma sœur me vrille les tympans. Je lui fais un geste de la main pour lui signaler que je l'ai vue et qu'elle n'a pas besoin de hurler une nouvelle fois à travers l'aéroport bondé. Le vol a été long, j'ai une migraine d'enfer, et la dernière chose dont j'ai besoin, c'est de l'organe surdéveloppé de Léa dans les oreilles.

– Maman n'est pas là ? demandé-je, déçu, à la tornade bleue, des cheveux aux chaussures, plantée devant moi.

Dans ma grande naïveté, j'avais imaginé que ma mère serait impatiente de retrouver son fiston après quatre mois d'absence.

– Bouh, le petit chéri, se moque ma sœur. Si t'es pas content, tu peux prendre un taxi. Je te signale que j'ai interrompu mes occupations pour venir te chercher fissa. Tout le monde n'a pas le loisir de se dorer le cul au soleil. Y'en a qui bossent.

J'adore quand ma frangine monte sur ses grands chevaux : je la trouve craquante. Plus âgée que moi de quatre ans, elle a aussi trente centimètres de moins. En dehors de ça, nous nous ressemblons beaucoup : même chevelure brune (à l'origine, car en tant que

coiffeuse, Léa a testé toutes les couleurs imaginables) et mêmes yeux noisette.

Malgré mon mal de tête croissant et les circonstances qui ne s'y prêtent pas, j'éclate de rire.

– Pardon, Lala. C'était maladroit. Je suis ravi de te voir. L'azur te sied à ravir, on dirait Tristesse dans le dessin animé, là...

– La ferme ! Les petits m'ont fait la même remarque. Je vais changer tout à l'heure, de toute façon. Maman ne veut pas que je me pointe à la crémation comme ça.

Les enfants auxquels elle fait référence sont les siens ; des jumeaux de 12 ans qui la dépassaient déjà en taille avant que je parte. Je m'enquiers :

– Comment vont Charybde et Scylla ?

Avant même que je ne puisse essayer de l'en empêcher, Léa se saisit de mon gros sac à dos comme s'il ne pesait rien puis me lance :

– On parlera des monstres dans la bagnole. Je suis garée en double file.

Une fois à son appartement, Léa me sert de l'eau et une aspirine. Contrecoup des heures d'avion, le canapé me tend les bras. Mais à peine ai-je fermé les yeux que j'entends rire au-dessus de moi. Une frimousse espiègle entourée de longs cheveux raides et noirs me fixe.

– Salut, tonton !

– Salut, Shen.

– Non, moi, c'est Li, me corrige le gamin en souriant de toutes ses dents baguées.

– Qu'est-ce que tu mijotes ? Tu comptais me dessiner un pénis en travers du visage comme la dernière fois ?

Je me redresse. Je ne pensais pas que mes neveux seraient déjà rentrés du collège... Et je sais qu'ils ne me laisseront jamais dormir.

Vautrée sur un fauteuil, l'autre terreur, cheveux hérissés sur le crâne, me regarde d'un air canaille.

Ces gamins ont des gueules d'anges depuis qu'ils sont nés et savent parfaitement en faire usage... Un mauvais usage.

Ma sœur entre dans la pièce en coup de vent ; elle attrape des vêtements jetés sur une chaise, ouvre un rideau en grand, donne une tape à l'un de ses fils pour qu'il se tienne droit, ramasse mon verre vide puis ressort aussi sec. Depuis la cuisine, elle me lance :

– Les laisse pas t'embobiner : la crête, c'est Li, et la tignasse de gonze, c'est Shen.

Le contraire de ce qu'ils m'ont dit, donc.

– Je cours au salon pour que ma collègue refasse ma teinture, poursuit ma sœur. Toi, tu files au coin de la rue pour t'acheter une chemise avant que ça ferme.

Comment fait Léa pour penser à tout ? Elle a raison, je n'ai plus aucun vêtement habillé, ayant vendu tous mes effets personnels avant de partir en Amérique latine. Costumes, chemises et cravates m'auraient été inutiles sous le soleil mexicain.

Je m'apprête à protester, mais ma sœur me stoppe net.

– Je ne veux rien entendre. Maman est fébrile, et si tu te pointes à la crémation avec une de tes guenilles poisseuses, je te jette dans la fosse avec notre géniteur !

J'aimerais repartir sur une plage des Caraïbes, là où personne ne me réprimandait d'une voix aiguë...

– Y a le temps, j'irai demain matin, je rétorque. Je suis vraiment claqué !

Quand Léa me fixe de son regard de grande sœur fâchée, je retombe en enfance. C'est l'une des personnes que j'aime le plus au

monde et elle m'a beaucoup manqué... jusqu'à il y a quelques minutes.

– Ton mari ne peut pas m'en prêter une, de chemise ? je suggère.

– Si c'est pour que tu y traces des tétons en ketchup et que je passe mon dimanche à essayer de la ravoir, non merci.

– Ça remonte à dix ans ! C'était l'enterrement de vie de garçon de...

– J'ai dit non ! me coupe Léa. Ne remets pas à demain ce que tu peux faire aujourd'hui.

Je suis très surpris que ma sœur m'assène ce genre de maxime. Ma crise existentielle de ces derniers mois a laissé des traces, à ce que je vois. Avant, malgré ma propension à déconner et ma nonchalance, j'avais construit l'image d'un homme solide et fiable. Toujours présent pour ceux que j'aime, cohérent dans mes choix d'études, occupant un poste bien rémunéré.

Ma mère et Léa ont été prises au dépourvu quand j'ai abandonné mon job de gestionnaire de patrimoine, vendu ma voiture et mes fringues et embarqué dans le premier vol venu. S'il m'arrivait souvent, pendant mes vacances, d'entreprendre des treks en solitaire, là, ce n'était pas comparable : c'était un abandon pur et simple de ma vie.

Leur confiance en moi a sans doute vacillé, et je me dois de la restaurer. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle je suis rentré alors que je ne m'y sentais pas encore prêt. Les deux femmes de ma vie ont besoin de moi, et il n'y a rien que je ne ferais pas pour elles.

Sous les rires d'hyènes de Shen et Li, trop heureux de ne pas être la cible du courroux de leur mère pour une fois, je me lève du canapé et sors de l'appartement.

Me voilà donc, en mode zombie, à pousser la porte d'un magasin du genre de ceux dans lesquels j'avais mes habitudes avant et qui représentent tout à fait l'univers que j'ai fui. Une jolie brunette m'accueille avec une joie exagérée. Elle s'appelle Maud, d'après son badge. Plusieurs clients ont déjà une vendeuse attitrée les couvrant de compliments. La mienne comprend vite que je suis indécis et prend les choses en main. Elle se charge de tout. Essayage, café, changement de modèles, de couleur, de taille, café... de fil en aiguille, il ne reste plus que moi dans la boutique et, sans savoir pourquoi, je me confie à cette fille dotée d'une grande capacité d'écoute et de beaucoup de patience.

Je m'épanche sur le boulot en or que j'ai quitté pour entreprendre un voyage à l'autre bout du monde et sur la mort de mon père qui m'a obligé à l'interrompre. Quand elle me demande ce que je compte faire maintenant, je réalise que je n'en sais fichtre rien.

Trouver du travail, j'imagine. Me reconnecter avec la réalité.

Au moment de payer la chemise blanche que j'ai sélectionnée, Maud me glisse une carte de visite. Je décline d'abord, pensant qu'il s'agit de celle du magasin, mais elle insiste.

– Si vous voulez, je peux parler de vous à la personne qui tient cette agence.

Intrigué, je regarde le bout de papier gris anthracite moiré. Au recto, « VertiG » écrit en lettres d'or, et au verso, un simple numéro de téléphone.

Bizarre.

– Non merci, décliné-je.

– Comme vous voulez, me répond la vendeuse en haussant les épaules. J'avais cru comprendre que vous auriez besoin d'un job.

– C'est quel genre ?

Elle me sort un sourire digne de la Joconde en remuant sa queue de cheval avec coquetterie.

– Vous verrez ! Je vous pensais aventureux...

Oui, mais il y a des limites. Je ne suis pas non plus inconscient : j'aime le risque calculé. « Vertige », ça m'inspire luxure, décadence et filles nues qui s'enfilent des substances illicites. Rien qui ne me déplaie en soi, mais ce serait quoi, mon rôle, dans tout ça ?

– Hum, pourquoi pas, dis-je, malgré tout.

– Dans ce cas, donnez-moi votre numéro et attendez qu'on vous appelle. Lorsque vous irez au rendez-vous, prenez la carte, elle vous servira de laissez-passer. Ne l'oubliez pas !

J'écris mes coordonnées sur un papier et remercie ma charmante vendeuse. Après avoir quitté la boutique, je fourre la carte qu'elle m'a donnée dans la poche de mon jean. Je garde le tuyau dans un coin de ma tête, mais pour le moment, j'ai juste envie d'éteindre mon cerveau et de sombrer dans un profond sommeil.

3

Ava

Après m'être engagée dans la zone industrielle où siège mon nouveau bureau, je contourne un entrepôt de stockage et rejoins le bâtiment qui abrite mon entreprise. Nous avons récemment quitté notre petit local du centre-ville pour profiter de plus d'espace dans cet ancien atelier de mécanique. Du dehors, il ne paie pas de mine avec sa façade grise sans fenêtre. C'est voulu. Pas de visiteurs impromptus. Ceux qui viennent jusqu'ici ont été recommandés et ne peuvent pénétrer dans l'agence qu'à la condition de présenter une carte qui leur a été remise.

J'ouvre avec ma clé et passe à côté de la petite plaque de cuivre gravée du nom de l'entreprise, « VertiG ». Il faut avoir le nez dessus pour la déchiffrer.

L'intérieur est beaucoup plus accueillant que l'extérieur : du côté du fleuve, de larges ouvertures permettent d'admirer les eaux sombres. Le toit de l'édifice a été remplacé par une verrière qui inonde l'intérieur de lumière. Le rez-de-chaussée est constitué d'une seule vaste pièce dallée de lave noire ; il est quasiment vide. À l'entrée, à droite, seul îlot de couleur sur cette étendue sombre, se

trouve le bureau de Betty. Un arc-en-ciel au milieu d'un orage. Mais ma secrétaire et associée n'est pas là aujourd'hui, elle assure la permanence téléphonique depuis son domicile.

Je monte l'escalier de la mezzanine où j'ai aménagé mon coin. Mon bureau tout d'abord, fonctionnel, à la déco épurée, avec une paroi vitrée qui donne sur le rez-de-chaussée ; un espace séparé près des fenêtres avec quelques fauteuils ; et enfin, une pièce attenante où j'ai installé des appareils de musculation et un vestiaire.

Mon univers.

Je me saisis en vitesse du dossier que je suis venue chercher, puis retourne à ma voiture.

Au bout d'une heure et après un repas léger que j'ai à peine touché, calée sur la chaise en métal d'un petit bistrot où j'aime déjeuner, j'observe un homme séduisant installé à quelques tables de moi et j'attends.

Un indice. Un signe qui me déciderait à franchir l'espace qui me sépare de lui. Plus je le regarde, plus je me dis qu'il n'est pas seulement *séduisant* : il est canon. Un mannequin de papier glacé habillé d'un costume coûteux qui se serait échappé des pages d'un magazine pour avaler des lasagnes à la brasserie du coin.

Un profil comme ça, je n'en ai pas dans mon panel d'accompagnateurs. Certains sont beaux, c'est vrai, mais lui évolue à un tout autre niveau. C'est un dieu parmi les mortels. Je le contemple depuis qu'il a traversé l'établissement d'une démarche féline avant de s'asseoir près de la fenêtre : le prédateur dans toute sa splendeur. Cet homme contrôle chaque particule de son somptueux corps et a parfaitement conscience de ce qu'il provoque chez les femmes. Mais à la différence de toutes celles qui sont présentes dans ce bistrot, mon

intérêt est purement professionnel. Même si mater son fessier musclé n'est pas désagréable.

Je ne m'occupe pas des recrutements d'habitude, même s'il m'arrive d'en envisager. Quand j'ai créé VertiG, j'ai imaginé le meilleur moyen de dénicher à la fois des clientes et des employés potentiels : m'adresser à ceux à qui l'on confie parfois nos vies sans les connaître. Je travaille en collaboration avec quatre d'entre eux (une vendeuse, une barmaid, un coiffeur et une manucure), et tout le monde y trouve son compte. En échange d'une commission, ils sont mes yeux et mes oreilles.

Aujourd'hui, VertiG tourne bien. J'ai une quinzaine d'accompagnateurs aux profils variés pouvant couvrir de nombreuses requêtes. Cependant, le recrutement reste un enjeu majeur, car le turn-over parmi mes employés est important. J'en perds couramment (études, offre d'emploi ailleurs ou déménagement étant des causes fréquentes de défection) et, l'agence commençant à être connue, je dois faire face à une multiplication des demandes.

Plus je regarde le beau gosse, plus je me dis que je ne peux pas passer à côté d'un type pareil. Et pourtant, j'hésite. Le physique ne fait pas tout, loin de là. C'est pourquoi je laisse refroidir mon thé depuis tout à l'heure en l'étudiant. J'attends le signe. Celui qui me prouvera qu'il a une place au sein de l'agence. Malheureusement, il interpelle la serveuse sans avoir levé les yeux de ses dossiers ou de son assiette. Je réalise qu'il va partir dans les prochaines minutes : c'est le moment ou jamais pour l'aborder.

J'atteins la table de l'inconnu en même temps que la jeune femme qui tient un plateau. Ses joues virent au cramoisi quand il lui réclame un café d'une voix aussi sexy que le reste.

– Je peux m'asseoir ? demandé-je tout en tirant la chaise face à la gravure de mode.

Il m'y invite d'un geste gracieux de la main tout en me toisant d'un regard appréciateur. Me tournant vers la serveuse, j'ajoute une eau gazeuse à la commande. La pauvre fille semble soudain dépitée. Quant au beau gosse, il me fixe, un sourcil arqué, en attente de la suite. Je note l'alliance à son annulaire et lui demande :

– Ce n'est pas perturbant de manger en étant observé en permanence ?

Un coin de sa bouche se soulève.

– Je pourrais vous poser la même question, répond-il avec malice.

– Je m'appelle Ava.

– Damien, se présente-t-il, ses superbes iris bleus s'attardant sur ma poitrine. Et pour ce qui est d'être le centre de l'attention, certains regards ont plus d'importance que d'autres.

– Tiens donc.

Je suis curieuse d'entendre sa théorie à ce sujet. Il se penche vers moi avec un air de conspirateur et m'indique du menton les tables voisines.

– Bien sûr ! Par exemple, les touristes obèses en shorts et chaussettes, je me passe volontiers de leurs œillades. Idem pour la gothique terrifiante là-bas...

Je l'écoute dénigrer chaque femme présente dans l'établissement ; seule une ravissante étudiante assise au comptoir échappe à ses insultes. Sans doute pense-t-il me flatter en dévalorisant ainsi toutes les autres, peut-être se croit-il amusant. Il me partage son avis comme si lui et moi appartenions à une race d'humains supérieurs, du fait de nos physiques avantageux. Ce qu'il ignore, c'est que je n'ai pas toujours été comme je le suis maintenant et que sa condescendance me donne envie de lui vider son reste de lasagnes sur la tronche.

La serveuse intimidée, qui a aussi eu droit à son lot de critiques, apporte nos boissons en essayant d'attirer l'attention de ce connard

que je n'aurais pas dû aborder. Ma colère a augmenté au fur et à mesure de son ignoble monologue, et quand Damien me sourit de toutes ses parfaites dents blanches, je crois qu'elle atteint son paroxysme. Sans aucune hésitation, je verse mon eau gazeuse dans mon verre plein de glaçons, puis jette le tout sur le pantalon aux plis impeccables de l'homme qui aurait mieux fait de se taire. Il pousse un cri exempt de toute virilité tandis que la serveuse ouvre des yeux grands comme des soucoupes.

– Ce type est un miroir aux alouettes, dis-je à la jeune femme en lui réglant mon addition. Et tu n'es pas un oiseau sans cervelle, n'est-ce pas ? Alors passe ton chemin.

Je sors de la brasserie aussi vite que me le permettent mes escarpins. Ce pauvre type méritait certainement plus qu'un refroidissement des parties génitales, mais j'ai eu peur de ne pas parvenir à me contrôler si je m'emportais davantage. Genre broyage en règle de ses testicules à coups de talons de huit centimètres.

Je récupère ma voiture au parking, et c'est tout naturellement que je reprends la direction de VertiG. Mon refuge. L'unique endroit au monde où je me sens bien, où je me sens moi-même.

Une fois dans le bâtiment, j'ôte mes chaussures et m'installe dans mon espace. Je m'assois sur le siège de mon bureau et le fais pivoter vers l'extérieur. Les pâles nuages du ciel d'avril se reflètent à la surface de l'eau, et mon regard se perd au-delà du coude que le fleuve opère. La fureur que j'ai ressentie face à la condescendance de Damien reflue, même si je ne peux m'empêcher de ressasser l'incident.

Les mots ont un tel pouvoir ! Parfois violent, parfois insidieux, tel un poison qui distillerait son action destructrice avec lenteur. Mais en fin de compte, le résultat est le même : on en souffre. Il faut savoir se

blinder, et clairement, les oies blanches comme la petite serveuse ne se forgent pas de carapace assez solide.

Ma colère est décidément loin d'avoir disparu...

De me réfugier à l'agence, plus qu'à mon appartement, est d'ordinaire une excellente échappatoire. Ici, je dirige, je suis confiante, c'est moi qui contrôle tout, même les gens. Cela évite qu'ils me déstabilisent. Sauf Betty qui est une pochette-surprise à elle toute seule, mais je m'y suis habituée.

Mais puisqu'aujourd'hui m'abriter dans mon cocon ne suffit pas à faire taire tout ce que la détestable rencontre de tout à l'heure a remué en moi, je décide de m'atteler à une activité qui me vide la tête efficacement : le sport intensif. Dans mon vestiaire, j'enfile une tenue appropriée puis je démarre le vélo elliptique sur lequel j'ai pourtant déjà abondamment sué plus tôt dans la journée.

Ce soir, je sortirai à *L'Absinthe*. Encore un bon moyen d'oublier les merdes de la vie quotidienne. La semaine dernière, ma soirée a été un fiasco : le surfeur était bien plus alcoolisé que je ne l'avais suspecté et notre tête-à-tête n'a mené à rien. Qu'à cela ne tienne : je suis déterminée à ne pas rester sur un échec !

4

Oliver

Après m'être reçu des coups de coussin à de multiples reprises de la part de ma chère sœur, j'émerge enfin en début d'après-midi, tout aussi migraineux que la veille. Sous le regard moqueur des jumeaux, j'avale un bol de graines bio que j'aurais personnellement plutôt servi aux oiseaux sautillant sur le balcon. Puis je passe les heures suivantes à comater devant des émissions de télé débiles afin d'éviter de penser à ce qui approche.

Au moment où Léa donne le signal du départ, mon portable sonne. Numéro inconnu.

– Bonjour, commence une jolie voix féminine. On vous a donné une carte de notre agence VertiG, hier.

Je mets quelques secondes à comprendre de quoi il s'agit et à me rappeler que j'ai filé mon numéro à la vendeuse de chemises.

– Oui, oui, c'est exact, bafouillé-je.

– Vous avez rendez-vous demain à neuf heures. Apportez la carte.

Mon cerveau parvient à rassembler quelques neurones pour protester.

– Demain ? Mais c'est dimanche !

– Ça pose un problème ?

Est-ce que ça pose un problème ? Oui, un peu, j'avais prévu de dormir toute la journée, voire toute la semaine !

– Non, c'est bon.

– Parfait, pouvez-vous noter l'adresse ?

– J'ai une bonne mémoire, allez-y.

La femme me communique le nom d'une rue qui m'est inconnue et raccroche après m'avoir spécifié d'être ponctuel. J'ai envie de me cogner le front du plat de la main : j'ai totalement oublié de l'interroger sur la teneur du boulot.

– Un souci ? demande Léa.

– Non, tout va bien.

– Alors, c'est parti !

En chemin pour le crématorium, coincé entre les jumeaux à l'arrière de la voiture, je fixe la route qui se déroule lentement. Chang, le mari de Léa, conduit à une allure de tortue, et pour une fois, je lui en suis reconnaissant. Je me sens encore exténué, mais pas suffisamment, malgré tout, pour ce que je vais vivre.

Mon père, si tant est qu'il puisse être nommé ainsi, est mort il y a quelques jours. Pour moi, il l'est depuis vingt-cinq ans. Depuis que maman l'a mis dehors quand j'avais 5 ans et qu'il est parti sans se retourner.

Je sais que la bienséance l'interdit, et surtout que cela aurait peiné ma mère, mais pour rendre un réel hommage à mon paternel, j'aurais dû venir bourré. Ivre et fringué n'importe comment. Ou déguisé en clown. Ce qu'était mon père. Un raté dont le nez rouge d'alcoolique ne faisait pas marrer ses enfants.

Sur le parking, nous retrouvons des gens dont je ne me souviens plus, qui m'étreignent comme si j'en avais quelque chose à battre de cette mascarade. Ils feignent le chagrin alors que mon géniteur avait depuis longtemps coupé les ponts avec eux. Il s'était évertué à faire le vide autour de lui et y était parvenu. Pour une fois qu'il réussissait un truc... Je suppose que toutes ces personnes sont comme moi, elles viennent pour ma mère, Margot.

Le seul visage rongé d'une peine sincère est le sien. Elle est en pleine discussion avec l'employé des pompes funèbres, et je remarque sa silhouette voûtée, les coins de sa bouche inclinés... Le minable dans le cercueil a bousillé sa vie, mais elle le pleure quand même. Ça me dépasse. Et ça me met en colère.

Digne. Ce mot jaillit dans mon esprit quand je songe à ma mère. Durant toute son existence, elle a affronté les épreuves comme de simples contretemps. D'un optimisme à toute épreuve, l'espoir chevillé au corps, elle est une femme admirable. Elle est mon modèle, mon idéal à atteindre. Le jour où j'aurai ne serait-ce qu'une once de sa bonté, je me considérerai heureux. Endossant le rôle des deux parents, elle nous a élevés ma sœur et moi dans un environnement modeste, mais joyeux. Nous n'avons jamais manqué de rien.

Absorbé par mes pensées, je ne l'ai pas vue s'approcher.

– Oli ! Je suis si contente que tu sois rentré.

Elle ne m'étreint pas. Elle sait que je préférerais me faire une épilation intégrale plutôt que d'être là. À la pince, l'épilation.

Alors, c'est moi qui la serre dans mes bras. Fort.

– Je suis là pour toi uniquement, maman, lui chuchoté-je, en respirant le seul parfum au monde qu'on ne peut imiter.

– Je sais bien, mon grand, et je t'en remercie.

Elle me repousse tendrement.

– Tu es beau, tout bronzé, ajoute-t-elle en me détaillant. Ta sœur t’a convaincu de mettre une chemise, c’est bien.

Pour ma mère, ses enfants sont les plus merveilleux que la Terre ait jamais portés. Intelligent, drôle, gentil, je suis pourvu de toutes les qualités du monde. Même à 14 ans avec des bagues et de l’acné, elle me trouvait séduisant.

Léa, sa tignasse brune nouée en chignon, nous rejoint au bras de Chang. Derrière eux, les jumeaux simulent l’affliction dans leurs vestons sombres. Je ne suis pas dupe ; bientôt, ils imagineront un moyen de faire une connerie. Condamnez les issues, préparez les extincteurs et gardez les pompiers en état d’alerte... Ça aurait dû être la notice fournie avec eux à leur naissance. Je les prends en aparté.

– Les gars, mamie est triste aujourd’hui, alors mollo, O.K. ?

Avec leur raie au milieu, on dirait des angelots. Rien n’est plus loin de la vérité, j’ai eu largement l’occasion de le constater lors de mes nombreux baby-sittings.

– On est innocents jusqu’à preuve du contraire, s’insurge Shen.

– Si vous déconnez, je divulguerai vos seconds prénoms sur les réseaux sociaux. Hervé et Marcel, je suis sûr que vos copains vont adorer.

– Tu le feras pas, tonton ! réplique Li, bravache.

– Oh ! si, il en serait capable, affirme un homme à la démarche nonchalante en se joignant à notre conciliabule.

Coiffé à la mode, fossettes espiègles, athlétique, la beauté du diable... Shen et Li dans quinze ans, quoi. Mon meilleur ami et oncle des jumeaux leur ébouriffe les cheveux.

– Arrête ! protestent les garçons en chœur. Maman va nous tuer si on est décoiffés !

Ushi me fait une accolade virile, mais appuyée, en me murmurant qu’il tient sa voiture moteur allumé au cas où. Sa façon de me

soutenir. Nos neveux s'éloignent en faisant des messes basses.

– Y'a de la gonzesse, j'espère ? roucoule mon pote en faisant des clins d'œil à une vieille tante.

– T'as pas de l'aspirine ? J'ai une migraine carabinée, réclamé-je en me massant les tempes.

– Non. En revanche, j'ai une bouteille de whisky dans ma caisse. Bon marché, chaud... de quoi te détruire le bide, tu penseras plus du tout à ta tête.

Je lui lance un regard lourd de reproches. Il sait très bien que je ne bois pratiquement jamais. Hors de question de suivre les traces de mon père.

– Alors, le Mexique ? demande Ushi. Très surfait, non ? Tu t'es emmerdé comme un rat mort sans moi ?

Si seulement je n'avais pas écouté mes messages... Je déambulerais encore sur la plage, un cocktail de fruits à la main. Je serais arrivé après la bataille et je n'aurais pas eu à m'infliger ce simulacre de deuil.

Le convoi de gens en noir se dirige vers le crématorium. Ma sœur soutient ma mère, qui s'éponge les yeux avec son mouchoir. Vingt ans qu'elle a divorcé de mon ivrogne de père, mais son cœur lui appartient toujours. Lui n'a jamais su quoi en faire ; trop fragile, trop précieux. Ses enfants, pareils.

J'ignore pourquoi cet homme a commencé à boire. Une fois, ma mère m'a confié qu'il avait trop de rêves et pas assez de courage pour les accomplir. Qu'il était malheureux, tout simplement. À mes yeux, ça ne suffit pas.

Je vis la cérémonie dans un état second. Les voix chevrotantes et les discours chargés de regrets ne m'atteignent pas. Seuls les sanglots de maman dissipent un moment ma torpeur, mais bien vite, je me

sens à nouveau déconnecté. Quand le cercueil disparaît enfin, je ne peux m'empêcher de penser « bon débarras ».

Dans le brouhaha des conversations, je frôle le coma. Ushi pose soudain ses deux mains sur mes épaules et me secoue sans aménité, me sauvant d'une anecdote que mon parrain, Yves, s'apprêtait à me raconter au sujet de mon père. Je suis plus que ravi de retrouver cet homme que j'aime profondément, mais je ne suis pas d'humeur à l'entendre louer les qualités du défunt.

– Mon pote, on se casse d'ici, décrète mon meilleur ami. Margot m'a donné la permission, donc je propose que nous allions faire la fête.

– Je suis explosé, je veux juste me pieuter.

– M'en tape. On s'est pas vus depuis une éternité, t'es parti à l'autre bout du globe sans moi. J'exige une soirée entre potes !

Difficile de refuser. Je sais qu'Ushi tient à me changer les idées et je lui en suis reconnaissant.

– D'accord, soupiré-je. Laisse-moi juste récupérer mes affaires dans le coffre de Lala.

Je donne l'accolade à mon parrain, qui ne s'offusque pas de mon départ subit, puis je salue rapidement la famille et les amis. Après avoir échangé ma chemise neuve pour un vieux tee-shirt orné d'un smiley colérique, j'embrasse ma mère, qui délaisse un instant ses invités pour m'accompagner dehors.

– Yves t'a parlé ? me demande-t-elle.

– Oui, il m'a invité à passer le voir lundi.

– C'est bien...

– Tu veux que je reste ? je m'enquiers face à la mine affligée de ma mère, d'habitude si souriante.

– Non, Oli, voyons ! Je n’ai pas besoin qu’on me dorlote. Va !

Après lui avoir promis de l’appeler dès le lendemain, je lui adresse un dernier salut. Je grimpe dans la voiture d’Ushi, qui démarre en trombe. Je mets momentanément un mouchoir sur la culpabilité de laisser seule ma mère, dont je ne sais pas comment gérer la tristesse, et me tourne vers mon pote.

– On va où ?

– À *L’Absinthe*. J’ai téléphoné à Chris, il nous bloque une table.

Nous roulons jusqu’à l’entrée de la ville avec du Radiohead en sourdine.

– Comme je te disais hier au téléphone, je vais pouvoir te louer la péniche, j’ai pas d’occupant en ce moment, m’annonce Ushi.

Mon meilleur ami a acheté un bateau il y a quelques années. Il se prenait pour un capitaine bohème, une espèce de marin d’eau douce ; je n’avais pas tout saisi, mais il trouvait que c’était un bon investissement locatif. Je l’avais aidé à retaper l’intérieur, et l’endroit était devenu confortable et fonctionnel. Quand il m’a annoncé qu’il le mettait à ma disposition, j’ai été ravi : je redoutais franchement de dormir chez Léa plus d’une nuit, sachant que les jumeaux ne manqueraient pas de me martyriser.

– Je te laisse le scooter aussi.

Bonne initiative. Vu où le rafiot mouille, sans véhicule, j’aurais galéré à gagner la ville.

– Sympa. Merci, mon frère.

Ushi et moi nous connaissons depuis le lycée. Coup de foudre amical instantané à la rentrée de seconde : il portait un tee-shirt des Linkin Park dont, à l’époque, j’écoutais la musique à fond dans ma chambre. Adolescent plutôt discret, je faisais mes conneries en douce. Les professeurs me croyaient sérieux, du coup ma mère aussi. J’avais

des notes suffisamment élevées pour qu'on pense que je bossais. En réalité, j'avais des facilités et j'en foutais pas une rame.

Ushi était mon contraire : grande gueule, séducteur, assumant à la face de tous la moindre de ses idées farfelues. Il passait ses après-midis en colle. J'avais plein de potes (j'ai toujours été sociable), mais aucun n'était dans les mêmes délires que moi. Je préférais les randonnées et les défis sportifs à la glande entre jeunes, ce que beaucoup avaient du mal à comprendre. Ushi, lui, se moquait de la manière dont j'employais mon temps tant qu'on se marrait et que je l'accompagnais pour ce qu'il appelait ses « raids » (traduction : sortir pour trouver une fille).

Il me secoue l'épaule pour me tirer de mes pensées.

– Souris, Oli. C'est fini. Il ne faisait plus partie de ta vie depuis un moment... Là, c'est juste définitif.

– Je sais, mais voir ma mère dans cet état me bousille. Ce mec était un lâcheur... Fuir ses responsabilités, c'est tellement plus facile.

Ushi me coule un regard qui en dit long.

– Quoi ? aboyé-je.

Je crispe mes poings et reprends :

– Ushi, je t'adore, mais je te jure que si tu me compares à cette loque, je te pète la gueule.

– Relax, mon ami. C'est juste que j'en suis encore à me demander ce qui a bien pu te passer par la tête pour que tu abandonnes ta vie de rêve. Alors, quand tu évoques les responsabilités...

Je crève de chaud. J'ouvre ma fenêtre en grand dans l'espoir que l'air me fouette le visage et me réveille.

– J'en pouvais plus, tu le sais bien.

– Justement, non, j'en sais rien, parce que tu as préféré te barrer plutôt que d'en parler ! Et pour ce qui est de ton père, en effet, tu n'as

rien à voir avec lui. Tu as toujours été là pour les gens que tu aimes. Je dis simplement que...

– Dis rien, ça sera mieux.

Ushi capitule en levant une main, mais il lâche tout de même :

– Ton paternel était un pauvre type, c'est tout. Si tu veux mon avis – j'ai compris que non, mais je te le donne quand même et après le chapitre est clos –, ce qui te fait chier, c'est qu'il n'y aura jamais de réconciliation. Tu n'as plus la possibilité de lui livrer ce que tu as sur le cœur.

Ushi se gare dans un parking souterrain aux lumières blafardes. Ce qu'il vient de me dire me bouleverse, et je le suis jusqu'à l'entrée de *L'Absinthe* dans un état second. Me retrouver devant une boîte de nuit me rappelle l'époque où je lui tenais compagnie pour ses fameux raids, mais ce genre d'endroits, ce n'est pas mon truc. Pas assez d'espace, manque d'air pur.

Piste comme banquettes sont déjà saturées. La musique m'éclate les tympanes et les lumières m'aveuglent. Ushi, lui, est aussi à l'aise qu'un poisson dans l'eau.

Au bar, on retrouve Chris, un autre pote de lycée. À cette période, c'était un gringalet timide ; aujourd'hui, c'est un monstre dont les bras font la taille de mes cuisses. Quand on était tous les trois, lui d'origine togolaise, Ushi, dont les parents sont Chinois, et moi, le Caucasien moyen, on se serait crus dans une pub Benetton. Pour draguer les filles, on leur disait qu'on était frères, ça les faisait rire. Ushi emballait, moi, il m'arrivait de conclure et Chris s'en désintéressait totalement.

– Ça fait plaisir de vous voir, les mecs ! s'écrie le géant. On est blindés, mais j'ai une habituée qui a réservé une table. Installez-vous avec elle.

– On ne veut pas te causer de problèmes, Chris ! lui lancé-je.

– Elle va essayer de m'éborgner avec sa lime à ongles, mais j'en fais mon affaire, rétorque-t-il en se marrant.

Ushi a aussitôt l'œil qui frise.

– Une tigresse ! Elle est bonne, ta cliente ?

Chris siffle en hochant la tête.

– Un canon, mon ami ! Une blonde aux mœurs très libérées...

Mon copain le tombeur se frotte les mains.

– Une femme comme je les aime !

– Allez vous asseoir, nous encourage Chris en nous servant une bière et un soda.

Une fois à la table, Ushi me donne des nouvelles de son boulot ; je l'écoute d'une oreille distraite tant la musique finit de m'assommer. Nous n'abordons plus la raison de mon départ ni ce que j'ai pu faire au Mexique. Mon ami me connaît suffisamment pour savoir que je n'ai pas envie d'en parler ce soir.

Il en est à énumérer ses conquêtes des derniers mois quand il repère une fille vêtue d'un short insignifiant qui lui lance des œillades encourageantes.

– En attendant que la bombe atomique arrive, je vais tenir compagnie à cette créature esseulée. Fais-moi signe quand elle se pointe !

Avant de partir, il me glisse un objet dans la main.

– Un préservatif ? m'étonné-je. Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse ?

– Ne jamais dire jamais, mon frère. Imagine que, par miracle, la blonde incandescente craque sur toi...

– Dégage !

Il s'éloigne en rigolant. Mes yeux sont injectés de sang, et le stress de cette journée me tombe dessus d'un coup. Je suis à deux doigts de m'endormir, mais les paroles de mon ami trottent dans ma tête. Cette

histoire d'irresponsabilité m'horripile. Ushi ne s'était jamais permis de me critiquer, jusque-là, et ça m'agace.

Sans compter qu'une expression à la con me martèle le cerveau.

« Tel père, tel fils. »

OceanofPDF.com

5

Ava

– Mint !

Je lève la tête. Dans une cage circulaire en métal, une belle rousse déguisée en fée verte se contorsionne comme un chewing-gum. Elle me parle avec sa jambe droite passée derrière son cou. Fascinant.

– Chris veut te voir ; un problème avec ta table, je crois.

Toute la zénitude que j'avais commencé à ressentir en pénétrant au cœur de *L'Absinthe* s'envole. C'est quoi, cette embrouille ? Je me fraie un chemin jusqu'au bar. Chris joue à faire sauter le shaker comme dans *Cocktail*, enchaînant les remarques coquines et les sous-entendus graveleux, sous l'œil libidineux des clientes. La peau ébène, grand, tatoué, musclé, il a tout pour lui, sauf une attirance pour la gent féminine. Je l'ai appris (à mes dépens), mais les donzelles qui se pressent devant lui, les nichons sur le comptoir, l'ignorent clairement.

Agréable comme une porte de prison, j'interpelle le barman. Il m'offre son sourire ultra *bright*.

Ça sent le coup fourré.

– Ma puce ! me salue-t-il.

Aussitôt, la haine de son fan-club me tombe dessus comme la misère sur le pauvre monde.

– La ferme, Chris.

Certaines groupies se mettent la main sur la bouche, outrées. Je ne m'en préoccupe pas et poursuis :

– C'est quoi, le souci ?

Il se gratte la tête, embarrassé, et ses admiratrices manquent de s'évanouir à la vue de ses biceps saillants. Je lève les yeux au ciel.

– De vieux potes sont passés à l'improviste, m'annonce-t-il. Vu que t'es seule à ta table, j'ai pensé que je pouvais les installer avec toi. Ils vont pas te déranger.

Je grimace, et il ajoute :

– Sinon, tu peux t'asseoir au bar avec moi.

Gémissements de jalousie sur ma droite.

– T'es qu'un connard, Chris. Ce soir, la bouteille de champ', tu sais où tu peux te la mettre ?

Couinements scandalisés sur ma gauche.

Le barman me fait un clin d'œil avant de s'approcher de moi et de chuchoter :

– Avec plaisir ! Fais pas ta sauvage, ils sont sympas, mes potes.

– Je suis pas là pour me faire des copains, répliqué-je, agacée.

À son poste, Chris en a vu d'autres. Ni mon attitude ni mon franc-parler ne le choquent. Il soupire néanmoins.

– Ça ne te ferait pourtant pas de mal ! Y'a pas que le cul dans la vie, Mint.

Je m'éloigne avec un sourire narquois et le majeur dressé.

Les relations amoureuses ne sont pas pour moi. Dans cette association de mots s'en cache un que je fuis comme la peste, le choléra et tout autre virus mortel, car il est aussi dangereux : l'amour. Une donnée bien trop incertaine, pernicieuse et incontrôlable pour

que j'aie envie de m'y confronter. Pourquoi voudrais-je m'exposer et me livrer à un homme ? Pourquoi s'infliger les souffrances qu'implique n'importe quelle relation, d'ailleurs ? Aucune ne dure, aucune ne résiste à l'usure du temps...

Et surtout, qui souhaiterait être avec moi ?

Tant pis pour la place réservée, je boirai des shots au bar et me trémousserai jusqu'à m'écrouler par terre, ou dans les bras d'un homme. D'ailleurs, piquée par la curiosité, je coule un regard vers les potes de Chris. Pour le moment, il n'y a qu'un seul type effondré sur la banquette. J'espère qu'il n'est pas gay, parce qu'il est tout à fait à mon goût. Brun, charmant, plutôt grand, si j'en crois mon mètre étalon interne. Jean, tee-shirt noir avec smiley colérique rouge sur le devant ; il ne s'est pas foulé pour s'habiller, mais quand on est mignon, pas besoin d'en faire trop. Il arbore un regard lointain, hagard. Peut-être est-il soûl, ou défoncé.

Ce qui se passe sur la piste ne l'intéresse pas. J'ai beau me déhancher à deux mètres de lui, il s'en moque. D'autres gars, en revanche, m'ont remarquée et tentent des approches plus ou moins subtiles. Trop tard, les mecs. Smiley attise ma curiosité.

Je m'installe à ses côtés avec mon sourire mi-amical, mi-mystérieux (des années de travail). Il continue à fixer un point au loin. Mince, il est aveugle. Pourvu qu'il ne soit pas sourd aussi.

– Qu'est-ce que tu bois ?

Il tressaille, donc il m'entend. Lentement, il tourne la tête vers moi, donc il me voit. Yeux humides, visage fermé, il en tient une couche apparemment.

– Tu... tu es... bredouille-t-il. Chris nous a dit que... que tu avais réservé la table, c'est ça ?

Alléluia ! C'est un miracle, il parle !

– Comment sais-tu qu’il s’agit de moi ? lui répliqué-je. Je pourrais juste être une fille qui tente sa chance avec le beau taciturne...

– Il t’avait décrite.

– En bien, j’espère, demandé-je en me collant à lui.

– Blonde, sublime, entreprenante.

Je décide de me sentir flattée, même si Smiley dit ça comme s’il parlait d’une maison : véranda, deux chambres, accueillante.

– Gentil de sa part, minaudé-je. Tu bois quelque chose, alors ?

Au lieu de répondre, le brun se frotte le visage en soupirant. J’insiste.

– Je t’offre un shot, viens.

Je ne lui laisse pas l’occasion de refuser et le prends par la main. En ondulant du derrière, je nous amène au bar, où je commande deux absinthes à un Chris méfiant. Il nous sert et empoche mon argent, mais je vois bien qu’il désapprouve ma proximité avec son copain.

Smiley encaisse son verre sans broncher, et j’en fais de même. L’alcool me brûle l’œsophage. Le barman interpelle le brun.

– Ça va ?

– Pas trop, non... Je vais y aller, je crois. Tu le diras à Ushi, d’accord ?

Quoi ? Non ! Juste au moment où ça devenait intéressant !

Smiley se tourne vers moi avec un air désolé.

– Je suis navré, mais la journée a été merdique et j’ai besoin de rentrer chez moi.

Je sais, c’est moche, ce que je m’apprête à faire, mais je l’assume très bien. J’adopte mon attitude de demoiselle en détresse et soupire :

– Je comprends. Je suis déçue, c’est tout. Je me faisais une joie de faire la connaissance des potes de Chris.

Je lui colle mes seins contre le torse dans une ultime tentative pour le convaincre.

– Juste une dernière danse, peut-être, et on se quitte bons amis.
Qu'est-ce que t'en penses ?

Son regard dérive vers mon décolleté et, à ce moment précis, j'acquiesce la certitude que :

A) il n'est pas homosexuel.

B) c'est dans la poche.

– Danser, c'est pas trop mon truc, rétorque-t-il.

– On bavarde, alors.

Il tourne la tête, hésite, se passe la main dans les cheveux, puis finalement se dirige d'un pas décidé vers la piste. Je jubile et m'apprête à le rejoindre, mais Chris me retient. J'affiche mon air de biche innocente tandis qu'il pointe un doigt vers moi.

– Déconne pas, Mint ! Il n'est pas...

Je m'éloigne pour ne pas entendre la suite. C'est bon, je ne vais pas le bouffer, son pote ! Même si c'est précisément ce qui lui fait peur. Telmo et lui m'ont baptisée Mint à cause d'un mauvais jeu de mots entre « menthe » et « mante ». Ils m'accusent d'avoir les mœurs voraces de cet insecte sympathique. N'importe quoi ! Ce n'est pas après la tête des hommes que j'en ai...

Smiley et moi trouvons quelques centimètres carrés pour entamer notre face-à-face. J'apprécie qu'il ait choisi de danser, même si ça signifie qu'il pense que je suis une bimbo débile. Ça n'a pas d'importance : je ne suis pas là pour lui parler de mes problèmes, ni lui des siens. Nous n'allons pas discuter de cette tristesse dans ses yeux. Parce que je le vois bien, maintenant. Il n'est pas ivre ou perché, il semble juste perdu. Je l'avoue, cela m'intrigue.

Nous sommes arrivés à point nommé, le DJ envoie un vieux tube d'Eurythmics, *This City Never Sleeps*, un morceau calme qui invite au rapprochement. Je m'avance vers Smiley en ondoyant. Il a une odeur de santal et de citron qui me plaît beaucoup.

Au rythme lascif de la musique, je me déhanche, l'effleurant par intermittence. Ses yeux glissent sur mes courbes, et sa main gauche vient se poser sur ma taille. Je vois qu'on se comprend. Je tente d'intercepter son regard, mais c'est peine perdue, il se concentre sur ma bouche. Le voile de tristesse qui couvrait ses yeux s'atténue, laissant place à une sombre détermination ; comme si je devenais soudain le meilleur moyen pour lui d'oublier ce qui l'affecte. Je pousse le vice jusqu'à me mordre la lèvre. Sa respiration s'accélère.

C'est si facile...

J'ondule sur le tempo. Il bouge avec moi. Plusieurs morceaux s'enchaînent, je ne les entends plus. Il me tient tout contre lui, passant sa main dans mes cheveux. Ma proie est ferrée, ne reste plus qu'à l'achever. Je redresse la tête. Sa bouche frôle la mienne pendant plusieurs insoutenables secondes avant qu'il ne m'embrasse avidement. La puissance de son baiser m'excite au plus haut point. Sa langue a le goût anisé et amer de l'absinthe. J'ai envie de lui, et il est clair que lui aussi. Je lui susurre de me suivre. Docile, il se laisse entraîner vers le fond de la boîte. Je constate avec satisfaction qu'il ne snobe pas mes fesses, cette fois.

Je l'entraîne vers une porte marquée « Privé » qui mène à une arrière-cour où les employés viennent fumer. Pour le moment, elle est vide.

Pourquoi ici, dans ce patio un peu glauque ? Pourquoi ne pas attendre d'être chez lui, ou dans sa voiture ? Parce que je n'ai jamais ressenti cela, voilà pourquoi. Dans la façon dont il dévore mon corps des yeux, je perçois plus qu'un simple désir charnel. Il y a une urgence, un vide à combler. Sans doute ai-je peur qu'il change d'avis aussi...

Je n'ai pas de manteau, et la fraîcheur de l'air me saisit. Smiley me plaque contre le métal glacé de la porte que je viens de refermer.

Sur son visage, plus aucune expression, si ce n'est une envie intense. Il passe une main sur mes seins, et moi sous son tee-shirt ; sa peau brûle malgré le froid.

Notre excitation accélère nos gestes et nos souffles. Je baisse ma culotte tandis qu'il s'équipe. Il m'enlace d'un bras et me soulève comme si je ne pesais rien, mes jambes s'enroulant autour de ses hanches. Soudain, il semble hésiter, le visage contre mon cou, sa respiration réchauffant mon épiderme. Adossée au mur, je lui fais comprendre qu'il peut continuer d'un mouvement du bassin. C'est l'autorisation qu'il attendait, et je m'accroche à lui pour résister à son étreinte brutale.

La musique, la foule des fêtards, le connard du restaurant à midi, l'ampoule qui grésille au-dessus de nos têtes, tout s'efface soudain. Je crie de plaisir et m'écrase contre mon amant pour l'accompagner à chaque mouvement. Nos corps bougent à l'unisson en une danse animale. Notre jouissance est rapide, sauvage, libératrice.

Encore essoufflée, je le repousse. Je me rhabille en vitesse et l'abandonne là, le jean baissé, pour rentrer dans la boîte. Ce que nous venons de vivre se passe de commentaires. Pourtant, au moment où la porte se referme, j'entends qu'il me lance :

– Attends ! Comment tu t'appelles ?

6

Oliver

Le réveil sonne, je l'éteins aussitôt. Malgré mon intense fatigue, j'ai eu beaucoup de mal à trouver le sommeil. J'avais oublié à quel point dormir dans une péniche était si particulier, avec le roulis et le tangage perpétuels.

Au moins, ma migraine a disparu. Je fais couler une pleine cafetière dans l'espoir d'y puiser un peu d'énergie et passe sous une douche brûlante. Rasséréné, cheveux encore mouillés, je sors sur le pont avec ma tasse chaude. Un brouillard épais obstrue ma vue, je devine à peine les grands arbres sur la rive, hautes silhouettes fantomatiques qui se balancent au vent.

Mes pensées remontent le fil de la journée d'hier. La tristesse de ma mère. Les funérailles de mon géniteur qui surviennent au moment où ma vie prend un nouveau tournant. Sa disparition aurait dû clôturer un chapitre, me permettre de tourner la page sur mon passé. Pourtant, il n'en est rien. Des béances sont encore à combler en moi, des interrogations qui ne trouveront sans doute jamais de réponses. Grandir sans père à la maison, c'est devoir se construire seul. J'ai longtemps cherché ma place, tenté de savoir qui j'étais. J'ai contenté

ma mère, ma sœur, mon banquier, la société, mais au fond, je crois n'avoir jamais été vraiment moi. Cela fait quelques mois seulement que je me pose les bonnes questions. Du moins, je le pense. Mais il est possible que je sois à côté de la plaque. Était-ce courageux ou totalement stupide de tout quitter ?

Laisser tout le monde en plan pendant plusieurs mois n'était pas un acte prémédité. C'était moi que je fuyais en partant au Mexique, certainement pas mes proches qui m'avaient toujours entouré d'un amour et d'une bienveillance sans faille. J'avais un besoin impérieux de respirer, j'étouffais dans mon boulot, tenu en laisse par mes onéreuses cravates. Je m'étais fourvoyé pendant toutes ces années, et il me fallait un changement radical.

Hier, ces pensées m'ont bouffé le cerveau après m'être pris de plein fouet les critiques d'Ushi. Il ne s'était jamais permis ce genre de remarques jusqu'alors. Ai-je déçu ceux que j'aime le plus ?

C'est à ce moment-là que la soirée a pris une direction inattendue. Il y avait cette fille se trémoussant à quelques mètres de moi, qui n'était pas mon genre. Trop maquillée, trop apprêtée, trop tout, mais sexy, indéniablement. La fameuse cliente de Chris. Malgré l'étau qui me comprimait le cerveau, j'ai vite compris qu'elle avait jeté son dévolu sur moi. Je ne peux pas nier qu'un frisson de désir m'a parcouru à la vue de ses longues jambes et de ses petits seins hauts et fermes, son parfum capiteux s'enroulant autour de moi.

J'étais déterminé à rentrer, et la fille insistait. Soudain, je l'ai vu, malgré la faible luminosité : un grain de beauté posé à la lisière de son décolleté, telle une offrande... Je me suis demandé pourquoi je tergiversais. Cette inconnue m'offrait un moyen d'oublier quelques instants les tourments qui engluaient mon esprit, je n'avais pas de raison de m'en priver.

Je me suis laissé bercer par la sensualité du moment. Nous avons dansé longtemps.

Des flashes crépitent dans mon esprit, pareils à un rêve érotique.

Ses yeux outrageusement maquillés. Sa bouche brillante. Les mèches dorées qui caressaient ses épaules.

Mon cœur s'est emballé. Elle était très douée, et moi, je n'avais eu aucune relation sexuelle depuis des mois, j'étais plus que fébrile. Elle me manipulait comme un pantin, et j'avais besoin de ça, d'être une marionnette entre ses mains. Qu'elle décide de nous conduire dans cette cour me convenait très bien. Nous avons baisé (je ne vois pas d'autre mot) avec sauvagerie.

Et puis je me suis retrouvé tout seul comme un con. Elle a disparu de ma vie aussi vite qu'elle y est entrée.

La réalité a repris ses droits. Je n'étais vraiment pas fier de moi. Sauter une fille dans une courette jonchée de mégots ne fait pas partie de mes moments de gloire. C'était bon, évidemment, mais ça n'a rien résolu. Je n'ai jamais agi comme ça auparavant : mon comportement avec les femmes s'apparente plus à la cour galante d'un autre siècle qu'aux standards d'aujourd'hui. Ushi me traite sans cesse de papi. Comme si c'était dépassé de vouloir parler avant de coucher.

La seule information que j'ai pu obtenir de Chris à propos de la blonde, c'est qu'on la surnomme Mint. Alors, merci, Mint, pour cette heure hors du temps pendant laquelle j'ai oublié jusqu'à mon nom.

Je frissonne soudain ; un caleçon et un tee-shirt ne suffisent pas pour un temps aussi frais. Fini les tropiques, Oli !

Plongé dans mes pensées, je n'ai pas vu que l'heure défilait. Je dois me rendre à mon mystérieux rendez-vous chez VertiG, et même si mon GPS m'indique que c'est tout proche, il faut quand même que je me grouille.

À la recherche de vêtements propres, je retourne mon sac sur le lit. Un fatras indescriptible se déverse sur les draps. Je m'empare d'un chino beige, mais ne trouve pas de haut qui puisse convenir pour un entretien. Je vais devoir remettre la chemise blanche de la cérémonie.

Je secoue le pantalon couvert de sable du Yucatán. Contrairement à ce que pense Ushi, j'ai peu fréquenté les plages, sauf à la fin du séjour. Quant aux fiestas de Cancún, je les ai fuies dès mon atterrissage. J'ai loué une chambre en périphérie de la ville et, armé d'un guide acheté dans une échoppe à touristes, je me suis organisé un périple à travers les différents sites mayas de la région.

Mon aventure a été solitaire, hormis des rencontres ponctuelles à l'occasion de mes randonnées. Je voulais me ressourcer, faire communion avec la Terre, réfléchir. Lors d'une baignade dans un cenote, un puits naturel sacré, j'ai pris conscience que ma vie n'avait pas pris le bon chemin. J'aspirais à plus, à mieux, même si j'ignorais encore à quoi exactement.

La mort de mon père a précipité mon retour, et tout est encore flou. Pourtant, une évidence s'impose, je dois me cantonner à ce que je connais et ce que j'aime : la nature. Travailler dehors, plonger mes mains dans la terre. Sentir que je réalise du concret, que ce que j'entreprends à un sens, une finalité. À la fin de la journée, je veux qu'une saine fatigue envahisse mon corps. Quand je suis en contact avec la nature, je reste humble. Cela m'apaise, car je comprends que bien des choses me dépassent et qu'il faut relativiser certains événements. Avoir conscience d'un environnement à préserver et de la fragilité du monde malgré ses apparences trompeuses de puissance évite de se regarder le nombril en permanence et permet de se tourner vers l'autre et l'ailleurs. Projeter plus loin, plus longtemps.

Je sais pertinemment que l'entretien énigmatique que l'on m'a fixé dans dix minutes ne va pas m'offrir le genre d'opportunité que je

recherche, mais je suis plus que curieux de découvrir ce qui se cache derrière la carte mystérieuse remise par la vendeuse. Même si cela n'aboutit à rien, j'aurai au moins une anecdote cocasse à raconter à Ushi. Pour l'instant, il me reste suffisamment d'économies pour ne pas me précipiter sur n'importe quel boulot, mais comme me l'a souvent répété Yves, « reste en mouvement ! ». C'est la devise que je vais m'approprier désormais. Agir, quoi qu'il advienne. Ne plus attendre que la vie défile.

Je veux être acteur du changement. Et aussi m'amuser un peu au passage. Je vais mettre de côté la perte de mon père et les pensées qui tourbillonnent en moi pour me laisser guider par l'instant présent. Les nouvelles expériences et les rencontres sont toujours des moments excitants pour moi, elles réservent souvent de belles surprises. À cet égard, l'entrevue chez VertiG est très prometteuse !

OceanofPDF.com

7

Ava

Comme tous les dimanches matin, je vais courir jusqu'à ce que mes muscles crient au supplice. Je longe le chemin qui borde le fleuve et ne rebrousse chemin que lorsque je me sens purifiée de la soirée de la veille, tout alcool éliminé de mon corps. Le calme des lieux à cette heure m'aide à tourner la page : je croise de temps à autre une poignée de pêcheurs ou des promeneurs de chiens, c'est tout. Un brouillard dense flotte sur les eaux brunâtres, si bien que je n'y vois pas à trois mètres.

Je laisse mon esprit vagabonder et repense à ma conquête d'hier soir. D'habitude, l'apparence de ces hommes se floute dans mon esprit dès que je sors de *L'Absinthe* ou de leur appartement. Il m'arrive d'en recroiser à la boîte de nuit, mais si eux me reconnaissent, je suis, pour ma part, frappée d'une amnésie totale sur nos ébats.

Pourquoi est-ce que je me souviens de Smiley ? Je revois son visage, ses yeux emplis de tristesse. Forcément, ça me change des regards libidineux et des mains au cul. Peut-être est-ce son désir de se perdre dans l'autre qui trouve une résonance en moi. Il m'a semblé qu'il cherchait à étouffer une douleur... ou alors, je délire

complètement, et c'est le signe qu'il faut que j'arrête de draguer des mecs en boîte ! Mais il y a eu aussi sa manière de me demander mon prénom au moment de mon départ...

J'accélère. N'importe quoi ! Je m'en balance, de ce type. Dégage de ma tête ! J'ai obtenu ce que je souhaitais, je dois passer à autre chose à présent.

La purée de pois s'épaissit, ma foulée s'allonge, et à courir comme une dératée sans réfléchir, je ne vois pas le bâton abandonné au milieu du sentier. Mon pied gauche bute dessus, et je m'étale de tout mon long dans les cailloux. L'avant-bras avec lequel j'amortis ma chute est méchamment éraflé.

Fin de la course. De toute façon, il fallait écourter, j'ai ce rendez-vous que Betty a organisé hier et je n'aime pas être en retard.

Je quitte le sentier pour rejoindre le parking où est garée ma voiture. En passant, j'attrape un chiffon propre dans le coffre. Pas envie de pisser le sang sur mon parquet neuf.

J'ouvre mon agence avec ma clé et tombe aussitôt sur Betty, plantée derrière la porte.

– Bonjour, Ava ! Belle journée, n'est-ce pas ? me lance-t-elle avec son éternelle jovialité, en dépit du temps maussade.

Nous devons nous retrouver pour parler de la décoration des lieux : je sais qu'elle veut me convaincre d'accrocher des tableaux aux murs. L'entretien est une diversion bienvenue.

– Tu as du désinfectant ? lui demandé-je.

Elle grimace en découvrant ma blessure.

– Tu ne t'es pas ratée ! Je te l'ai toujours dit : le sport, c'est dangereux ! Attends ici, j'ai ce qu'il faut.

Betty trotte vers une salle de rangement dissimulée par des plantes qu'elle a installées la semaine dernière. Petit à petit, elle essaye de rendre l'agence plus cosy, je l'ai bien remarqué. Si je n'y

prends pas garde, il y aura bientôt des petits cœurs sur les poignées de porte.

Elle revient avec une trousse à pharmacie. Sa robe rétro jaune citron me brûle la rétine. Qu'il pleuve ou qu'il vente, on dirait que Betty débarque tout juste de la Côte d'Azur des années cinquante. Elle ne porte que des tenues vintage et circule en Vespa rose. Enthousiaste, gourmande, avenante, elle est mon antithèse. À mes côtés depuis la création de VertiG il y a six ans, je crois que je peux la qualifier d'amie, et elle devrait être canonisée pour ça. Mis à part en matière de décoration intérieure où elle a des goûts déplorables, je lui fais entièrement confiance, et c'est pourquoi elle est devenue mon associée l'année dernière.

– Tiens, dit-elle en me tendant une trousse de secours rose fuchsia. J'ai pensé à des reproductions de Klee ou peut-être Kandinsky...

– Des lithographies, Betty, ou des photos en noir et blanc, mais pas de trucs criards.

– Tout de suite les grands mots, soupire-t-elle. De la vie, c'est ce que je veux apporter à cet endroit ! Rends-toi présentable, on en reparle après !

J'opine, même si pour moi, c'est tout vu. Pas. De. Couleur. On fabrique pas des cupcakes ici, merde !

À l'étage, je prends une douche brûlante, puis je couvre la plaie comme je peux avec des pansements trop petits. Après un passage sur la balance, j'enfile un tailleur-pantalon avec un chemisier crème et me maquille sobrement. Pour parfaire mon apparence, je noue mes longs cheveux en chignon.

8 h 50. Je demande à Betty de me monter un thé vert, puis je chausse mes lunettes et me plonge dans le document qui me présente brièvement le candidat que je vais recevoir. Je ne possède que peu

d'informations sur lui : son nom, son âge, une courte description physique et, enfin, l'impression générale de Maud, l'une de mes recruteuses. Elle est forcément subjective, mais avec le temps, j'ai appris à me fier à l'avis de ma collaboratrice.

– Et une boisson insipide, une ! fait Betty en posant une tasse sur mon bureau. Tu ne préférerais pas un bon chocolat chaud, plutôt ?

– Non.

– Mon samedi s'est très bien déroulé, c'est gentil de demander, merci, Ava !

À elle non plus, je ne demande jamais comment elle va, et elle aime ironiser à ce sujet.

– J'ai commencé mes leçons de poterie et j'ai réalisé un superbe vase qui siérait bien sur ta console ! m'apprend-elle.

Elle éclate de rire face à ma mine déconfite, puis me propose :

– On mange ensemble à midi ?

– Non. Je vais chez Inès.

– Tu as 28 ans, Ava. Tu n'es pas obligée de passer tous tes repas dominicaux chez môman !

– Merci pour le thé, Betty, dis-je pour couper court à cette discussion que je ne veux pas avoir.

En quittant la pièce, mon associée regarde sa montre vert pomme.

– Il est neuf heures. Je vais le bouffer, le nouveau.

Sa remarque m'arrache un sourire. Betty est la gentillesse incarnée, mais le manque de ponctualité la hérise.

Une dizaine de minutes plus tard, la sonnerie retentit. Quelques mots échangés entre mon assistante et le retardataire, puis leurs pas sur les marches métalliques menant à la mezzanine me parviennent.

Ma porte s'ouvre.

– Oliver Astier, annonce Betty d'une voix glaciale.

Je me lève et tends une main au nouvel arrivant. C'est un charmant brun au visage espiègle et doux.

Il me faut quelques secondes pour l'accepter, mais il n'y a aucun doute possible.

C'est Smiley.

Main dans la main, nous nous observons un bref instant. J'attends une étincelle de reconnaissance dans ses yeux qui ne vient pas.

– Ava Langlois, me présenté-je alors en m'éclaircissant la voix. Vous désirez une boisson ?

Smiley s'assoit, se relève aussitôt.

– Oui, d'accord. Un café, s'il vous plaît.

Je me tourne vers mon assistante.

– Et un autre thé pour moi, Betty.

Je n'ai pas terminé le précédent, mais je comble comme je peux. Je suis ébranlée de tomber sur ma conquête d'hier soir et j'ai horreur de ça.

– Excusez-moi de vous dire ça, mais elle me terrifie, chuchote Oliver en désignant du pouce l'endroit où se trouvait mon assistante une seconde auparavant.

Sa voix me ramène aussitôt à ce qu'il m'a lancé alors que je quittais la courette de *L'Absinthe*.

Attends ! Comment tu t'appelles ?

– Ne vous en faites pas pour elle, le rassuré-je, sans préciser que Betty serait capable de mettre du laxatif dans son breuvage pour le punir de ses quelques minutes de retard. C'est moi qui dirige ici.

– Le dinosaure blond platine me fait plus peur que vous. Ça doit être le contraste, comme un adorable bambin qui vous sauterait à la gorge, plaisante Oliver.

Manque de bol, les remarques sur le physique des gens me révulsent. Ce qui me fournit un excellent motif pour ne pas mener cet

entretien à son terme. Je pose mes deux paumes sur le bureau et me redresse.

– Monsieur Astier, notre collaboration ne va pas être possible. Navrée de vous avoir fait venir pour rien.

Il écarquille ses billes noisette.

– Déjà ? Pourquoi ? Parce que je vous ai dit que vous ne m’effrayez pas ?

– Dans mon entreprise, on ne se moque pas des autres en toute impunité.

Toute mon adolescence, j’ai subi des railleries venant de types pas très malins ; aujourd’hui, je ne les tolère plus. Et le goujat d’hier a largement rempli mon quota de connards à supporter pour le mois ! Ce qui m’étonne, c’est que je ressens une pointe de déception en réalisant que Smiley est à classer dans cette catégorie.

– Quoi ? bafouille-t-il en suivant mon regard posé sur Betty qui prépare les boissons à l’étage du dessous. Ah ! d’accord, je comprends la méprise. Je ne traitais pas votre assistante de dinosaure parce qu’elle est plantureuse, je pensais plutôt au côté féroce.

Il lève les mains en signe de paix, un sourire flottant sur ses lèvres.

– Je m’excuse. Vraiment. Jamais je ne me permettrais ce genre de commentaires !

– C’est préférable, monsieur Astier, dis-je en décidant, pour je ne sais quelle obscure raison, de lui accorder le bénéfice du doute. Si vous travaillez pour VertiG, vous serez amené à satisfaire des clientes d’âge, de morphologie et de niveau social divers. Par conséquent, les a priori sont prohibés.

– Je vous garantis que je suis quelqu’un de très sympathique. Les gens m’apprécient, d’habitude...

Ses sourcils se froncent tandis qu’il me dévisage.

– Pardon, mais on se connaît, non ?

– Non, tranché-je, catégorique.

Betty entre à point nommé. Elle dépose un plateau sur la console proche de la porte et envoie une œillade meurtrière à Smiley avant de ressortir.

– Monsieur Astier... commencé-je.

– Oliver.

– Pas de familiarité.

Pourtant, il ne s'en rend pas compte, l'autre aveugle, mais niveau intimité, on a déjà largement dépassé le stade des prénoms.

Je poursuis :

– Je vais vous poser des questions et, si votre profil correspond, je répondrai aux vôtres. Je sais que Maud ne vous a rien divulgué sur la nature de l'emploi pour lequel vous êtes ici en vous donnant notre carte, et que cela peut vous frustrer, mais si vous avez décidé de venir au rendez-vous, cela signifie que la curiosité l'a emporté. Ou que vous avez besoin d'argent.

Oliver me sourit en hochant la tête.

– Bien, dis-je en attrapant un stylo. Définissez-vous en un mot.

Il se passe la main dans les cheveux, et son odeur citronnée me parvient. Des images de la veille surgissent dans mon esprit. Son souffle dans mon cou, ses lèvres charnues, ses mains...

Ressaisis-toi, merde !

Je désamorce ces pensées en appuyant plusieurs fois sur le mécanisme du stylo.

– Un mot ? Difficile.

– « Difficile » ? fais-je en arquant un sourcil.

– Non, non ! Je dirais « marrant ». « Rigolo », quoi.

Inhabituel. Les candidats ont tendance à choisir une qualité qui les valorise : motivé, ponctuel, efficace... Je note la réponse d'Oliver

dans mes fiches, ainsi que mon opinion à chaud.

– « Rigolo » ? Plutôt qui amuse les autres ou qu'on ne peut pas prendre au sérieux ?

– Les deux. Ça vous dérange, si je me lève ?

Je le toise sévèrement, mais lui fais signe qu'il peut. Il boit une gorgée de café, puis se met à arpenter mon bureau. Il saisit un presse-papier qu'il retourne en tous sens avant de passer le doigt sur la tranche des livres de la bibliothèque.

– Voulez-vous bien cesser de tout tripoter ? lui lancé-je.

– Pardon. C'est une manie que j'ai, mais ne vous inquiétez pas, je ne casse jamais rien. Je suis très habile de mes mains. En voilà un bon adjectif, j'aurais dû choisir celui-là ! Pardon, on s'est mal compris encore une fois. J'aime l'humour et faire rire mon entourage ; je ne me prends pas la tête, mais on peut compter sur moi. Je suis fiable.

Je me contente d'un « hum » pour qu'il marine. Son malaise me réjouit. Tout à l'heure, j'ai eu peur de me retrouver en position de faiblesse face à lui, mais ce n'est clairement pas le cas.

– Justement, que diraient vos proches à votre sujet ? continué-je à l'interroger.

– Il faudrait le leur demander, je suppose.

– Ce sera fait dans un second temps. Pour le moment, je m'adresse à vous.

Son angoisse monte d'un cran. Évidemment, je le baratine. Comme si je n'avais que ça à faire !

– Mes potes me qualifieraient de branleur, ma sœur de fainéant, et ma mère de choupinou, je présume.

J'ai envie de rire, mais je ne ferai pas ce plaisir à mon candidat. Je plonge mon nez dans son dossier, comme si j'étais à la recherche d'une information capitale.

– Et votre père ? le questionné-je.

Silence. Quand je lève les yeux de mes papiers, je constate que les coins de la bouche d'Oliver se sont affaissés.

Sujet sensible...

– Donnez-vous à des associations caritatives ? enchaîné-je sans attendre sa réponse.

Il s'esclaffe, surpris, en se grattant le menton.

– Vous ne devriez pas plutôt me demander un CV ? Que je n'ai pas, soit dit en passant. Je ne savais pas s'il en fallait un ou pas... Et pour en revenir à la question, je répondrais : oui, souvent.

Je ne réponds pas. Le silence pousse toujours à en rajouter.

– J'ai également été pompier volontaire et j'accueille des chiens guides, ça compte ?

J'ignore l'interrogation de Smiley et gribouille sur ma feuille.

– Mes copains m'appellent pour leurs déménagements, poursuit-il, et je réalise un Salvatore's Legacy¹ du feu de Dieu. Vous connaissez ? C'est un cocktail hors de prix, absolument délicieux, mais je ne le prépare pas avec les ingrédients d'origine, pour des raisons évidentes.

Il marque une pause, puis s'enquiert soudain :

– Ça ne vous arrive jamais de sourire ?

– Si. La dernière fois, c'était en 2012, je dois même avoir une photo qui traîne. Continuons.

La prochaine question sur ma liste est superflue, mais il n'a pas besoin de le savoir.

– Êtes-vous hétérosexuel ?

– Absolument. Il vous faut mon livre d'or ? Une enquête de satisfaction ?

Quel con ! Il semble s'amuser comme un petit fou. Je ne lève pas les yeux au ciel, ce serait lui faire trop d'honneur. Il a repris du poil de la bête, j'ai du mal à réaliser qu'il s'agit du même gars qu'à *L'Absinthe*. Ou alors, il a un frère jumeau. Quoi qu'il en soit, le

contraste est saisissant et me déstabilise, mais je ne dois pas lui laisser croire qu'il dirige cet entretien. D'ailleurs, dois-je le mener à son terme ? Probablement, oui. Cet homme est confiant, drôle, gentil, séduisant... Je trouverais sans mal des contrats pour lui. Me voilà prise à mon propre piège !

– Pourquoi, vous avez tout ça sur vous ? répliqué-je d'un ton sec.

Il éclate de rire en secouant la tête.

– Je suis navré. Ne pas connaître la teneur de ce boulot me perturbe et je raconte n'importe quoi. Je suis conscient que je ne vous offre pas la meilleure image de moi.

– C'était un échantillon de votre humour ?

– Non, pas vraiment. Si on est amenés à se revoir un jour, je vous jure que vous me trouverez amusant.

Je ne relève pas. Il m'énervé. Et à la fois, j'ai envie de continuer notre petite joute verbale. Même si ça m'arrange, ça m'agace qu'il ne me reconnaisse pas. L'ambivalence de ce que je ressens me trouble au plus haut point.

– Êtes-vous en couple ? demandé-je.

– C'est important ?

– Répondez à la question, monsieur Astier.

Je suis curieuse de connaître sa situation. Étant donné notre récent échange de fluides, s'il sort avec une fille, ce serait révélateur du type d'homme qu'il est.

– Non. Célibataire, depuis plusieurs mois, et personne en vue. Vous pouvez le noter, me dit-il en mimant de sa main quelqu'un qui écrit.

Je sens que je vais perfectionner mon regard blasé au contact de cet énergumène. Je ne touche pas à mon stylo.

Au fond, je ne suis pas étonnée qu'il ne fréquente personne, cela colle avec la personnalité que j'entraperçois. Je pense que ce qui est

arrivé hier soir n'est vraiment pas son genre.

– Vous travaillez ?

– Non, pas pour le moment.

Il termine son café et se lève à nouveau, recommence à tripoter les bibelots. Chemise blanche, chino beige, baskets marron, bracelets en cuir ; j'aime son style *casual*. Est-ce que je viens de mater ses fesses, là ? Absolument.

Le bruit des pages du livre d'art qu'il feuillette me ramène à l'entretien.

– Les missions que nous sommes susceptibles de vous proposer chez VertiG sont ponctuelles, aussi est-il préférable d'avoir un salaire à côté, lui expliqué-je. Certains contrats sont lucratifs, d'autres moins. N'envisagez pas de vivre uniquement sur ce revenu.

Je le vois s'intéresser soudain au contenu d'une coupelle en porcelaine verte. Je n'ai pas le temps de l'interrompre avant qu'il déroule devant lui un mètre ruban. La lueur coquine dans ses yeux ne m'échappe pas, et le pire, c'est que je rougis.

– J'ai peur de vous demander à quoi ça sert, me taquine-t-il.

Mes joues brûlent, et ça m'exaspère qu'il pense que c'est à cause de ses sous-entendus.

– Ce n'est pas pour les postulants. Je vous prie de le ranger.

Quelle idée de garder ce truc ici ! Il devrait être planqué dans mon vestiaire, avec ma balance, puisque je l'utilise pour mesurer la circonférence de mes cuisses et de mes mollets. Et de mes bras.

Eh oui, je suis une pauvre tarée qui vérifie chaque matin (et le dimanche soir en prime) qu'elle n'a pas grossi.

Smiley jubile, comme un enfant qui découvre un nouveau jouet.

– Comme vous évoquiez des clientes, des contrats, ma vie amoureuse, je me disais...

– Je sais exactement ce que vous vous imaginiez, mais travailler ici n'implique pas un sexe de vingt-cinq centimètres ou des abdos en béton.

Il feint le soulagement.

– Ouf ! Pour être franc avec vous, si au niveau des muscles je me défends pas mal, en ce qui concerne le reste...

Il grimace.

– Je me souviens m'être mesuré avec des potes au lycée, et je tourne plutôt autour de...

– Merci, monsieur Astier, je le coupe. Cette information n'est pas pertinente !

Je remarque qu'il joue les modestes. Si ma mémoire est bonne, il n'a pas à se plaindre.

– Vous êtes donc disponible ? lui demandé-je.

– Oui.

Je prends plus de notes que ne le nécessite ce simple renseignement, mais j'ai besoin de me ressaisir. Oliver me perturbe. Son physique me séduit, c'est évident, sinon je ne l'aurais pas dragué à la boîte. Et le fossé qui sépare l'homme terrassé d'hier de celui d'aujourd'hui, drôle et agréable, m'interpelle. Sa décontraction devrait me filer des boutons ; d'habitude, les mecs comme lui, je les éjecte fissa.

Alors, pourquoi est-ce que cette fois, je n'y parviens pas ?

1. Cocktail le plus cher au monde en 2012, car il était préparé avec le plus ancien cognac existant.

8

Oliver

Tandis qu'elle écrit dans ce qui semble être un dossier me concernant, j'observe mon interlocutrice.

Je suis arrivé ici en retard, les mains dans les poches ; j'avoue avoir pris ce rendez-vous à la légère. Mes a priori se sont d'ailleurs renforcés en découvrant l'entrepôt grisâtre vers lequel me guidait mon GPS. Persuadé de pousser la porte des enfers, je ne comptais pas m'éterniser, mais je suis allé de surprise en surprise ; d'abord avec l'intérieur du bâtiment, lumineux et accueillant, puis avec le cerbère en jupon jaune qui m'a bien fait comprendre, une agrafeuse en forme d'hippopotame à la main, que le retard n'était pas une option. J'ai cru ma dernière heure arrivée.

Enfin, j'ai posé mes yeux sur Ava.

Tout un tas de scénarios avaient germé dans mon imagination fertile avant cette rencontre, mais je ne m'étais pas préparé à elle. Vêtue d'une tenue assortie à la décoration neutre, adoptant un air professionnel et guindé, Mlle Langlois est pourtant magnifique. Du même âge que moi, peut-être un peu plus jeune, elle a des yeux perçants d'un vert de jade et un visage volontaire. Ce n'est pas mon

genre de m'extasier devant le physique des gens, mais je dois admettre qu'elle est très belle. Certains la qualifieraient de beauté froide du fait de sa blondeur et de ses traits fermés, moi, je dirais plutôt farouche.

Je ne crois pas aux âmes sœurs. Même si Léa m'a bassiné avec ça quand nous étions gamins et qu'elle dévorait les romances comme d'autres gobent des bonbons (moi). Et ça ne s'est pas arrangé depuis sa rencontre avec Chang.

Je n'y crois pas, simplement parce que des connexions se font avec chaque être humain que je rencontre. J'aime les gens. Être à l'écoute de l'autre est l'une des choses qui me procurent le plus de plaisir dans la vie. Cela dit, il est indéniable que nous « reconnaissons » certaines personnes. C'est ce que ma sœur appelle le coup de foudre. Nous sentons soudain un lien spécial avec un inconnu jamais vu auparavant. J'ai expérimenté ça avec cet abruti d'Ushi et, aujourd'hui, je vis exactement la même chose avec Ava.

Pourtant, Dieu sait qu'elle n'est pas aimable. Pour quelqu'un qui souhaite me recruter, on peut même dire que le ton qu'elle emploie est franchement cassant. Peut-être estime-t-elle que je n'ai rien à faire ici. D'autant que j'ai toujours eu horreur des entretiens d'embauche ; me vendre, ce n'est pas mon fort, et toutes mes plaisanteries tombent à plat. Ses réactions oscillent entre le degré zéro de l'hilarité et une profonde irritation. Mais je la trouve adorable quand elle s'agace. Sa froideur ne parvient pas à m'atteindre, et je ne comprends pas pourquoi. Peut-être parce que j'ai le sentiment que cette femme cache sa véritable personnalité. Elle se montre trop agressive. Quand on sait que l'attaque est la meilleure des défenses...

Malgré plusieurs méprises qui m'ont successivement fait passer pour un goujat, puis pour un clown, elle continue de m'accorder une chance. Je ne dois pas être si inintéressant que ça...

– Nous adaptons les agendas de chacun pour que les missions se déroulent dans les meilleures conditions, me dit-elle. Allez-vous chercher un emploi ?

– À vrai dire, je rentre à peine de voyage. J'ai atterri avant-hier, le jour même où on m'a donné votre carte.

Ses yeux me sondent, et j'ai soudain la nette impression d'être un glandeur inconsistant.

– Que faisiez-vous avant de partir ?

– J'étais gestionnaire de patrimoine.

– Vous ne l'êtes plus ?

– Non.

– Pourquoi ?

Voilà une question à laquelle j'essaye de répondre moi-même... mais ce n'est ni le moment ni le lieu pour partager mes questionnements existentiels.

– J'ai démissionné.

La façon qu'a Ava de hocher la tête avec lenteur accentue mon malaise.

– Vous êtes du genre à baisser les bras facilement ? suggère-t-elle.

– Quoi ?

Son interrogation, pourtant formulée sans animosité, m'a mis mal à l'aise, et je m'exclame avec un peu trop d'ardeur :

– Non, pas du tout ! J'ai exercé mon boulot pendant plusieurs années !

Ava pose son stylo, remonte ses lunettes sur son nez et me regarde bien en face. On dirait qu'on entre cette fois dans le vif du sujet. Elle s'apprête à me révéler ce qu'il se trame dans cette mystérieuse agence.

– Bien, commence-t-elle, laissez-moi vous expliquer la vocation première de VertiG. Il s'agit d'aider...

Soudain, je lève le bras comme un élève sérieux brûlant de donner la bonne réponse. Je ne peux pas m'en empêcher, parce que j'ai l'impression tenace que je ne la laisse pas indifférente. Je meurs d'envie de la dérider, et mon défi est d'obtenir un sourire avant la fin de cet entretien, à défaut du boulot.

– Oui, monsieur Astier ? m'exhorte-t-elle avec un regard assassin.

– Vous êtes une agence d'escorts ! lâché-je. Voilà, je l'ai dit ! Ça me démangeait depuis que votre copine m'a donné votre carte.

– Maud est recruteuse, en aucun cas une copine, rectifie Ava. Nous pourvoyons effectivement un service d'accompagnement, mais nos prestations se différencient de la concurrence par leur teneur et leur durée.

Devenir escort. Voilà ce pour quoi je suis là. Étrange. Qu'est-ce que la vendeuse de chemises a vu en moi qui lui a laissé penser que je pourrais occuper ce poste ? Certes, je ne suis pas vilain : je suis sportif, j'ai « une gueule de gendre idéal », comme disait ma prof de maths de seconde, mais bon, on est loin du play-boy, tout de même.

– Nos clientes, continue Ava, ont des demandes précises qu'il faudra satisfaire. Il ne s'agira pas simplement de les accompagner pour qu'elles pavoisent à un dîner professionnel. Vos missions seront plus complexes et plus longues.

– Du genre ?

Elle élude la question, mais répond au sous-entendu.

– Pas de sexe, monsieur Astier. Nous ne faisons pas dans la prostitution. Voyez ce travail comme un rôle à jouer. Auprès des clientes, vous incarnerez le fiancé, l'ami, le confident, le voisin, que sais-je ? Chaque affectation est différente de la précédente.

Alors quoi ? J'emmène des vieilles jouer au loto ? En fin de compte, je ne suis pas plus avancé que lorsque je suis entré dans ce bureau. Ce que ma charmante interlocutrice me demande n'est ni

plus ni moins qu'un saut dans le vide, un pacte avec le diable qui serait déguisé en ange blond : des femmes, des missions à durée indéterminée, plus ou moins lucratives, pas de sexe.

– Il faut avoir un grand sens de l'adaptation, poursuit Ava. Être à l'écoute, ouvert et persévérant. Les clientes compteront sur vous.

Tente-t-elle de me faire passer un message ? Je m'interroge sur son attitude et son ton plus froid que la banquise. Elle établit une limite nette et précise. Pas de copinage ni de familiarité, mais je ne pense pas avoir de traitement de faveur, elle doit se comporter de la sorte avec tous ses employés. Sans doute a-t-elle peur qu'on ne la prenne pas au sérieux. Peut-être que les habitués prétendants au poste la draguent sans vergogne ? Je dois avouer que je suis moi-même relativement familier avec elle, mais ce n'est pas par excès d'assurance, plutôt l'inverse.

Et puis soudain, je me prends la vérité en pleine gueule. Bien sûr que je tente de la charmer ! Depuis que j'ai posé les yeux sur elle, j'essaye de la faire rire, je me comporte comme le premier naze venu. Elle érige des barrières parce qu'elle doit en avoir plus qu'assez des mecs qui se pointent ici en pensant l'emballer. Elle se cantonne donc à cette attitude hautaine et distante. Logique.

Je fais tourner les perles d'un de mes bracelets en dévisageant cette femme à l'attitude ambiguë qui dirige une agence au nom qui l'est tout autant.

– Prenez le temps de la réflexion, monsieur Astier, me dit-elle. Betty vous recontactera pour connaître votre décision. Si c'est oui, elle vous enverra un questionnaire très complet que vous devrez remplir soigneusement. Ensuite, il faudra patienter jusqu'à ce que je vous attribue une cliente.

Mon choix est déjà fait. Je veux cette place. Pas parce que je manque d'argent, ni même parce que je suis intrigué, mais bel et bien

pour elle. Pour la revoir et lui prouver qu'on peut compter sur moi.

Reste en mouvement.

Cela faisait longtemps que je n'avais pas rencontré une femme qui me plaît autant, et cela sans même la connaître. J'aime la fierté qu'elle manifeste et sa façon de résister à mes idioties. Son port de tête est plein de grâce alors que la plupart de ses mouvements sont secs et rapides. Je suis profondément intrigué par Ava Langlois.

Ma bouche se déforme en une moue embêtée.

– Vraiment pas de sexe, alors ?

Cette dernière tentative pour lui arracher un sourire est un succès. Elle s'esclaffe. L'éclat est fugace, mais réel. J'affiche une mine réjouie, savourant ma victoire.

– Rentrez chez vous, m'enjoint Ava. Maintenant.

Avec ce rire, l'armure qu'elle maintient autour d'elle s'est fendillée pour la seconde fois. La première, c'est quand j'ai découvert son mètre ruban. Elle a été tellement gênée que ses pommettes ont instantanément rosi d'une manière tout à fait charmante. Je suis convaincue que son trouble ne provenait pas de mes sous-entendus lourdingues. Un autre mystère à résoudre...

Au moment de lui serrer la main, j'attrape son bras dans un geste qui se veut rassurant. J'essaye de lui faire comprendre que je ne suis pas le gamin qu'elle a pu voir aujourd'hui. Enfin, pas tout le temps...

9

Ava

Smiley me serre la main, ses yeux noisette rivés aux miens. Je commence à croire qu'il m'a reconnue et que ça l'amuse. De sa main libre, il attrape mon avant-bras pour se rapprocher de moi. Je lâche un juron : l'abruti vient d'appuyer sur ma blessure. Son sourire s'efface pour laisser place à une mine soucieuse.

– Est-ce que ça va ?

Je constate avec dépit que ma blouse est tachée de rouge.

– Vous saignez ! s'exclame Smiley.

– Finement observé, Sherlock !

Oliver change totalement d'attitude. Il se saisit avec délicatesse de mon poignet, retrousse ma manche et ôte les sparadraps poisseux que j'avais collés sur mon éraflure.

– Vous voulez que je vous panse ? me demande-t-il d'un ton professionnel.

Une résurgence de son passé de pompier, sans doute.

Son inquiétude m'énerve. J'ai horreur d'inspirer de la pitié ou que l'on prenne soin de moi.

– Vous allez déchirer votre chemise pour ça ? lancé-je.

Il ne cille même pas face à mon agressivité.

– Non, je songeais plutôt à poser une bande.

– Vous me prenez pour une débile profonde ? Vous croyez que si j'avais eu ça sous la main, je me serais délibérément mis des pansements de nain au risque de pourrir un vêtement en soie qui vaut la peau du cul ?

Oliver lâche mon bras et hausse un sourcil.

– Vous préférez que je déchire ma chemise, du coup ?

– Non ! Ça ira !

Je l'accompagne au rez-de-chaussée tout en essayant d'ignorer sa sollicitude. Mon assistante lui jette son œillade brevetée « froid polaire ». C'est mesquin, mais ça me fait plaisir. Nous formons une sacrée équipe, toutes les deux !

– J'apprécie que vous vous soyez déplacé un dimanche matin, dis-je à Oliver. Betty vous recontactera et vous enverra les papiers à remplir le cas échéant.

Je m'engage dans l'escalier pour aller me changer. Et fuir le boy-scout qui reste planté dans l'entrée. Un pressentiment m'envahit : ce mec sera parfait pour le job, mais il va être impossible à gérer.

– Qu'est-ce que vous attendez ? aboie Betty à son attention. Vous n'avez pas un autre rendez-vous où arriver en retard ?

Je souris de toutes mes dents. Mais je suis de dos, alors Smiley ne le saura pas.

Par la fenêtre, je note que le brouillard s'est dissipé. J'y verrai mieux sur la route, ce sera toujours quelques minutes de gagnées. J'éponge le sang sur mon bras en vitesse avant d'enfiler un vieux tee-shirt de sport violet. Niveau esthétique, on touche le fond, mais il est inenvisageable de débarquer à la bourre au sacro-saint repas

dominical. Ma mère est une terroriste de la ponctualité, pire que Betty.

Portable, clés, lunettes, j'ai tout. Je passe en coup de vent devant mon assistante qui me lance :

– Je peux mettre mon veto sur l'embauche de Monsieur Décontraction ?

Je la gratifie d'un sourire blasé avant de courir jusqu'à ma voiture. J'aimerais ne pas avoir besoin de Smiley dans mon staff, malheureusement, il va falloir faire avec. Et je pratique Betty depuis suffisamment longtemps pour savoir que dès qu'elle le connaîtra, elle va l'adorer. Voire craquer pour lui. Chaque nouvelle recrue supprime la précédente dans son cœur d'artichaut. Elle ne résistera pas au charme mutin d'Oliver et à son profil de chevalier servant. Pour ma part, en revanche... j'ai besoin de pulvériser la gentillesse à grands coups de méchancetés et remarques cyniques. Parce que je suis comme ça. Je n'ai pas envie qu'un homme comme Smiley me plaise, je ne veux pas ressentir cette attirance. Les cœurs tendres tels que lui me détestent quand ils apprennent à me connaître. Ils me renvoient en plein visage ma pitoyable personnalité ; du coup, je me comporte de manière encore plus vindicative. Un cercle vicieux.

Notre « relation » se bornera à des échanges professionnels. Je l'embauche, mais je m'arrangerai pour le croiser au minimum. Plus de petit jeu comme celui auquel nous nous sommes adonnés pendant son entretien. Il est arrivé ici avec son je-m'en-foutisme et son sourire espiègle en bandoulière, ajouté au fait que nous avons eu une relation sexuelle hier soir, et j'ai baissé ma garde. Je l'ai laissé flirter avec moi. Ça n'arrivera plus.

Quand je freine, les pneus crissent sur le gravier de l'allée. Midi passé de trois minutes : j'ai battu mon record. Dernière retouche dans le rétroviseur, profonde inspiration, plusieurs expirations rapides, puis je trotte jusqu'à la porte d'entrée qui s'ouvre à la volée sur ma mère, resplendissante. Je la soupçonne d'être en permanence en embuscade, prête à sauter à la gorge de la première personne indésirable qui se présentera devant chez elle : démarcheurs, facteur, scouts... ou moi.

– Bonjour, Inès. Ça va ? la salué-je.

Ma mère a toujours voulu que j'emploie son prénom pour m'adresser à elle, et il me paraît inconcevable de l'appeler « maman ». Elle jette un regard éloquent sur sa montre en or.

– Le boulot, m'excusé-je.

– Ava, n'abordons pas les sujets qui fâchent, soupire-t-elle.

Elle m'invite à pénétrer dans son intérieur surchauffé. J'accroche ma veste sur une patère quand je l'entends pousser un cri épouvanté.

– Qu'est-ce que c'est que cette horreur ?

Difficile de deviner si elle désigne mon habit ou mon bras. Vu sa tête, je pense que c'est un peu des deux.

– Je suis tombée.

Quelqu'un qui ne connaîtrait pas ma mère pourrait croire qu'elle va vomir. Inès Monge, la tragédienne des banlieues... Moi, je sais qu'elle ne s'abaissera jamais à dégobiller. Trop trivial.

– Tu aurais pu mettre un bandage pour m'épargner cette vision répugnante, me reproche-t-elle. Et c'est quoi, cet accoutrement ? Dans ton milieu, les apparences ne priment pas ? Tu es ma fille, je m'attends à un certain standing de ta part, malgré le monde de débauchés dans lequel tu évolues.

Inès ignore en quoi consiste mon travail. Pour elle, je gère une agence d'escorts où des gens fornicquent à longueur de journée. Son

air écoeuré quand elle évoque mon boulot est la seule satisfaction que je retire de nos réunions familiales.

Je la suis jusqu'à la salle à manger, et je me surprends comme souvent à admirer sa grâce et sa plastique parfaite à presque 50 ans. Ancien mannequin à succès, ma mère possède une beauté fragile qui a fasciné les plus grands photographes et lui a permis de faire la une de tous les magazines. La femme enfant dans toute sa splendeur, auprès de qui les hommes se brûlent les ailes, mon père le premier. Cet être doux et passif est mort quand j'avais 10 ans, m'abandonnant aux mains de cette femme qui n'a jamais eu la fibre maternelle.

Nous passons à table sans tarder. Inès me sert une plâtrée de gratin dauphinois. Alors que je compte mentalement les calories que je vais ingurgiter à chaque bouchée, elle se prépare une laitue arrosée de jus de citron.

– Tu n'en prends pas ? dis-je en désignant le plat.

– Non, j'ai consacré ma matinée à le cuisiner pour toi. Pour te faire plaisir. Tu as toujours tellement aimé les plats en sauce.

Les jointures de mes doigts blanchissent alors qu'ils se crispent autour de ma fourchette.

– Ta structure osseuse supporte très bien quelques kilos en trop, continue Inès. Tu as de la chance ! Quand on est longiligne comme ta sœur ou moi, il faut être vigilant en permanence. Allez, mange, maintenant.

Elle me tapote l'épaule comme on le ferait à un chien obéissant. Dans ma bouche, les aliments ont un goût de carton.

Encore une heure et je serai libre. Soixante minutes et j'aurai accompli mon devoir. Trois mille six cents secondes et le cours de ma vie reprendra normalement.

– Comment ça va au club de lecture ? demandé-je pour changer de sujet.

– Bien. Même si je déteste quand on m’interroge sur le métier de mes enfants. Je dis que tu es au chômage, au moins les gens compatissent.

Après avoir passé en revue ma peau grasse, ma voix nasillarde, mon célibat agaçant, bien que tout à fait compréhensible, ma voiture ridicule et mon amie obèse, ma mère m’autorise enfin à quitter son pavillon.

Je n’ai parcouru que quelques kilomètres quand j’explose. Je me gare en catastrophe sur un chemin de terre et hurle à pleins poumons. Mes poings cognent le volant avec force, et je sens ma plaie se rouvrir. Cela ne m’arrête pas. J’en viens même à taper directement avec l’avant-bras. La douleur, intense, accapare mon esprit.

Je jette mes escarpins dans le coffre, retrousse mon pantalon de tailleur et pars vers la forêt. Les bouts de bois et les pierres écorchent la peau de mes pieds nus. Tant pis, je cours à perdre haleine... Peut-être que si je cours assez vite, assez loin, les mots d’Inès ne me rattraperont pas.

10

Oliver

En ce lundi ensoleillé, j'enfourche le scooter qu'Ushi m'a prêté et je me dirige vers le nord de la ville pour honorer le rendez-vous que m'a fixé mon parrain. Lui et Samia, sa femme, se sont installés dans un pavillon avec jardin une fois à la retraite. Yves a été jardinier pour la municipalité pendant quarante ans sans même posséder son propre terrain ; il se contentait de louer un lopin de terre dans un jardin partagé. Ses deux filles, de pures citadines, ne se sont jamais intéressées à son métier, aussi m'a-t-il tout appris à moi, le gamin rêveur qui traînait toujours dans ses pattes. Je me demande souvent ces derniers temps pourquoi je n'ai pas suivi ses traces. Dans ma vie, j'ai connu peu de satisfaction aussi intense que de voir germer une graine que l'on a plantée, que l'on s'est évertué à préserver du froid, des parasites, que l'on a arrosée jour après jour. On ressent une incroyable plénitude face à la fragile pousse qui émerge du sol. On peut se dire : j'ai contribué à ça. C'est tangible.

Yves est celui qui m'a donné le goût de la randonnée. Nous partions pendant des journées entières en exploration de la campagne environnante ; j'y ai appris le nom des fleurs sauvages et

les bienfaits des plantes médicinales. Aucune balade ne ressemblait à une autre. J'aurais pu survivre dans la nature si mon parrain m'avait perdu dans les bois, ce qui devait parfois le démanger tant je donnais l'impression de ne rien écouter, pourchassant les papillons ou escaladant les arbres pour y cueillir des fruits.

Je me gare devant le pavillon, pile à l'heure. Yves m'ouvre dès que je frappe et me donne une accolade chaleureuse. Je souris face à son visage rond buriné par le soleil. Derrière lui, Samia, une femme replète et avenante, me fait signe d'entrer. Je l'embrasse.

– Je vais te montrer mes dernières plantations, annonce mon parrain sans préambule. Viens, on parlera dans le jardin.

Samia me fourre d'office un cookie dans la main.

– Il y en a plein d'autres, si tu veux, m'apprend-elle avec un clin d'œil.

Dehors, Yves est dans son élément ; il y a toujours été plus bavard. Il m'offre la visite guidée de son royaume, et je remarque avec plaisir que je reconnais chaque plante. Je n'ai rien oublié de son enseignement. Tout est ancré dans mon esprit. Mémoriser les noms, savoir quels soins apporter, en quelle saison... cela ne m'a jamais demandé d'effort.

Comme mon parrain traîne avant d'entrer dans le vif du sujet, je me lance.

– J'ignore de quoi tu veux me parler, mais si tu voulais encore me rappeler quel homme se cachait derrière... l'alcoolique qui m'a servi de père, sache que pour le moment, je digère sa disparition.

Après la crémation, Yves m'a conté des histoires mettant en scène mon paternel sous son plus beau jour, des anecdotes relatant la vie d'un homme qui savait être drôle. Je comprends mon parrain : le défunt a longtemps été son meilleur ami, et il tente de redorer l'image que j'ai de lui. Peut-être ferais-je de même pour Ushi s'il

choisissait les mauvais chemins. Moi aussi, je m'adresserais à ses gamins pour qu'ils se souviennent que leur géniteur avait de bons côtés...

Je comprends Yves et je ne lui en veux pas. C'est honorable de sa part. D'autant que la seule figure paternelle que j'ai eue tout au long de ma vie, c'est lui. Un homme droit dans ses bottes, attentionné envers ses enfants et aimant avec sa femme. Ma mère ne s'étant jamais remise en couple, il est ma référence masculine.

Yves et mon père avaient partagé une amitié de plus de vingt ans avant que ma mère n'entre dans l'équation. Même lorsqu'elle a fini par divorcer, mon parrain est resté proche de nous, comme pour compenser l'absence de son ami. Je lui voue un profond respect.

– Je comprends, fait-il en se grattant la barbe. Le temps viendra où je te raconterai ce que je sais de lui, ce qu'il a été avant que la bouteille ne prenne possession de sa vie... plus tard. Les questions arriveront naturellement.

Je hoche la tête en attendant de voir où il veut en venir. Il a toujours été inutile de brusquer Yves. Il ne parle que lorsque c'est le moment.

– Regarde-moi cette coronille, comme elle est belle ! reprend-il. J'aimerais que tu prennes ce que ton père t'a légué.

Et voilà, sans préambule, il a balancé ce qu'il avait sur le cœur. Il me faut quelques secondes pour assimiler ce que ses paroles sous-entendent et pour me rendre compte que je ne me suis pas interrogé sur ce que mon géniteur possédait. Pas un seul instant je ne me suis imaginé qu'il puisse nous laisser quoi que ce soit. Cela impliquait qu'il ait pensé à ma sœur et moi assez longtemps pour nous coucher sur son testament.

– Avant que tu ne refuses, je t'annonce que tu hérites d'une maison. Pour Léa, c'est de l'argent, qu'elle a déjà accepté pour les

études des gamins. Le notaire va te contacter. Ne te mets pas la rate au court-bouillon. Dis-toi que c'est un cadeau qui tombe à point nommé. Je me trompe ?

Les yeux bleu délavé de mon parrain s'arriment à moi et me sondent. Je n'ai jamais réussi à cacher quoi que ce soit à son regard inquisiteur. Pour m'éviter de répondre, il désherbe un massif de fleurs. Le fait qu'il ait évoqué à demi-mot mon départ me met mal à l'aise.

Des rossignols chantent au-dessus de nos têtes en sautillant dans les branches d'un prunier. Je lâche alors la question qui me taraude depuis qu'Ava m'a interrogé sur l'opinion que mes proches ont de moi.

– Tu m'en veux d'être parti ?

Yves se redresse d'un coup, faisant fuir les oiseaux.

– N'importe quoi ! Qu'est-ce que tu peux raconter comme conneries parfois ! J'vais te dire un truc qui va peut-être te choquer, mais c'est te voir stagner qui me rendait dingue.

– Ah bon ? Tu ne m'en as jamais parlé, bafouillé-je, éberlué.

Il balaye ma remarque d'un geste évasif.

– Faut faire ses propres erreurs pour en tirer de véritables leçons. Si je t'avais demandé ce que tu fabriquais assis dans ton joli bureau, sapé de tes fringues dispendieuses, tu aurais pas compris.

Il a raison. Je le sais, et il sait que je le sais. Je me serais obstiné, persuadé d'avoir fait le bon choix pour m'assumer. Ne plus être une charge pour ma mère. Avec mon salaire, je pouvais même l'aider. Et puis je m'étais habitué à ce train de vie, l'argent avait endormi quelque temps mes vraies envies.

Je coupe une poignée de tulipes fanées, que je jette dans l'herbe.

– J'ai eu peur que tout le monde me reproche...

– C’est ton problème, Oli. Arrête de penser aux autres. Je crois que c’est la première fois que tu te montres un peu égoïste, tu n’as rien à te faire pardonner ! Tu es un bon gars. Margot est fière de toi, si c’est ce qui t’effraie. Alors, fais disparaître tes scrupules et continue sur ta lancée !

– Tu crois ? Que ma mère est fière de moi, je veux dire ? J’ai essayé de l’appeler hier, mais elle ne m’a pas répondu.

Yves a un rire sans joie.

– C’que tu peux être lent de la comprenette ! Margot se contrefiche de ce que tu fais dans la vie tant que tu es heureux. C’est ce qu’on veut tous, nous, les parents. Bon, qu’est-ce que tu décides pour la maison ?

Ça fait beaucoup à encaisser. Je crois que c’est l’une des plus longues conversations que j’ai jamais tenue avec mon parrain sur un autre sujet que le jardinage.

– Est-ce que tu le revoyais ? demandé-je soudain, sans prononcer le prénom de l’absent.

Yves frotte ses mains noircies de terre.

– De temps à autre... mais il en était toujours au même point. Insatisfait de son boulot, buvant dès le seuil de sa baraque franchi, blâmant les autres de ses échecs. Je voyais pas l’intérêt. Tu sais bien c’que c’est que ma devise, alors assister à sa complainte, très peu pour moi ! Puis, y’a un an, il a arrêté de boire, on s’est un peu revus.

Le chagrin qui creuse les rides de mon parrain me fait de la peine. Pour lui, pas pour mon père qui n’a jamais trouvé le courage de revenir vers nous.

– Samedi, je te montrerai la bicoque, ajoute Yves en changeant une nouvelle fois de sujet, pour que tu décides en connaissance de cause. J’ai dit ce que j’avais à dire, maintenant, la balle est dans ton camp, mais souviens-toi...

– Reste en mouvement, prononçons-nous à l'unisson.

Je soupire.

– Oui, je sais. J'ai compris, Yves. Je crois que j'ai enfin compris.

Merci, pour tout.

Il hausse les épaules. Il déteste les effusions.

– Rentrons. Samia va te nourrir jusqu'à ce que tu explodes !

Je lui assure que je vais le rejoindre après avoir passé un coup de fil. En appui sur la clôture à la peinture écaillée, je compose le numéro de VertiG.

C'était ma seconde mission de la journée, après ma discussion avec Yves. Contacter Ava.

Parce que, depuis hier, je ne cesse de penser à elle. J'ai hésité un moment entre accepter le travail et l'inviter à sortir boire un verre, mais mon instinct me crie qu'elle refuserait la proposition. Mon approche devra être plus subtile...

Hier, lorsque j'ai découvert qu'elle était écorchée au bras, elle ne m'a pas laissé l'aider, me repoussant avec véhémence. Elle m'a fait penser à un animal blessé mordant la main qui lui est tendue. J'ai respecté son refus en voyant que la plaie n'était pas profonde.

J'ai constaté que les gens meurtris à l'intérieur n'autorisent personne à s'approcher d'eux, même pour soigner une douleur extérieure. Ils ont une armure et, si quelqu'un parvient à en trouver la faille, ils se sentent perdus.

L'attitude d'Ava ne fait que renforcer mon envie d'en savoir davantage sur elle. La distance qu'elle met entre nous n'est pas strictement professionnelle, et j'ai envie d'en savoir plus. Je ne sais pas si j'ai une quelconque chance d'apprendre à la connaître, mais si c'est le cas, je dois essayer. Rester en mouvement.

– Bonjour, bienvenue chez VertiG, Betty à l'appareil.

– Bonjour, c'est Oliver Astier.

Est-ce un soupir que j'entends ? Et pas de contentement, si j'en crois le ton de l'assistante lorsqu'elle me demande :

- En quoi puis-je vous aider ?
- Mademoiselle Langlois est-elle disponible ?

Bruit de doigts qui tapotent un clavier, froissement de papiers, nouveau soupir.

- Hum.

Betty s'éclaircit la voix.

- Non, décrète-t-elle finalement.

Je suis déçu, mais je déclare avec détermination :

- Je voulais lui annoncer que je prenais le travail.
- Je lui transmettrai le message. Je vais vous envoyer le contrat qu'il faudra me retourner le plus rapidement possible. Avez-vous une adresse mail ?

Je la dicte. Avant que j'aie pu ajouter quoi que ce soit, Betty me remercie, me souhaite la bienvenue à l'agence et raccroche.

J'ai encore la bouche ouverte quand mon parrain m'interpelle depuis le seuil de la maison.

- Ben alors ! Tu viens ?

Je glisse le portable dans la poche arrière de mon pantalon et trotte vers lui.

Yves, j'en ai une bien bonne à te raconter. Tu devineras jamais quel genre de boulot je viens de décrocher !

11

Ava

Malgré le soleil qui brille en ce lundi matin, je me couvre d'un chemisier à manches longues. Ma cliente doit se sentir en confiance à la seconde où elle me verra : inutile qu'elle s'interroge sur le bandage qui entoure mon bras.

Dans mon métier, la première impression est primordiale. Je suis celle qui va offrir à la personne que je rencontre le service dont elle a besoin. Je ne dois être considérée ni comme une rivale ni comme une amie. Je m'efface au maximum, aussi bien physiquement que psychologiquement. Certaines femmes perçoivent la beauté comme une menace, et ce n'est pas le but. Après l'entretien, on doit m'oublier aussitôt.

Ma tenue et mon attitude sont les plus neutres possible, à l'image d'une page blanche sur laquelle ma cliente doit avoir le désir d'écrire une partie de son histoire. Je suis le réceptacle de ses envies, celle qui va prodiguer une aide. Je ne suis pas une confidente pour autant. Lorsque nous aurons déterminé ensemble le besoin, nous ne nous reverrons pas, sauf réclamation. Chez VertiG, il n'y en a jamais eu. Je compte bien que ça reste ainsi.

Mes doigts tapotent le volant. Je klaxonne le débile profond devant moi, qui a dû avoir son permis dans une pochette-surprise. Hors de question que je sois en retard à mon rendez-vous ! Ma cliente m'attend dans un café du centre-ville, et à cette heure-ci, la circulation est dense.

Pour un premier contact, je préfère une rencontre décontractée dans un lieu public. Cela semble moins officiel, moins intimidant. Souvent, les femmes qui font appel aux services de mon agence tergiversent, prétextent le « juste pour voir », se demandent comment elles en sont arrivées à payer pour « ça »...

Je suis là pour leur faire comprendre qu'il n'y a pas de honte. À mon sens, dans la vie, il faut savoir reconnaître quand on a besoin d'aide.

Dernier feu rouge. J'aperçois une place ; si personne ne la prend, je serai à l'heure. Mon portable sonne. Betty.

– Oui ?

– Bonjour ! Ça va ? Bien dormi ? Moi aussi, merci.

– Mais encore ? m'impatienté-je.

J'ai toujours droit à cette entrée en matière avec elle parce qu'elle sait que je ne l'interrogerai pas. Certains jours, cela m'horripile plus que d'autres. Aujourd'hui, par exemple.

– Je sors avec Max, m'annonce-t-elle du tac au tac.

– Qui est Max ? demandé-je tout en réalisant un créneau parfait.

– Ça t'intéresse ?

– Non, avoué-je.

Cela me passionne d'autant moins que Betty a un nouveau copain toutes les semaines ; elle se lasse aussi vite qu'elle tombe amoureuse. Si je devais me rappeler le prénom de tous ces types... Je ne m'encombre pas du patronyme de mes conquêtes, alors ce n'est pas pour perdre mes neurones à mémoriser ceux des siennes.

J'attrape mon sac, sors de ma voiture et trotte vers le café. Je suis en avance de quelques minutes.

– Tu devrais me permettre de recruter, tu sais, reprend Betty. Je suis douée pour dégoter des perles.

Je lève les yeux au ciel. *Mais bien sûr...*

– Tu as déjà assez de travail comme ça, répliqué-je d'un ton sec.

– Tu penses que tous mes mecs sont des nazes, c'est ça ?

– Je ne peux pas être catégorique, je ne les ai pas tous rencontrés.

Elle souffle dans le téléphone. Je souris. Je la vois d'ici secouer la tête et pester contre ma franchise.

– T'as raison, mais que veux-tu, je suis une romantique.

Son éternel optimisme dans le domaine des relations amoureuses force le respect.

– Betty, tu finiras par le trouver, ton chevalier blanc, la rassuré-je en soupirant. Bon, je suppose que tu m'appelais pour une raison particulière ? Je m'apprête à rejoindre Mme Pasquier.

– Oui, c'est au sujet d'Iñaki.

C'est pas vrai, encore un qui m'emmerde !

– Il voulait savoir s'il pouvait, je le cite, « péter la gueule dou petit ami dé la cliente qui est oune gros con », fait mon assistante en imitant l'accent de mon employé madrilène.

L'inconvénient d'embaucher un sanguin...

– Tu répéteras à Iñaki que son job est de faire la cour à la cliente pour rendre son copain jaloux, et c'est tout. Pas de zèle. Sinon c'est moi qui lui casse son joli nez, et alors, adieu son profil d'éphèbe. Compris ?

– Enregistré !

Je raccroche et pénètre dans l'établissement où j'ai rendez-vous. Il s'agit d'un salon de thé à l'atmosphère cosy ; tasses en porcelaine fleurie et fauteuils confortables attirent le regard. Il y a peu de

monde, et une unique femme seule. Assise sur une causeuse, elle sirote sa boisson du bout des lèvres. Je remarque le foulard sur son crâne chauve, ses traits tirés, ses cernes gris.

– Paola Pasquier ?

Elle redresse la tête. Ses yeux reflètent une énergie qui a abandonné le reste de son corps. Malgré les signes évidents de maladie, elle est très belle avec ses iris bleu ciel et ses lèvres ourlées.

– Ava ? Bonjour !

Nous nous serrons la main, et je m'installe face à elle.

– Ça te dérange si on passe directement au tutoiement ? me demande-t-elle d'une jolie voix rauque.

Clignant de l'œil, elle ajoute :

– J'essaye de gagner du temps.

– Sans souci. Soyons efficaces, alors. Pourquoi as-tu besoin de mes services ?

Elle boit une gorgée de son thé. Ses gestes sont empreints de délicatesse, et j'ignore pourquoi, le visage de Smiley s'impose dans mon esprit. C'est toujours comme ça : quand je rencontre mes clientes, je m'efforce de les cerner pour déterminer lequel de mes employés les accompagnerait au mieux. Et pour Paola, alors qu'elle ne m'a encore rien dit, je pense à Oliver. Sa nonchalance, sa douceur, sa gentillesse sembleraient bienvenues ici... Ou alors, peut-être que je pense à lui parce qu'il a confirmé qu'il prenait le job hier.

– Qu'est-ce que t'a expliqué Astrid ? s'enquiert ma cliente.

Astrid est l'une de mes recruteuses (la manucure) ; c'est elle qui a envoyé Paola vers l'agence.

– Rien, déclaré-je. C'est à toi de me préciser la raison pour laquelle tu fais appel à moi.

Le regard de la jeune femme me sonde, balaye mes vêtements, mes chaussures, mes cheveux. Elle veut savoir si elle peut se confier à

moi et me dévoiler sa vulnérabilité. Après tout, si elle est là, c'est qu'elle avoue avoir échoué quelque part.

Elle hoche la tête. J'ai passé l'examen, semble-t-il.

– Je ne veux plus être seule, lâche-t-elle dans un souffle. Attention, j'ai une famille qui m'entoure et me soutient. Des gens qui m'aiment. Mais justement, je n'en peux plus. J'ai besoin de quelqu'un qui soit présent à mes côtés, sans pitié, sans jugement... Je veux rire de nouveau, rire de ma maladie si nécessaire. Je veux aussi que ce quelqu'un sache à quoi s'en tenir sur les effets de la chimio, que ça ne le rebute pas, qu'il ne se barre pas à la moindre difficulté. Je suis prête à payer pour ça.

Elle a prononcé sa dernière phrase sur un ton de défi.

– Je comprends, dis-je en prenant quelques notes.

– Alors, comment ça se passe ? me demande Paola avec un rire, soulagée d'avoir vidé ce qu'elle avait sur le cœur. Vous avez un catalogue ?

– Le physique est-il important ?

Redevenue sérieuse, elle me fixe. Malgré l'intensité de son regard, je ne baisse pas les yeux. Elle doit se rendre compte que je suis là pour elle.

– Non, déclare-t-elle enfin. Je cherche juste un contact humain.

– Et c'est exactement ce que nous fournissons chez VertiG.

Tout en augmentant la cadence de mon tapis de course, je passe en revue la semaine qui vient de s'écouler. Elle a été productive. Depuis lundi et ma rencontre avec Paola Pasquier, la plupart de mes rendez-vous ont abouti à la signature d'un contrat. Deux clientes potentielles hésitent encore ; toutefois, je suis persuadée qu'elles vont

me recontacter. Depuis le temps, je sais reconnaître ces femmes qui ne font que repousser le moment de dire oui.

C'est l'une de mes rares qualités. Percevoir la solitude, celle qui vous enveloppe et vous laisse démuni, celle qui chamboule vos certitudes, vous obligeant à accepter la réalité : vous avez besoin d'aide.

Parfois, le prétexte semble futile, dérisoire... ce n'est qu'un leurre. Que ce soit pour une heure ou six mois, pour rendre jaloux ou tenir compagnie, le désir de ces personnes est avant tout de ne plus se sentir seules face à leur détresse.

Mon attitude distante peut inciter à croire que je suis mal placée pour comprendre la nécessité d'un autre être humain. Il n'en est rien.

Je suis néanmoins d'accord pour dire que ce qui s'applique à autrui n'est pas valable pour moi. Mon cœur est aussi froid que mon apparence, et je m'en félicite. Je n'en suis que plus compétente pour gérer les besoins de mes protégées avec recul.

À l'extérieur, la pluie tambourine aux fenêtres. J'éteins la machine, essoufflée et à bout de force. Je ne me sens même pas purifiée. J'ai l'impression d'avoir grossi. D'être lourde et lente. Laide. Énorme, même si la balance me dit le contraire. Machine de torture mentale de merde !

Le mètre ruban confirme que rien n'a changé. Après m'être inspectée sous toutes les coutures, je dois me rendre à l'évidence : pas de bourrelets disgracieux, pas de graisse. Du muscle, une silhouette svelte et sportive.

Cette sensation tenace de ne jamais aboutir au résultat escompté me détruit à petit feu. Sculpter mon corps, le confronter aux regards des hommes, tout entreprendre pour qu'ils le désirent, obtenir cette satisfaction éphémère... c'est une drogue, j'en ai conscience. Une

dépendance. Je suis une putain d'addict et je déteste ça ! Ça me rappelle Inès qui passait son temps devant sa coiffeuse.

Après ma douche, je me blottis sur mon canapé pour consulter le dossier des recrues de ces dernières semaines. Trois hommes au profil très différent : Tom, un assistant maternel à l'air timide, qui a rougi quand je l'ai interrogé sur ses préférences sexuelles ; Alban, convoyeur de fonds à la retraite, sexy en diable ; et Oliver, le... le quoi ?

Je soupire en pensant à Smiley. Il a renvoyé son contrat signé hier. J'ai consulté les pièces supplémentaires qu'il a remplies, les questions auxquelles il a répondu avec soin, non sans quelques traces d'humour.

Un coup d'œil à la photo qu'il a jointe me confirme que c'est une erreur de l'embaucher. Il y porte un tee-shirt bleu sur lequel est écrit « No sex » et il est hilare. Avait-il déjà ce vêtement dans sa garde-robe ? Ou l'a-t-il fait faire pour l'occasion ? Si c'est le cas, n'a-t-il pas d'autres occupations plus importantes que de perdre son temps sur un simple cliché ? Et peut-il prendre les choses autrement qu'à la rigolade ?

J'avoue avoir du mal à le cerner. À côté de cette photo déconcertante, je découvre dans ses réponses à mon questionnaire un homme proche des siens, généreux, sportif, épicurien, et, chose surprenante, amateur de jardinage. Passionné même, au vu de la tartine de deux pages qu'il a rédigée pour présenter ses loisirs.

Je suis de plus en plus tentée de l'associer à Paola. Selon moi, il a la force de caractère et la légèreté nécessaire pour supporter sa maladie. Ce sera une mission chronophage et éprouvante, cependant ; il faut que je lui en parle dès que possible, mais je repousse l'échéance.

Parce que je déteste ce que Smiley provoque en moi.

Lundi, après mon rendez-vous avec Paola Pasquier, quand Betty m'a indiqué qu'il était au téléphone et qu'il acceptait la place, j'ai eu envie de prendre le combiné pour lui aboyer dessus. Ce que je n'ai pas fait. J'ai eu l'occasion de me rattraper, puisqu'il a appelé mardi, mercredi et jeudi également, et que c'est moi qui ai décroché à chaque fois. Des appels au sujet de détails sur son contrat. Des prétextes, bien sûr. Maintenant qu'il fait partie de l'agence, je ne peux pas me permettre d'être aussi mordante que de coutume. Pourtant, cette manière qu'il a de s'amuser de nos échanges m'exaspère tellement !

Dans un soupir, je referme les dossiers, puis me sers un thé avant d'allumer mon ordinateur.

Je ne suis pas certaine d'être prête à affronter une réunion familiale en visioconférence, mais il va bien le falloir pourtant. Et l'avantage de m'infliger ce calvaire est que cela me dispense du repas dominical. Même Inès reconnaît que se voir deux jours d'affilée serait exagéré.

Ma sœur est la première connectée. Quand son visage apparaît, je suis une nouvelle fois frappée par sa ressemblance avec notre mère. Elle a la même beauté diaphane et fragile.

– Vava ! sourit Claire. Ça me fait tellement plaisir !

– On s'est parlé le mois dernier.

Elle lève les yeux au ciel.

– Avec ma meilleure amie, on se téléphone tous les jours !

– Grand bien vous en fasse. Moi, je bosse.

Pourquoi suis-je aussi cassante ? Je perçois la peine que je fais à ma sœur mais ne peux pas m'en empêcher. Elle ressemble trop à Inès. Avec une différence majeure, cependant : Claire est gentille, c'est moi qui ai hérité de la méchanceté.

– Comment vont les enfants ?

Seule entorse à ma politique personnelle : ces petits-là m'intéressent. Johan, deux ans, est un concentré de joie pure. Né un sourire vissé aux lèvres, il ne s'en est pas départi depuis. Il ne pleure jamais.

Ce gosse me donnerait presque envie d'en avoir un, un jour.

Presque.

Et il y a Lisa. Sa bouille rondouillarde se glisse justement sur l'épaule de Claire.

– Salut, tatie Vava. Elles sont chouettes, tes boucles d'oreille ! Tu viens bientôt ? Maman m'a cousu une tenue de princesse !

Sourire attendri de ma frangine ; j'y lis de la fierté également. D'avoir accompli quelque chose, probablement.

– Montre-la-moi maintenant.

Lisa est aussi heureuse que si je lui offrais un poney. Elle court aussitôt se déguiser.

– Tu lui as fait sa journée ! s'exclame Claire. Mais ça ne te dispense pas de nous rendre visite.

Ma sœur prend son rôle d'aînée très au sérieux. Toute son existence, elle a tenté de m'inclure à ce qu'elle vivait : aux virées shopping avec Inès, à sa bande de copains du lycée, à sa famille... De deux ans sa cadette, j'étais loin de bénéficier de sa popularité, et elle espérait qu'en me traînant dans son sillage, cela m'aiderait à me sociabiliser. Cette main tendue n'a jamais engendré que des échecs, de la déception, voire de l'humiliation.

Lisa revient vêtue d'un bustier doré monté sur un jupon bouffant rose bonbon. Elle tourne sur elle-même, aux anges.

Bien entendu, c'est le moment que choisit ma mère pour se connecter. Il est 18 heures pile. Son visage hautain maquillé avec goût apparaît sur mon écran, et sa réaction ne tarde pas.

– Cette robe est trop serrée. Avec ses rondeurs, tu aurais dû la faire plus large, assène-t-elle à Claire.

Mon poil se hérisse quand je pressens que ma sœur, qui hoche déjà la tête, va approuver.

– Lisa, tu es superbe, dis-je d’une voix forte. Ces couleurs font ressortir ta beauté naturelle, princesse.

Le hoquet de dédain d’Inès n’échappe à personne, mais je crois lire de la reconnaissance dans le regard de Claire.

– Bref, conclut notre génitrice. Si je voulais vous parler aujourd’hui, c’était pour vous inviter à une réception que j’organise dans deux mois. De nombreuses personnes influentes seront présentes, et il serait malvenu que mes descendantes ne soient pas à mes côtés.

Pourquoi ? Pourquoi devrions-nous prétendre au titre de la famille idéale ? Pourquoi cette femme s’accroche-t-elle avec autant de désespoir à sa gloire passée et à son carnet d’adresses ? Et surtout, pourquoi irais-je me jeter sciemment dans la gueule du loup ?

– Je regarderai si je suis disponible, soupiré-je.

– C’est un samedi, Ava, crache Inès. Le 28. Les obsédés avec qui tu travailles peuvent vivre sans toi quelques heures, non ?

Mes épaules sont nouées à l’extrême, ma mâchoire contractée... Je me concentre sur Lisa, à l’arrière-plan, qui saute comme un cabri en faisant virevolter le tulle rose autour d’elle.

– Le 28, c’est bon pour nous, Inès, intervient Claire dans un souci de conciliation. Au moins les enfants et moi. Pour Paul, je parlerai avec lui et je te donnerai sa réponse plus tard.

Quelle joie de pouvoir admirer en *live* et en gros plan les moues de ma mère... Elle désapprouve avec force plissements de nez l’éventuelle absence de son gendre adoré. Mais où sont donc passés les bons vieux appels durant lesquels on pouvait grimacer à loisir,

faire un doigt d'honneur à son interlocuteur, dormir ou même aller aux toilettes ?

Après avoir reçu l'ordre de venir accompagnée, j'écourte la communication en prétextant un entretien avec un fournisseur de lubrifiant dont je suis mécontente. Claire éclate de rire (elle sait parfaitement en quoi consiste mon travail), et ma mère raccroche, dégoûtée.

Je m'effondre sur mon canapé en soufflant. Ça, c'est fait. Ce qui signifie que demain, je suis libre. Footing, passage à l'agence pour clore définitivement l'histoire de la décoration des murs avec Betty et basta.

Je masse mes tempes douloureuses. Parler avec Inès est toujours une épreuve ; je sens encore mes mains trembler.

Je vais jusqu'à la cuisine, jette dans l'évier mon thé devenu froid, puis retourne me rouler en boule sur le sofa. J'aimerais accélérer le reste de la journée pour être directement à ce soir, quand je franchirai la porte de *L'Absinthe* et oublierai ma réalité.

12

Oliver

Je n'ai manifesté aucun intérêt pour la maison de mon père tandis qu'Yves m'en donnait les clés. Je n'ai pas regardé autour de moi. Capuche rabattue sous prétexte de me protéger de la pluie, j'ai conservé les yeux rivés au sol comme un adolescent renfrogné. Mon parrain a ignoré mon comportement puéril en m'affirmant que j'étais chez moi et que je prendrais la décision qui me conviendrait le mieux.

Vendre pour récupérer l'argent. Ou garder la demeure et y habiter.

Selon lui, rien ne presse, mais il faut entreprendre un tri dans les affaires de mon paternel. Quand je serai prêt. Il m'a incité à réfléchir et à ne pas me braquer. Il souhaite ardemment que je visualise le potentiel de l'endroit. Il a prononcé cette dernière phrase en la soulignant d'un de ses regards lourds de sens.

Maintenant qu'il est parti, je me tiens sur le trottoir et contemple le pavillon blanc aux volets verts, isolé au milieu d'un quartier criblé d'immeubles. Peu de logements individuels ont résisté à la frénésie de construction de ces dernières années.

Je suis content qu'Yves ne se soit pas attardé. J'ai besoin d'être seul pour affronter l'intérieur de cette maison, peu désireux que mon

parrain soit témoin des rancœurs que j'ai envers mon géniteur. Ce goût d'inachevé, ces points qui resteront éternellement en suspension...

Je pousse le portail, qui grince sur ses gonds et racle le sol. Le jardinet est envahi de mauvaises herbes. Sur le côté, j'aperçois un sentier qui longe le pavillon.

Une vieille niche jouxte le perron. Il y avait un chien à une époque ? Ou un chat ? Un hippopotame ? Je n'en sais rien, j'ignore tout de la vie de celui qui a vécu ici.

La porte d'entrée poussée, des relents de cigarette froide et d'humidité m'accueillent. Un couloir central dessert salon et chambre à gauche, cuisine et salle de bain à droite. L'habitation est de petite taille, mais suffisante pour une personne seule.

J'ouvre les fenêtres pour aérer, en commençant par celles de la façade. Ainsi éclairées, les pièces révèlent l'existence d'un homme solitaire et modeste.

Une image posée sur le manteau de la cheminée attire mon regard. C'est une photo qui représente mon père, sur la plage, nous portant Léa et moi, chacun sur une épaule. Je dois avoir 2 ans, Lala 6... nous rions.

D'un geste brusque, je retourne le cadre contre la pierre avant de filer vers l'arrière de la maison. Je passe volontairement la chambre ; je n'ai pas envie d'y pénétrer.

Être ici me fait penser à ma mère. Quand je suis passé la voir avant-hier, elle m'a semblé si distante ! Je n'ai pas trouvé comment la consoler de la perte de son éternel amour alors je l'ai simplement serrée dans mes bras. Je me suis excusé d'être parti aussi, mais elle a balayé mes mots d'un revers de main. Elle m'affirme qu'elle ne me tient pas rigueur de mon départ et qu'elle se sent même un peu

coupable de tout ça, qu'elle n'a pas su me faire comprendre que le choix de ma carrière n'avait pas d'importance pour elle.

Pourtant, tout n'est pas réglé, je sens qu'il y a plus et j'ignore quoi. Nous avons parlé de tout et de rien, et j'ai quitté sa maison, sachant pertinemment qu'elle ne m'avait pas tout dit. Ne l'ai-je pas déçue malgré tout ?

Je pianote un message rapide sur mon téléphone et le lui adresse. Elle est partie quinze jours chez sa sœur en Bretagne pour se changer les idées, et j'espère que ça va lui faire du bien.

Après avoir déverrouillé une porte et poussé un volet, je débouche sur une terrasse. Je découvre alors le fameux potentiel qu'a évoqué mon parrain. Un jardin, d'une profondeur insoupçonnée depuis l'avant, s'étend devant mes yeux dans toute sa verdoyante beauté. Bien qu'en friche, on constate sans peine la diversité des variétés d'arbres et de plantes qui le peuplent.

Quelques pas dans l'herbe mouillée me conduisent à un vieux banc de pierre, fendu en son milieu. Je monte dessus et m'assois sur le dossier en souriant.

Sacré Yves ! Toujours un temps d'avance sur moi.

Quand je me fourvoyais dans mes études en m'échinant à devenir un « intellectuel », il me sollicitait sans cesse pour que je lui file un coup de main. Il tentait de m'ouvrir les yeux et l'esprit sur l'évidence, mais je me montrais obtus. Au final, bien sûr, c'est lui qui avait raison. Je ne serai heureux qu'en connexion avec la nature.

Et ici, il savait pertinemment que je trouverais l'intérieur sans attrait, mais que l'extérieur ferait pencher la balance. Respect.

Autour de moi, des gouttes ruissellent des fleurs du cerisier et du pêcher. Quand un rayon de soleil perce le plafond de nuages, les arbres se parent d'un millier d'éclats lumineux. Le spectacle est

superbe, et la simplicité de cette beauté a un effet apaisant immédiat sur mes nerfs à vif.

Peut-être qu'il me faudra un temps d'adaptation pour la maison, mais le jardin m'a déjà conquis. Rien que l'idée qu'un tel espace puisse m'appartenir me semble pourtant surréaliste ; comme si je me trouvais encore au Mexique, paumé, à me questionner sur mon avenir et à chercher comment emboîter les différentes parties du puzzle de ma vie.

Et me voilà soudain propriétaire de ce lieu. J'ai un travail aussi.

Et puis il y a Ava, l'insaisissable Ava Langlois, qui est officiellement ma patronne depuis hier. Toute la semaine, je n'ai pas pu m'empêcher de la taquiner. Parce que le fait qu'elle me rembarre m'amuse, mais surtout parce que j'ai profondément envie de l'entendre à nouveau rire. Et d'être celui à l'origine de ce petit miracle.

Le futur est tout à coup porteur de promesses.

Ce qui me fait penser que j'ai quelque chose à lui dire. Encore. La pluie recommence doucement à tomber, je rabats ma capuche pour protéger mon portable.

Après une sonnerie seulement, Ava décroche.

– Vous n'allez pas me téléphoner tous les jours ! lâche-t-elle d'emblée.

– Je ne m'attendais pas à vous avoir ! Vous ne prenez donc jamais de repos ? Hier, je ne vous ai pas importunée, je vous ferais dire, alors que j'en avais très envie.

– Chez VertiG, nous sommes disponibles 24 heures sur 24.

Je ricane, même si je ne sais pas trop pourquoi.

– C'est bon à savoir.

– Ma secrétaire ou moi, monsieur Astier. Indifféremment.

– Ça reste une bonne nouvelle.

Ava me fait vivre une situation inédite. J'ai envie de lui plaire et je ne sais pas comment m'y prendre. En toute modestie, je n'ai jamais eu à faire trop d'effort pour séduire les femmes qui m'intéressaient vraiment ; les mamies m'adorent et les enfants me collent. Me faire des potes n'est pas compliqué non plus. Je crois que les gens m'apprécient parce que je le leur rends bien. Mais ma nouvelle patronne semble hermétique à mon charme ou, en tous cas, elle fait tout pour y résister. La harceler par téléphone n'est pas idéal, cependant, faire le pied de grue à l'agence paraîtrait encore plus flippant.

– Pourquoi cet appel ? me demande-t-elle. Si c'est au sujet d'une mission, je vous l'ai déjà expliqué : dès que j'en aurai une pour vous, je vous le signalerai.

L'averse gagne en intensité. J'essaye de me mettre à l'abri sur la terrasse, mais mon portable me glisse des mains et chute dans la boue. Je le récupère en catastrophe.

– Ava ? Toujours là ?

– Oui, monsieur Astier ! Je suis là ! Et c'est Mlle Langlois, je vous prie.

– Pardon, j'ai fait tomber mon portable. Pas de casse, juste un peu de terre sur l'écran.

– Quel est le but de cette conversation ? insiste-t-elle, irritée.

Elle va écourter. Autant lui confier ce que j'ai sur le cœur.

– Vous savez, je l'ai lu soigneusement, votre contrat. Je trouve votre approche... généreuse. Vu que c'est un service payant, on ne peut pas parler d'altruisme, mais vraiment...

– Venez-en au fait, bon sang !

– C'est tout, déclaré-je calmement. Je voulais juste vous dire que j'adhérais à la vision derrière VertiG. Il y a une certaine forme de

poésie dans votre démarche. Je suis content de travailler avec vous. Enfin, pour vous.

Un ange passe. Pour la première fois depuis que j'ai rencontré Ava, elle ne me renvoie pas une de ses réparties cinglantes, et ce silence entre nous en raconte plus long sur elle que n'importe lequel de ses mots.

– J'ai épluché les petites lignes aussi, par rapport à cette histoire de sexe, précisé-je. Pour être certain qu'il n'y ait pas de malentendu.

Elle rit soudain, et ce bruit se répercute aussi bien à mes oreilles que dans ma poitrine. Je me joins à son hilarité.

– Quel joli son ! Et dire que sans moi, vous auriez encore fait la gueule toute la journée... C'est pas une vie.

– Vous ne savez absolument rien de moi...

– Je ne demande qu'à apprendre, répliqué-je du tac au tac.

Les secondes s'égrènent une fois de plus. Puis Ava soupire.

– Au revoir, monsieur Astier.

Tandis que le ciel se déverse sur moi dans ce jardin redevenu presque sauvage, j'ai envie de la garder encore un peu avec moi.

– Attendez ! J'appelais parce que j'espérais entendre votre voix. C'est... c'est aussi ça la vérité.

Tout en subtilité, Oli. Bien joué.

Tic, tac, je m'attends à ce qu'Ava me raccroche au nez. Mais au lieu de ça, elle débite précipitamment :

– Restez joignable lundi. J'ai une cliente pour vous.

C'est seulement ensuite qu'elle coupe la communication.

13

Ava

Quand le taxi me dépose devant *L’Absinthe*, j’ai déjà la tête qui tourne. Juste après avoir raccroché avec ma mère et ma sœur, l’appel d’Oliver a été la goutte d’eau faisant déborder le vase, et une bouteille de tequila m’a aidée à patienter jusqu’à ce que ce soit l’heure de sortir.

Smiley flirte avec moi, et j’ai beau être désobligeante, il continue. Pourquoi ? D’ordinaire, mon attitude tient les éventuels intéressés à distance. Lui se moque de mes méchancetés ; pire, c’est comme si elles l’attiraient encore plus.

Au moment où j’ai compris qu’il fallait que je sois directe et que je devais lui expliquer que je cloisonnais sphères professionnelle et privée, il m’a totalement déstabilisée en évoquant l’agence. Aucun autre compliment n’aurait pu me toucher comme le sien l’a fait.

Je ne sais pas si l’échange avec Inès m’avait fragilisée, mais les larmes me sont montées aux yeux. Parce qu’en quelques mots, il a cerné ce que j’essaye d’insuffler dans mon travail. Il a compris un aspect de moi que je m’évertue à garder caché.

Sa sincérité était désarmante. Comment est-il possible qu'un homme que j'ai rencontré il y a à peine quelques jours puisse me deviner avec autant d'acuité quand ma propre mère ignore tout de moi ? J'ai cette impression tenace qu'Oliver voit à travers moi, qu'il mettra toujours le doigt sur ce que je veux dissimuler, avec son agaçante manie de fouiller.

L'alcool qui coule dans mes veines ne m'aide pas à garder ma ligne directrice : ne laisser personne s'approcher. Je revois ses yeux noisette refléter sa curiosité. La façon dont il m'a tenu le bras avec inquiétude quand il a remarqué le sang sur ma blouse. Sa fragilité quand j'ai évoqué son père. Et sa chevelure brune éclaircie par le soleil, son teint hâlé...

J'appelais parce que j'espérais entendre votre voix.

Il réveille en moi des sensations enfouies depuis l'adolescence. Les fourmillements au creux des reins, le cœur qui s'agite... De doux ressentis qui peuvent vite se transformer en torture, j'en ai fait l'expérience. Ce sont des souvenirs que je ne souhaite pas raviver. Oh ! non, pour rien au monde. Je m'étais juré qu'on ne m'y reprendrait plus !

C'est de la connerie, tout ça. Smiley ne me connaît pas. Quelques mots balancés au téléphone ne peuvent pas changer ce que j'ai mis si longtemps à mettre en place. Il a été perspicace une fois, ça ne signifie pas qu'il comprend quoi que ce soit. Je ne dois pas lui donner plus de pouvoir qu'il n'en a. Ce n'est qu'un mec de plus !

Le chauffeur s'inquiète pour moi au moment de lui régler la course. Mais qu'est-ce que ça peut lui faire que je sois bourrée ? Je suis majeure, si j'ai envie de me déchirer la tête, en quoi ça le concerne ?

Alors que je claque la portière un peu trop fort, mon portable sonne. Claire. Je ne suis pas en état de tenir une conversation qui ne

m'intéressera pas, mais le fait qu'elle me téléphone si tard m'interpelle.

– Quoi encore ? grogné-je en décrochant.

– Salut, Ava, désolée de t'appeler si tard. Tu as deux minutes ?

– Pas vraiment. Qu'est-ce qui se passe ?

Avec ma voix pâteuse, ce que j'émetts ressemble plutôt à « quisspass ».

– Tu as bu ?

La leçon de morale n'est plus très loin. Je lève les yeux au ciel et expire bruyamment.

– C'est pas grave, reprend Claire. On se parlera une autre fois.

Une fulgurance soudaine. L'inquiétude me leste l'estomac de plomb.

– Un problème avec les enfants ? l'interrogé-je.

– Non, non, me rassure-t-elle. Ne t'en fais pas. À bientôt.

Et elle coupe l'appel. L'alcool qui coule dans mes veines m'empêche de m'attarder sur la raison de son coup de fil. Je me dédouane en me disant que si c'était important, elle aurait insisté.

Je titube en m'approchant de Telmo. À son regard, je comprends que je ne vais pas échapper à une dose supplémentaire de sollicitude. J'anticipe.

– Oui, je suis bourrée, mais je ne conduis pas et je ne poserai pas de problèmes.

Je montre au vigile que je peux toucher mon nez avec mon index, même si je m'y reprends à trois fois. Il hausse les épaules en se marrant.

– Dégage, Mint. Va donc dévorer les pauvres inconscients qui se trémoussent.

À l'intérieur du club, la musique m'assourdit, et la chaleur étouffante ne me délasse pas comme elle le fait habituellement. J'ai

juste chaud. Et soif.

La superbe danseuse me salue quand je passe sous sa cage. Pas de message spécial, ce soir. Je vérifie aussitôt et, en effet, pas de Smiley affalé à ma table. Je pousse un soupir de soulagement : je n'avais pas envie qu'il me gâche ma soirée de détente.

J'interpelle Chris, pris dans le ballet classique des clientes énamourées en quête d'attention, et lui commande un mojito.

– Dis donc, c'est pas la grande forme, toi ! me fait-il remarquer.

– Tu sais parler aux femmes.

Il éclate de son rire rauque.

– Vous êtes trop susceptibles !

Je prends le verre et pars en direction de ma table.

– Au fait, Mint ! lance-t-il dans mon dos. Mon copain, celui de la semaine dernière, il s'appelle Oliver, si ça t'intéresse.

Sans blague ! Je lui fais non de la tête et m'éclipse avant qu'il ne me donne son numéro.

Je traverse la marée humaine ; on m'observe, on me dévisage, quelques hommes en profitent pour se frotter contre moi. Je m'installe sur ma banquette en soufflant. Alors que je commence à siroter mon cocktail, le groupe d'à côté entonne un chant d'anniversaire tonitruant. Ils célèbrent les 22 ans d'un certain Thibaud, si j'en crois ce qui est écrit sur les tee-shirts de trois d'entre eux. Je repère facilement l'intéressé : il est au centre. Tandis que ses potes s'époumonent, il ne me lâche pas des yeux. Je soutiens son regard. Des cheveux bruns mi-longs, un polo BCBG, une allure sage qui détonne avec l'air insolent et carnassier qu'il affiche...

Je bois une gorgée, puis me lèche la lèvre supérieure. Je crois que je viens de trouver le moyen parfait pour oublier Smiley.

14

Oliver

Ça fait un bien fou. Être avec mes potes, même si c'est dans une rue bondée de fêtards en train de fumer, retrouver ma complicité avec Ushi... Je n'avais pas particulièrement envie de retourner à *L'Absinthe*, mais, après tout, le lieu a peu d'importance. Et ça permet de passer un peu de temps avec Chris.

– Ça me fait super plaisir de vous voir, les mecs, mais sans déconner, arrêtez de venir quand je bosse ! s'agace-t-il en tirant sur sa cigarette. La prochaine fois, on sort pour de vrai ! En plus, j'aimerais bien vous présenter mon mec.

– Je t'avoue que notre visite n'est pas complètement désintéressée, rétorque Ushi. J'espérais un peu retomber sur la fille au short minuscule, j'ai oublié de lui demander son numéro...

Chris donne un coup dans l'épaule de l'incorrigible séducteur, qui chancelle en riant. Alors que mon pote barman commence à raconter comment il a rencontré son nouveau petit copain, je vois la porte du club s'ouvrir sur Mint, ma conquête de la semaine dernière. Je la reconnais immédiatement à ses longs cheveux blonds, son somptueux corps moulé dans une robe bleu marine... Ce n'est pas une surprise

de la voir là, Chris m'avait prévenu qu'elle était une habituée. D'une démarche titubante, elle s'accroche au bras d'un type du genre premier de la classe. Classe qu'il n'a pas dû quitter depuis longtemps, d'ailleurs...

Qu'elle embarque un autre gars que moi ne me choque pas, cette fille fait ce qu'elle veut.

Je m'apprête à dire à Chris qu'on sera ravis de rencontrer son mec quand Mint glisse sa main sur sa nuque d'un mouvement gracieux qui capte toute mon attention. Elle s'immobilise pour remonter sa chevelure en chignon, dégageant ainsi son visage. C'est alors qu'elle se tourne dans notre direction et que je la vois.

Que je la vois vraiment.

Ava Langlois.

Uppercut. Oui, c'est exactement ça. C'est comme si je venais de me prendre un putain de coup de poing dans la tronche ! Un chapelet de mots grossiers me traverse l'esprit.

Ava est Mint. J'ai couché avec ma patronne.

Tous les échanges que j'ai eus avec elle défilent dans mon cerveau en surchauffe : sa mine perturbée en me voyant entrer dans son bureau, ses questions, son trouble. Tout prend un sens différent.

Et le lien que j'ai cru ressentir entre elle et moi aussi. N'était-ce que nos ébats qui étaient restés dans un coin de mon esprit ?

Ushi claque des doigts devant mon nez pour m'extirper de mes pensées.

– Ça va ? On dirait que tu as vu un fantôme !

Chris se tourne vers l'objet de mon attention et éclate de rire.

– Quel incorrigible romantique tu fais ! Je t'avais précisé que tu faisais partie d'une longue liste de petits veinards, pourtant.

Il croit que j'encaisse mal le fait que Mint ne garde pas de moi un souvenir impérissable et qu'elle soit passée à un autre mec ?

– C’est la fameuse Mint ? interroge Ushi avant de siffler d’admiration. Je suis très impressionné qu’elle ait ne serait-ce que jeté un œil sur toi, Oli !

Il me tapote le dos en s’esclaffant. Je ne trouve pas la force de rire avec lui.

Ava et Mint sont une seule et même personne.

Dans mes relations, je n’ai jamais été possessif, mais la savoir à quelques mètres de moi à caresser un autre gars me met soudain en colère. Ce qui est ridicule, car je la connais à peine et qu’il n’y a aucune relation entre nous autre que professionnelle.

La jalousie me griffe la poitrine quand elle appuie sa tête sur l’épaule du mec. Crochet du gauche. Je me sens comme un con. Je suis tellement éberlué par la situation que l’idée d’aller la voir ne me traverse même pas l’esprit.

Tout ça est surréaliste !

– Je l’ai croisée un peu plus tôt, m’informe Chris, les yeux rivés sur Mint. Je lui ai dit comment tu t’appelais.

– Et ? ne puis-je m’empêcher de demander.

– Elle s’en foutait. Désolé.

Tu m’étonnes ! Il faut dire qu’elle connaissait déjà mon nom...

– Bon, les mecs, faut que j’y retourne, déclare le barman. Vous venez ?

Je regarde Mint s’éloigner dans la rue, collée à ce gars à qui j’ai envie de faire bouffer son polo.

– Non, moi, je vais rentrer.

Ushi me lance un regard oblique mais ne me fait aucune remarque. On vient pourtant d’arriver, il serait en droit de râler. Nous saluons Chris qui nous invite à passer chez lui dans les prochaines semaines ; une fois qu’il a réintégré *L’Absinthe*, Ushi m’attrape par la nuque.

– Maintenant, tu me dis quel est le problème, mon frère.

Il parvient à me traîner dans un bistrot quasi désert installé dans une rue adjacente. Nous commandons deux bières, nous nous asseyons, et il m'ordonne :

– Balance.

Je me sens tout à coup ridicule d'évoquer mon aveuglement, mais j'ai besoin de le dire pour que cela devienne réel :

– Je viens de réaliser que Mint est Ava Langlois.

Ushi boit plusieurs gorgées du liquide ambré en me dévisageant. Je lui ai évidemment raconté pour l'entretien et mon nouveau boulot, pourtant, je ne suis pas certain qu'il fasse le rapprochement.

Il se met à ricaner, manquant me postillonner sa bière en pleine face.

Ah ! si, il s'en souvient.

– Ta nouvelle boss est la fille qui t'a culbuté à *L'Absinthe* et tu viens juste de t'en apercevoir ? s'exclame-t-il, au bord du fou rire.

– C'est un bon résumé, oui.

Cette fois, il laisse libre cours à son hilarité. Je souris en attendant que ça lui passe, conscient que ma situation est en effet un peu ridicule.

Après quelques reniflements, mon ami finit par se calmer.

– Pardon, Oli. Je ne suis pas d'une grande aide, là. Et je vais sans doute dire une connerie vu la tronche que tu tires, mais c'est pas grave, si ?

– Non, bien sûr ! C'est juste déstabilisant... J'ai besoin de temps pour digérer l'info, c'est tout.

Ushi fronce les sourcils.

– Oh ! attends une minute. Qu'est-ce que tu ne me dis pas ?

Retenu par ma pudeur habituelle concernant mes sentiments, je mets quelques secondes à avouer :

– Ava me plaît.

Mon ami passe la main dans ses cheveux impeccablement coiffés, signe qu'il ne comprend pas mon problème.

– C'est cool, non ? Vous n'avez même pas à vous inquiéter de savoir si vous êtes compatibles au pieu !

Je le regarde sans répondre.

– O.K. Tu n'as pas envie que je plaisante à ce sujet, constate-t-il. Quel est le souci ? Ça brise l'image que tu t'étais faite d'elle ?

Je ne crois pas... même si je dois avouer que le mystère Ava Langlois s'épaissit.

– Qu'est-ce qui peut bien te plaire tant chez cette meuf que tu as vue, quoi, deux heures maximum ? insiste Ushi.

Je souris en songeant à cette attirance que je ressens pour Ava. Peut-on expliquer ce qui nous plaît chez une personne ? En partie seulement. Il y a aussi une inconnue dans l'équation, un élément invisible, impalpable, qui nous aime à certains êtres plutôt qu'à d'autres.

– Le paradoxe, je crois, tenté-je malgré tout. Elle est forte. Pas d'hésitation, elle sait exactement ce qu'elle veut, et pourtant, je sens affleurer chez elle une fragilité, une faille qui me touche.

– Si je me souviens bien, c'est mot pour mot ce que tu m'as déclaré au sujet de ton coup de foudre lors de ton trek au Pérou l'an dernier.

– Ah ! *abuelita* Rosa, soupire-je. C'est vrai, mais notre amour était impossible, elle avait 92 ans !

Nous rions à l'évocation de cette nonagénaire que j'ai rencontrée lors de mon exploration du Machu Picchu et qui m'a hébergé plusieurs jours.

– Sans déconner, pourquoi tu ne l'as pas invitée à dîner, cette Ava, plutôt que d'accepter de devenir escort ?

– Parce qu'elle aurait refusé, affirmé-je en décollant l'étiquette de ma bière.

Je suis persuadé de ce que j'avance sans pour autant en avoir la preuve. Je sens que cette femme se protège de quelque chose, même si j'ignore encore de quoi, et que l'approcher ne sera pas une mince affaire. Sa façon d'agir est limpide, à l'agence aussi bien qu'à *L'Absinthe* : c'est elle qui mène la danse.

– Ton charme légendaire n'opère pas ?

– Seul le temps nous le dira.

Alors qu'Ushi lève sa bouteille dans ma direction pour trinquer à ma déclaration, je ne peux m'empêcher d'espérer que je ne fais pas fausse route.

– Allez, mon pote, tu n'es pas moi, mais t'es pas si mal, lance mon ami en se marrant. Courage !

15

Ava

L'eau brûlante coule sur ma nuque et dévale mes membres endoloris. Je frotte ma peau frénétiquement jusqu'à la voir rougir. Comme si je pouvais purifier l'extérieur et l'intérieur par la même occasion. Évacuer la sueur engendrée par ma séance de sport, la quantité astronomique d'alcool avalée hier, mais aussi le souvenir de cette soirée merdique.

Il ne m'en reste que des bribes. Des flashs. Suffisants néanmoins pour me rappeler de ne plus boire autant. Au début, j'appréciais le jeu du chat et de la souris que le jeune type et moi pratiquions. Ses regards m'excitaient. Il a même poussé le vice jusqu'à danser avec une fille qui l'allumait ouvertement. Alors qu'ils se déhanchaient ensemble, il ne m'a pas quittée des yeux.

Toutefois, quand il m'a enfin abordée, je m'étais déjà envoyé deux mojitos, ma langue était pâteuse et mes idées embrouillées.

D'un doigt sur les lèvres, je lui ai intimé le silence. Pas de bla-bla. De surcroît, sa voix nasillarde me déplaisait. Nous nous sommes embrassés à pleine bouche comme des collégiens.

Quand, totalement désinhibée, je l'ai chevauché devant ses copains médusés, il m'a invitée à le suivre. Nous nous sommes retrouvés dans une ruelle jouxtant la boîte de nuit. Il avait une véritable obsession pour la fellation. Sauf que je n'en avais pas envie. En réalité, je n'avais même plus du tout envie d'être avec lui. Nous nous sommes quittés pas vraiment bons amis.

Je mets le mitigeur sur froid. Le changement de température brutal de l'eau est presque douloureux.

Il me semble soudain entendre du bruit.

– Betty ? Je suis sous la douche !

L'évidence de ce que je viens d'énoncer m'afflige. En plus, j'ai déjà prévenu mon assistante de ce que j'allais faire lorsque je l'ai croisée dans le hall en rentrant de mon footing, il y a dix minutes à peine. Elle m'a montré en vitesse ce qu'elle avait choisi pour la décoration : des photographies de Mapplethorpe représentant des fleurs en noir et blanc. J'ai validé. Problème résolu.

– Bonjour.

Je me fige. Mon cœur bat à tout rompre dans ma poitrine.

Ça y est, je déraile. Je me mets à halluciner la voix de Smiley.

Je me penche en arrière lentement pour voir au-delà de la paroi de ma douche à l'italienne. Personne dans la salle de bain. Rien non plus de l'autre côté de la porte entrouverte qui mène à mon bureau. J'expire avec force... et à ce moment, une main apparaît et me salue.

– Je suis là, hein.

Pas de doute. C'est lui. Non, mais je rêve !

– Qu'est-ce que vous faites ici ? m'écrié-je. Partez ! Je suis toute nue !

Oliver éclate de rire.

– On n'en est plus à ce genre de considérations, vous ne croyez pas... Mint.

Une enclume me plombe l'estomac à l'évocation de ce surnom, tandis que Smiley ajoute :

– Et puis, rassurez-vous, je ne vois rien de là où je suis.

Je serre les dents. Ce type va me rendre dingue !

– Quand je pense que tu m'as demandé si j'étais hétérosexuel, s'esclaffe-t-il.

– Continuons à nous vouvoyer ! aboyé-je. Nous n'avons pas gardé les cochons ensemble.

– Non, vous avez raison, c'était nous, les cochons, si je me souviens bien.

Sa suffisance m'insupporte. Je dois lui rabattre son caquet, maintenant.

– Soit, concédé-je, vous m'avez percée à jour. Il vous en a fallu, du temps. Il semble que la physionomie ne soit pas votre fort.

– J'étais à *L'Absinthe*, hier soir.

Évidemment ! Le karma est vraiment contre moi.

– C'est bon, vous pouvez entrer, concédé-je.

Oliver pénètre dans la salle de bains, et la stupéfaction qui se lit sur son visage face au *full* frontal que je lui offre me réjouit. Son hilarité s'est éteinte sur ses lèvres ouvertes ; je reprends la main.

– Je vous ai dit que je vous appelais demain, lui dis-je.

Il déglutit avant de s'éclaircir la gorge et de me rétorquer :

– Vous avez aussi affirmé qu'on ne se connaissait pas lors de notre entretien.

Il marque une pause, puis ajoute :

– Depuis que je vous ai surprise dans les bras de ce gamin, hier, je ne sais plus trop quoi penser.

– Il était majeur, murmuré-je en ramenant mes cheveux mouillés sur mon épaule.

L'eau froide qui ruisselle sur moi me donne la chair de poule.

– Vous aimez ce que vous voyez, Oliver ?

Son regard caresse mon corps lentement avant de remonter jusqu'à mon visage et de s'aimer au mien. À ce moment-là, j'oublie qu'il travaille pour moi, ainsi que toutes mes résolutions le concernant ; je ne ressens plus que le besoin impérieux de sa peau sur la mienne. Je penche la tête pour qu'il comprenne qu'il peut me rejoindre. D'un geste, il ôte le tee-shirt noir qu'il portait et retire ses baskets sans se presser. Contempler son torse imberbe et musclé fait monter mon désir d'un cran.

Il s'approche, torride, et entre dans la douche. Je recule contre le mur carrelé. Il se colle à moi, m'obligeant à lever la tête pour fixer ses iris noisette. Sans me lâcher du regard, il se tient immobile devant moi. Seules ses épaules se soulèvent au rythme de sa respiration.

Soudain, il approche sa main de ma joue, mais la garde à quelques millimètres de ma peau. Puis il tend son bras sur le côté pour attraper le mitigeur.

Et couper le jet d'eau.

Il recule ensuite d'un pas en souriant.

– J'ai horreur du gaspillage, me dit-il avec un clin d'œil.

Bon sang ! Ma tension sexuelle retombe d'un coup, remplacée par une colère noire. Comment ose-t-il me frustrer ainsi ?

Trempé, mais arborant toujours son air réjoui, il commence à remettre ses chaussures. J'attrape une serviette et m'enroule dedans.

– Je vous préviens, il est hors de question que vous mouilliez mon parquet, craché-je.

Pas perturbé le moins du monde, il fait une moue qui signifie « comme vous voulez ». Il essuie ses cheveux avec son tee-shirt, les coiffe en arrière, puis ôte son jean. Baskets dans une main, fringues roulées en boule dans l'autre, il me fait une révérence et quitte la salle de bains en caleçon.

– Astier, revenez !

Je le pourchasse tandis qu’il sort de mon bureau.

– Appelez-moi Oli, me dit-il en descendant l’escalier comme un prince.

– Je vous interdis de sortir de l’agence en sous-vêtements !

Il s’incline en passant devant une Betty perplexe.

– À demain, mesdemoiselles, lance-t-il avant de franchir la lourde porte du bâtiment.

Peinant à me calmer, je retourne ma fureur contre ma secrétaire.

– Pourquoi l’as-tu laissé monter ? Je croyais que tu ne pouvais pas l’encadrer !

Le pire, c’est que mon associée a l’air contente d’elle-même.

– Il m’a amené un bouquet de tulipes jaunes pour se faire pardonner de la dernière fois, c’est chou.

Je hurle comme une folle en remontant en trombe les marches métalliques.

– On s’en fout ! J’étais à poil, merde, Betty !

Au moment d’entrer dans mon bureau, je l’entends marmonner que je suis juste jalouse qu’Oliver ne m’ait pas offert de fleurs à moi aussi.

16

Oliver

Ses longues mèches blondes, éclairées par le soleil filtrant des persiennes, serpentent sur mon torse. Sa tête pèse contre mon ventre, et son souffle effleure ma hanche à chacune de ses expirations. Un morceau de musique classique, du violoncelle, passe en sourdine. Le nom du compositeur m'échappe, je me sens engourdi.

Ses doigts caressent mon bras et remontent jusqu'à mon épaule, mes poils se hérissent. Je glisse la main dans sa chevelure au moment où elle relève son visage. Ses yeux verts me fixent quelques secondes, et le désir que j'y lis déclenche chez moi une réaction instantanée. J'ai envie d'elle. Je veux me redresser, mais elle me repousse et, d'un geste, m'incite à ne pas bouger.

De sa bouche brûlante, elle m'embrasse le torse, et chacun de ses baisers m'électrise. Son regard reste rivé au mien pendant qu'elle fait glisser sa langue avec lenteur sur ma peau...

La sonnerie du réveil m'explose les tympans. Je l'éteins d'un geste rageur, mécontent de cette interruption plus que malvenue. Le réglage du volume de l'appareil ne fonctionne plus depuis longtemps,

je vais succomber à une crise cardiaque un de ces jours. Je devrais utiliser mon portable, mais cette antiquité contre laquelle je peste pourtant tous les matins me suit depuis mon adolescence. Un cadeau de mon parrain Yves pour mes 15 ans. Je n'arrive pas à m'en défaire : c'est comme si cette alarme nasillarde était la seule à pouvoir m'extirper du sommeil.

Je referme les yeux en soupirant. Les images et sensations créées par mon cerveau en ébullition sont gravées dans mon esprit.

Ava.

Le grain de sa peau, son parfum (un mélange floral dominé par l'ylang-ylang), la lueur qui brillait au fond de ses iris, la douceur de ses lèvres...

Je déglutis.

Ces derniers jours m'ont plongé dans la plus grande confusion. Depuis que j'ai appris, par hasard, que la fille de *L'Absinthe* et Mlle Langlois ne sont qu'une seule et même personne, je ne cesse de penser à elle.

Non, c'est faux. Penser à Ava, je le faisais déjà avant. Mint, en revanche, je l'avais presque oubliée.

Comment ai-je pu être aussi aveugle ? J'ai été trompé par la tenue, les lunettes, le contexte, et, pour ma défense, je n'étais pas vraiment dans mon assiette lors de notre rencontre, le soir de l'enterrement de mon père. Pourtant, l'attitude était la même. Cette obsession du contrôle, ce besoin d'être aux commandes... Mint et Ava le partagent. J'aurais dû percevoir.

Dimanche, je me suis pointé à l'agence en pensant détenir un avantage. Je voulais confronter ma nouvelle patronne à la réalité. Nous avons couché ensemble, et elle n'en avait rien dit. Elle m'avait même engagé. Car je suis certain qu'elle, elle m'avait reconnu.

Arrivé en conquérant, je me suis carrément crashé. Pauvre naïf. Elle a repris la main en m'offrant sa nudité en pâture. Elle était sublime, et elle en était parfaitement consciente.

Malgré la furieuse envie que j'avais de me jeter sur elle, je me suis retenu. Hors de question qu'elle me refasse le coup de *L'Absinthe*. Cette femme me plaît vraiment, et si je suis enclin à jouer, je ne veux pas qu'elle croie que je n'en ai qu'après son corps.

Hier, lorsqu'elle m'a téléphoné pour me présenter la cliente avec laquelle je travaillerai, une certaine Paola Pasquier, le ton de sa voix était redevenu glacial, comme lors de nos premiers échanges. Les quelques progrès que j'avais obtenus lors de mes nombreux appels précédents ont été anéantis par l'épisode de la douche. Je devine qu'elle m'en veut de lui avoir dit non.

La curiosité qu'elle m'inspire s'est accentuée depuis samedi. Ava est une femme complexe et intrigante, une énigme que je veux résoudre. Si elle me laisse l'approcher...

Je file sous la douche en aboutissant à une seule et unique conclusion : il n'y a qu'en la déstabilisant que je parviendrai à l'atteindre, à fendiller l'armure qu'elle s'est forgée. À bouleverser les schémas qu'elle a établis avec les hommes. Si elle se sert du sexe comme arme, le seul moyen pour moi de me défendre est de ne pas lui céder.

Pour avoir une chance d'accéder à Ava, je dois résister à Mint.
Quitte à y laisser ma santé mentale !

Une demi-heure plus tard, je suis devant l'agence. J'ai même apporté quelque chose. Ma mère m'a appris à ne jamais venir les mains vides à un rendez-vous. Pas sûr que ça s'applique à ce genre de situation, mais ça ne peut pas nuire.

Quand je sonne, je balance mon poids d'un pied sur l'autre avec nervosité, jusqu'à ce que Betty m'ouvre avec une mine réjouie.

– En avance ! Ça tombe très bien, parce qu'Ava est d'une humeur massacrate. Un recrutement qui a échoué... Ça la met toujours dans tous ses états.

Manquait plus que ça.

Je présente à Betty un paquet enrubanné. Après les fleurs, c'est la deuxième étape de mon opération séduction auprès de cette femme qui doit être mon alliée, j'en suis persuadé.

Avant même qu'elle ne découvre ce que contient la boîte, mon employeuse m'interpelle du palier de la mezzanine. Quand je lève la tête, mon cœur s'emballe. Ava porte une robe grise avec des bottes ; ses longs cheveux raides encadrent un visage sévère. Je m'empresse de la rejoindre.

– J'arrive, je cours, je vole !

Ava n'a pas bougé, et je me retrouve quasiment plaqué contre elle en haut de l'escalier. Je la salue avec jovialité. Cette soudaine proximité entre nous et les effluves de son parfum me replongent une seconde dans mon rêve de cette nuit.

– Je... Ça va ? lui demandé-je.

– Venez dans mon bureau au lieu de me fixer comme un merlan frit.

Je la suis ; à peine a-t-elle fermé la porte derrière nous que je lui tends le paquet que je lui ai réservé. Je pense qu'elle ne m'aurait pas regardé autrement si je lui avais offert un sac plein d'excréments.

– Qu'est-ce que c'est ? m'interroge-t-elle.

– Des religieuses au caramel, mon gâteau préféré.

– Non merci.

– Vous avez tort. Elles sont irrésistibles.

Elle me toise et lâche :

– Cela explique sans doute les prémices de poignées d’amour.

– Pardon ? Pas du tout !

– Je vous rappelle que je vous ai vu en caleçon.

Décidément, elle ne m’épargnera rien... Je m’affale sur le siège qui lui fait face, attrape une des pâtisseries et croque dedans.

– Eh bien, si quelques grammes en trop sont le prix à payer pour profiter de ce délice, ça vaut le coup, énoncé-je, la bouche pleine.

– Trêve de gamineries. Mlle Pasquier se sentait trop fatiguée pour se déplacer, nous allons donc la retrouver chez elle.

Je me lève et fais danser mon bout de gâteau devant Ava.

– Allez, goûtez-en un bout, insisté-je.

– J’évite le sucre ajouté.

– Vous êtes au régime ? Souvenez-vous que moi aussi, je vous ai vue dévêtue, et franchement, comme disait ma grand-mère, vous allez perdre un os, si ça continue.

Ava rassemble ses affaires en soupirant.

– Je ne suis pas au régime, je ne mange pas de pâtisseries, c’est tout.

Je m’appuie sur le chambranle de la porte.

– Pas de sucre, pas de sourire ; heureusement que j’ai constaté par moi-même que vous vous amusiez au moins à *L’Absinthe*, sinon je m’inquiéteraais.

Elle se tourne brusquement vers moi. À son regard, je comprends qu’à une autre époque, elle m’aurait sans doute jeté le gant et défié en duel pour me descendre dans un sous-bois et y laisser croupir mon cadavre.

Durant ce qui me paraît une éternité, nous nous observons. Elle m’étudie de ses yeux de jade, comme si j’étais un insecte et qu’elle essayait de déterminer si elle doit me sortir par la fenêtre ou m’écraser. Je gagne un sursis quand ses lèvres s’étirent enfin et qu’elle

s'avance vers moi. Soulagé, je réponds à son sourire, mais ma joie est de courte durée. Ava m'attrape les testicules à pleine main et les serre juste assez pour me faire grimacer.

– N'oubliez pas qui est la patronne, Oliver, me murmure-t-elle à l'oreille.

Malgré ma délicate situation, je ne peux m'empêcher d'apprécier la douceur de sa joue contre la mienne. Quand elle se met à me mordiller le lobe, la réaction sous sa paume la fait s'esclaffer. Elle finit par me lâcher avant de quitter la pièce en sifflotant. Je titube contre le mur.

Ava, 1 ; Oli, 0.

– Allons-y, me lance-t-elle depuis le haut de l'escalier. Je ne veux pas faire attendre notre cliente.

Je la rejoins en serrant les dents. Le message est passé cinq sur cinq, mais Mlle Langlois ignore que je peux être une véritable tête de mule quand je le décide.

Je salue Betty qui m'adresse un « bonne chance » silencieux. Sur le parking, Ava me donne les coordonnées du domicile de Paola Pasquier pour que je la suive à scooter. Mais ce n'est pas comme ça que je vois les choses : déterminé, je m'installe sur le siège passager de sa voiture. Je trouverai bien un bus pour rentrer.

– Je monte avec vous, c'est plus convivial ! lancé-je.

Elle lève les yeux au ciel. Je me répète intérieurement que l'exaspération vaut toujours mieux que l'indifférence.

Le début du trajet se déroule dans un silence tendu. Focalisé sur Ava, je m'efforce de ne pas trop me laisser angoisser par ce qui m'attend une fois que nous arriverons à destination. Je ressens une pression énorme vis-à-vis de la femme que je vais rencontrer. Pas parce qu'elle est malade, cela ne m'effraie pas (mon expérience de pompier m'a forgé une résistance aux maux d'autrui), mais parce

qu'elle doit avoir de grandes espérances quant à mon rôle dans sa vie. Même si ce n'est que pour un mois. On ne débourse pas de l'argent pour un service médiocre. Il faut que je sois à la hauteur de ses attentes. Le compagnon idéal.

Lier connaissance n'a jamais été un souci, je me considère comme sociable et avenant. Mais dans cette affaire, on évolue à un tout autre niveau. Je dois devenir le meilleur ami d'une femme que je ne connais pas encore.

Alors que nous sommes bloqués dans les embouteillages, je prends l'initiative de rétablir le lien avec Ava.

– On met de la musique ?

– Non. Comment vous sentez-vous ?

– Un peu nerveux.

– Vous pouvez. Cette entrevue sera décisive. Elle déterminera si la cliente vous accepte ou pas. Et je dois avouer que je ne vous ai pas attribué la mission la plus facile.

Génial. La pression monte d'un cran.

– Comment ça se passe exactement ? demandé-je dans l'espoir de dissiper mon anxiété. Elle m'a choisi pour la qualité de mes cheveux ? Mes adorables fossettes ? Mon nez romain...

– Vous n'avez pas de fossettes, déclare Ava sans même me regarder.

Je me réjouis qu'elle ait noté ce détail.

– Je n'ai pas de trombinoscope ou de catalogue, ajoute-t-elle. Vous n'êtes pas un jouet à mettre sous le sapin.

Ravi de lui entendre dire.

Ayant quitté les zones embouteillées, nous circulons maintenant dans un quartier huppé où les demeures rivalisent de richesses, des toits végétalisés aux façades de verre.

– La sélection de l’accompagnant est ma prérogative, explique Ava.

– Vous devez être fine psychologue.

– Sans doute, mais vos actes parlent pour vous. D’où l’importance de répondre honnêtement au questionnaire. Et, d’habitude, je réalise deux entretiens avec les candidats.

J’éclate de rire au moment où elle gare la voiture devant une magnifique maison d’architecte.

– Vous avez pris en compte notre rencontre au club pour m’embaucher ?

– C’était révélateur, dit-elle en coupant le contact.

Quand elle se penche brusquement pour attraper sa pochette dans la boîte à gants, j’ai le réflexe de me protéger les parties. Geste qu’elle remarque et qui semble la faire jubiler.

Alors que nous remontons une allée bordée d’hortensias, je repense à ce qu’elle vient de me dire. Elle m’a choisi, moi, pour tenir compagnie à une femme qui se sent fragilisée. Elle me fait assez confiance pour répondre aux besoins spécifiques de cette cliente particulière.

Sans le savoir, Ava me fait sans doute le plus beau des compliments.

Paola Pasquier, petit bout de femme au crâne couvert d’un bandana à tête de mort, se replie sur le canapé et met un plaid sur ses genoux. Elle me dévisage. Son examen me met un peu mal à l’aise.

Un peu plus tôt, c’est Sylvie, sa mère, une femme élégante et triste, qui nous a ouvert, à Ava et moi, avant de nous guider jusqu’à

un immense salon où attendait sa fille. Ma patronne a effectué de rapides présentations, puis m'a laissé seul avec les deux femmes.

Je réalise que, finalement, du sexe aurait été plus simple. Au moins, j'aurais su ce qu'on attendait de moi.

– Oliver, café ? Thé ? s'enquiert Sylvie.

Sa fille, bien que silencieuse, ne me lâche pas du regard.

– Un thé, s'il vous plaît.

– Vert ? Noir ? Du citron ?

– Maman ! intervient Paola d'une belle voix éraillée. Fais donc une théière d'infusion de rooibos sans sucre, ça ira. Si c'est bon pour toi, Oliver.

Je confirme que c'est parfait. On se tutoie, ça me plaît.

Une fois que Sylvie a quitté la pièce, je tends à Paola une boîte cartonnée.

– Une religieuse au caramel. Je ne sais pas si tu peux...

– C'est gentil de ta part.

Je me sens bêtement intimidé et j'attends que la jeune femme fasse le premier pas. Elle allonge ses jambes sur un petit tabouret et s'éclaircit la gorge.

– Ava t'a parlé de moi, mais c'est à mon tour de te dire ce que j'estime être important pour notre future relation, commence-t-elle.

Coudes en appui sur les genoux, je suis attentif à ce qui va suivre.

– Jusqu'à récemment, je gagnais très bien ma vie, je suis lesbienne et, en ce moment, je suis malade. Pour autant, cela ne me définit pas ni ne m'apporte une quelconque sagesse, et je ne veux surtout pas de pitié. J'en ai déjà à revendre de la part de mon entourage. J'évoque le cancer aujourd'hui, et après, nous n'en reparlerons plus jamais. J'attends de toi un soutien moral et physique, et une grande disponibilité. Même si j'ai conscience que tu as une vie à côté.

– Pas de problème, je ferai mon maximum.

Elle hoche la tête avant de continuer.

– Si je ne me sens pas bien, compte sur moi pour te le dire. Jamais de mensonges. Et une chose encore : je ne suis pas en sucre, pas de sollicitude démesurée. En temps normal, je te casserais en deux.

Bien, de la taquinerie... On est déjà plus sur mon terrain, là. Je ricane doucement.

– Je ne crois pas, non.

– Je suis ceinture noire de krav-maga.

– Pas mal. Eh bien, nous verrons ça, un jour.

Le visage de Paola se ferme, et ses traits se durcissent.

– Pas de ça, Oliver. Nous ne sommes pas dans un film ; pas de promesse que nous ne pourrions pas honorer.

Pas évident d'assimiler le sous-entendu, mais j'encaisse. Je désigne la pâtisserie du menton.

– Tu ne la manges pas ?

– Je n'ai pas d'appétit.

– Ça te dérange si, moi...

– Fais-toi plaisir.

Paola m'observe avaler le gâteau avec amusement, puis me confie :

– C'est tout à fait ce que j'attends de toi, Oliver. Reste toi-même. Et continue à m'offrir des religieuses, on ne sait jamais.

J'apprécie la note d'optimisme, ça me redonne du baume au cœur.

À ce moment, Sylvie revient dans la pièce et pose devant nous un plateau chargé d'une théière fumante.

– Je dois y aller, ma chérie, dit-elle. Tu as besoin de quoi que ce soit ?

– Non, maman, répond Paola en souriant. J'ai toute l'aide qu'il me faut, maintenant.

17

Ava

Je raccroche avec Timothée, un étudiant en droit qui, après deux ans de bons et loyaux services, quitte l'agence. Il part à l'étranger dans le cadre de son cursus scolaire, et je m'en sépare avec beaucoup de regrets. VertiG n'est pas le genre d'entreprise où l'on se qualifie de grande famille (parce que ça sous-entendrait que je suis la matriarche... pitié) mais je crée, malgré tout, un lien avec chacun de mes employés. Même si je me dis que j'aurais mieux fait de me casser une jambe le jour du recrutement de certains d'entre eux. Iñaki, par exemple. L'Espagnol est torride, et j'avais bien compris dans quoi je mettais les pieds en l'embauchant, mais j'ai parfois du mal à le canaliser lors de ses missions.

Je remets de l'ordre sur mon bureau pour affronter l'animal. Sa convocation pour un rappel de la politique de la maison devrait lui remettre les idées en place. Malgré mon ordre de ne pas s'attaquer au petit ami d'Agnès, sa cliente, il s'est emporté lors d'un échange un peu trop viril avec celui-ci. Rien de sérieux, une « bousculade », selon la jeune femme.

Betty me signale l'arrivée de mon employé au sang chaud. Je lui demande deux cafés sans sucre et l'invite à le faire monter.

Iñaki pénètre dans mon bureau comme un torero dans l'arène. De ses yeux noirs, il me déshabille sans aucune retenue, comme à chacune de nos rencontres.

Le choix du vendredi après-midi pour cet entretien n'est pas fortuit. Je vais sortir de là rincée. Cet homme me considère comme le taureau sur lequel il voudrait planter sa banderille. Il regarde toutes les femmes de la même manière : pour lui, le monde est un vivier où pêcher sa prochaine proie.

Notre entretien va être une véritable confrontation, et je vais devoir résister à ses assauts, verbaux ou physiques. Il est très tactile.

– Assieds-toi, lui ordonné-je.

Il ne m'écoute pas, comme à chaque fois, et contourne le meuble qui nous sépare pour venir me faire un baisemain. Il aime être l'alpha dans la pièce, celui qui maîtrise. Il a horreur d'avoir une femme comme boss.

L'odeur de son parfum musqué sature l'air du bureau. J'attends qu'il s'installe enfin face à moi avant de lui adresser la parole, histoire d'avoir toute sa concentration.

– Bien, Iñaki. Je serai brève.

– Ce type est un gros con, m'interrompt-il d'une voix forte.

Sa voix, son accent, la façon dont il passe la main dans ses longs cheveux noirs brillants... tout est un appel à la luxure chez ce mec.

– Ce qu'il est n'a aucune importance ! tonné-je. Il va falloir que tu te rentres ça dans la tête. Pas de violence ! Calme tes pulsions, Iñaki.

Avec un sourire carnassier, il se lève et vient poser son magnifique derrière sur mon bureau, à quelques centimètres de moi. Son regard glisse le long de mon cou, s'attarde sur mon décolleté pourtant discret. Je le fixe, imperturbable.

– J’aime être esclave de mes pulsions, répond-il, joueur.

Soudain, la façon dont il se moque de ce que je lui ordonne m’exaspère. Mais avant que j’aie pu le lui signaler, ma secrétaire fait son entrée.

– Voici les cafés, et quelques douceurs, précise-t-elle avec un clin d’œil à l’attention du bel Hispanique.

Incorrigible Betty... Au moins fait-elle diversion, ce qui encourage Iñaki à regagner son siège.

– *Gracias*. Tes seins sont toujours aussi conquérants, *mi querida*, déclare l’hidalgo.

Mon associée glousse en tapotant l’avant-bras musculeux du charmeur. J’assiste à cette scène avec autant de patience qu’un chaperon face à deux ados débordants d’hormones. C’est-à-dire, pas beaucoup. Je fais un effort parce que je sais que la présence de Betty rendra Iñaki plus ouvert à mes remarques. Ces deux-là ont couché ensemble, j’en suis persuadée.

Leur petit manège se termine enfin, et mon employé et moi nous retrouvons à nouveau seuls.

– *Si*, je sais que tu as raison, annonce-t-il de lui-même. Je ne lui casserai pas la gueule, à ce gars, c’est promis. Je tiens à mon job.

– Ravie de l’entendre. En plus, un jour, tu tomberas sur un homme plus fort que toi, et ça va mal tourner.

Iñaki a un hoquet sceptique. Il croise ses deux mains derrière sa nuque et s’étire longuement, tel un chat repu.

– Tu t’en sors bien, dis-je. La cliente a déclaré que ton échange houleux avec son petit ami a été fructueux. Depuis, il se montre plus attentionné que de coutume et commence à lui parler de l’avenir. Mission accomplie.

L’Espagnol retrouve son air condescendant si agaçant.

– *Perfecto* ! Quand est-ce que tu viens découvrir mes douceurs ? susurre-t-il.

– Pourquoi ne travailles-tu pas dans une véritable agence d'escorts, Iñaki ? Tu y serais comme un poisson dans l'eau.

Petite provocation de ma part. Je ne tiens pas à ce qu'il parte, il est utile pour de nombreuses missions, mais j'en ai plus qu'assez des aises qu'il prend en ma présence.

– Je te manquerais trop, me répond-il en riant. Tu m'appelles pour une prochaine mission ?

J'acquiesce, puis l'interpelle avant qu'il ne quitte mon bureau pour une nouvelle mise en garde.

– Si tu veux continuer à bosser ici, change d'attitude. Avec les clientes aussi bien qu'avec moi. Je suis ton employeuse, pas ton goûter. Il me semble qu'on en a déjà parlé.

Quand il disparaît enfin de ma vue, je secoue la tête. Je ne vais quand même pas le menacer d'appeler sa maman chérie dont il craint tant les réprimandes pour avoir la paix et être obéie ! Qu'il soit un dragueur invétéré ne me gêne pas, mais pas ici. Pas à l'agence.

Nerveusement, je tapote mon stylo sur mon bloc de Post-it.

Et Smiley ? Il n'a pas essayé de me séduire ici même, peut-être ? En quoi est-ce différent ? Pourquoi est-ce que je tolère ce comportement de sa part et pas de celle d'Iñaki ?

Oliver...

Il me téléphone quasiment tous les soirs pour me raconter des anecdotes qui ne font rire que lui. J'ai peut-être souri une fois ou deux, mais pas plus. La plupart du temps, il parle, et je l'écoute, ou prétends l'écouter. Ces derniers jours, j'ai accepté ses appels intempestifs car, selon moi, ce sont des tentatives pour se vider la tête après ses journées avec Paola.

Mardi dernier, la présentation s'est bien déroulée. Oliver s'est montré charmant. Sa réaction a été exemplaire face à une Paola affaiblie. Satisfaite de mon choix, je les ai laissés seuls pour qu'ils fassent plus ample connaissance. Ma cliente m'a confirmé dans l'heure que Smiley faisait l'affaire. Reste à savoir s'il ne va pas baisser les bras.

Du rez-de-chaussée me parviennent les rires de Betty et Iñaki, me replongeant dans mes interrogations concernant Oliver.

Pourquoi lui ?

Le crayon heurte le bois de mon bureau à chaque question qui surgit dans mon esprit.

Il n'y a qu'une réponse envisageable. C'est parce qu'il me résiste qu'il me trouble tant. Tous les autres sont si faciles à avoir que son petit jeu le démarque. Mais une fois que j'aurai obtenu ce que je désire, il cessera de hanter mes pensées, j'en suis certaine.

OceanofPDF.com

18

Oliver

Étalé sur un transat, torse nu, Ushi mate sans scrupule les joggeuses qui courent devant la péniche.

– Sacré poste d’observation, petit veinard, commente-t-il en connaisseur.

Yeux clos, visage tourné vers le soleil matinal, j’apprécie ce moment avec mon meilleur ami. Il est monté sur le bateau deux heures plus tôt alors que je dormais encore et il m’a réveillé avec une corne de brume, l’enfoiré. Je sais pourquoi ; j’étais aux abonnés absents cette semaine. J’ai passé tout mon temps chez Paola.

Nous commençons à trouver nos marques, elle et moi. Cette femme est un véritable rayon de soleil croisé avec un bulldozer. Rien ni personne ne peut se mettre en travers de son chemin, et elle garde le sourire en toutes circonstances. Le quotidien n’est pas de tout repos, et sa mère, qui a pris le relais pour les trois prochains jours, me regarde comme un extraterrestre, mais en dehors de ça mon bilan est plutôt positif, je trouve.

Chaque soir, j’ai prétexté des questions d’ordre professionnel pour appeler Ava ; j’avais besoin de l’entendre soupirer d’agacement dans

le combiné. Elle ne m'a raccroché au nez qu'une seule fois, et je n'en suis pas peu fier.

– Alors, c'est sûr, tu vas t'installer dans la maison de ton père ? me demande Ushi en saluant une jolie brune qui lui fait un doigt d'honneur. Tu peux rester ici, sur la péniche, si tu veux.

– C'est ma maison, maintenant, je ne sais pas... Il faut bien que j'en fasse quelque chose.

Sur ce, je balance à mon meilleur ami son tee-shirt et ajoute :

– Habille-toi, tu me fais honte.

– Tu me fais perdre un sacré paquet de pognon, là ! grogne-t-il. J'avais parié avec Yves que tu refuserais ton héritage. Il va pouvoir emmener Samia en croisière avec tout ce qu'il a gagné, ce vieux singe !

Il retrouve son sérieux pour m'affirmer :

– Blague à part, je suis content pour toi, mon pote.

– Je vais effectuer quelques travaux avant d'emménager, et tu seras réquisitionné, évidemment. Allez, magne-toi, espèce de crétin. Je dois déposer un papier à Betty chez VertiG.

Ushi me suit à l'intérieur de la péniche, extatique.

– Betty... tu sais ce que ça m'inspire ?

– Non, et je ne veux surtout pas l'apprendre. Dépêche, j'y vais à pied.

– Ça te dérange si je t'accompagne ? Histoire que tu me présentes la future Mme Astier...

Au regard peu amène que je lui lance, mon meilleur ami éclate de rire.

– Relax ! Je plaisante !

– Qu'est-ce que tu peux être lourd...

– Je t'en prie, depuis que tu sais que Mint est Ava, tu es tout fofou !

– Foufou ? Je ne suis pas un chien.

– C’est pourtant bien ta queue que je vois frétiller, ricane Ushi.

Nous quittons le bord du fleuve pour nous engager dans la zone industrielle, en direction de l’agence.

– Tu confonds avec toi.

– Sans doute, admet mon pote, toujours hilare. Détends-toi, je serai sage. Croix de bois, croix de fer, même si j’ai déjà ma place en enfer ! Allez, répète-moi pourquoi elle te plaît tant, cette femme ; de ce que j’en sais, c’est pas vraiment ton type.

– Quel type ?

– La fille facile.

– Bon sang, ce que je déteste cette expression !

– Ouais, moi aussi, je me suis mal exprimé ; surtout que, soyons honnêtes, aucune fille n’est facile, elles ne sont que complexité et méandres ! Y’a deux minutes pour que je fume une clope ?

À l’ombre d’une entreprise de pièces détachées, je m’assois sur un plot de béton tandis qu’Ushi s’allume une cigarette.

– Mais tu vois ce que je veux dire, reprend-il. Elle est différente de tes ex. Elle semble entreprenante et décidée. Elle n’a pas froid aux yeux...

– Justement, c’est un aspect de sa personnalité qui m’attire. Son assurance me fascine. Mais il y a plus que ça. Elle est une contradiction vivante, je veux comprendre ce qui se cache en elle. On ne peut pas être à la tête d’une agence comme VertiG et être aussi froide qu’Ava veut bien le laisser paraître.

Silencieux, Ushi s’amuse à faire des cercles de fumée.

– C’est quoi, mon genre, selon toi ? lui demandé-je.

– Des livres ouverts, répond-il en souriant. Tes copines précédentes étaient toutes sympas, limpides, simples. Pas prise de

tête. Mais je ne dis pas que c'est ton genre, c'est juste les filles avec lesquelles tu es sorti jusqu'à présent.

Il n'a pas tort. Mes deux principales relations sérieuses étaient vouées à l'échec, j'ai eu le temps de les analyser sous le soleil du Yucatán. J'étais investi à 100 %, je ne sais pas faire autrement, mais ces femmes ne me connaissaient pas. Comment l'auraient-elles pu, dans la mesure où je n'étais pas moi-même ? J'aimais la routine de ces relations, comme j'appréciais le confort de mon boulot. Je m'étais englué.

– Je sais pas... soupiré-je, revenant au sujet d'Ava. Peut-être qu'elle s'en contrefout de moi.

– Peut-être... ou peut-être pas. Ce qui est sûr, c'est qu'il y a de l'adversité en face. Tu craques pour un coffre-fort, Oli. Tu vas galérer pour trouver la clé, et moi, je vais me marrer à te regarder faire.

Au bout de quelques minutes de marche, Ushi et moi atteignons enfin le bâtiment austère de VertiG. Mon ami siffle entre ses dents, ironique. C'est vrai que l'extérieur n'est pas engageant. Je sonne, et nous patientons quelques secondes à peine avant que Betty nous ouvre, les joues écarlates.

– Ah ! salut.

Je lui tends le RIB que je suis venu lui remettre. Derrière elle, je constate que le rez-de-chaussée est encombré de cadres contenant des images en noir et blanc.

– Tiens, tant que tu es là, tu peux m'aider à les mettre aux murs ? me demande-t-elle. Et pas de bruit, Ava est en rendez-vous.

Ushi s'avance avec une démarche de cow-boy.

– Besoin d'un homme fort, ma p'tite dame ?

Betty lève un sourcil, paumes sur les hanches, puis glousse en lui tapant l'épaule.

– Oui, mais vous ferez l'affaire.

La tête déconfite de mon ami vaut tout l'or du monde. La secrétaire le charge des cimaises pendant qu'elle et moi nous attaquons à une photo d'arums.

– C'est qui, ton copain ? chuchote-t-elle.

– Un mec que j'ai ramassé dans la rue. Je pourrai voir Ava quand elle aura fini ?

– Elle est énervée. Il nous manque un biker pour une cliente. Enfin, nous en avons un, mais il est actuellement en périple sur la route 66 pour une autre mission. Du coup, elle cherche un nouveau *bad boy*.

– Pourquoi pas moi ? proposé-je en grimaçant comme un pirate.

– C'est vrai que tu pourrais sûrement effrayer une classe de maternelle.

Ushi se marre, le faux frère.

Du bruit sur la mezzanine. Ava apparaît en compagnie d'un Viking en chemise à carreaux. Ils descendent l'escalier ; mon employeuse n'a pas l'air ravie. Comme à chaque fois, je suis soufflé par son énergie, sous laquelle affleure une fragilité que je n'arrive pas encore à saisir complètement.

– Monsieur Astier ? s'étonne-t-elle en me découvrant.

Elle arrive au rez-de-chaussée avec le géant. Ce dernier, qui constate qu'Ushi n'atteint pas un crochet, propose avec douceur de le porter, et s'exécute dans la foulée.

– Tout doux, l'ami, s'emporte mon copain. Va falloir me payer le restau avant de me toucher, hein !

Alors que je savoure chaque seconde de cet instant désopilant, Ava détaille Ushi.

– Et vous êtes ?

Trop heureux de s'échapper des bras du colosse, mon ami se précipite vers elle.

– Le meilleur ami d’Oliver. Mon nom est Ushi, et je suppose que vous êtes Ava ? Il m’a beaucoup, beaucoup parlé de vous.

Je le fusille du regard, mais ni lui ni ma boss ne m’accordent la moindre attention.

– Vous avez une moto ? s’enquiert-elle. Vous cherchez du travail ?

– Non. Et non plus, coquine ! Vous auriez pu me débaucher si vous proposiez un vrai job d’escort, mais là...

Si Ava est déçue, elle n’en laisse rien paraître. Elle évalue Ushi du regard.

– On ne s’est pas déjà vus ? demande-t-elle.

– Oh ! non, je crois que je m’en souviendrais, et vous aussi.

Je sais pertinemment que mon meilleur ami n’entreprendrait jamais rien envers une femme qui me plaît, mais une bouffée de jalousie me fait serrer les poings ; ça suffit.

– Mademoiselle Langlois, est-ce qu’on peut se voir dans votre bureau ? Maintenant.

Au ton que j’emploie, tous les regards se tournent vers moi, en particulier celui de l’intéressée, qui paraît étonnée. Néanmoins, elle obéit après avoir sommé Tom, le Viking, d’aider Betty avec les cadres. Ushi m’indique avec un clin d’œil qu’il m’attend dehors.

Une fois la porte de son bureau fermée, Ava s’assoit sur l’accoudoir d’un fauteuil.

– Je vous écoute, dit-elle tout en déboutonnant le haut de son chemisier.

Bien sûr. J’avais presque oublié à qui j’avais affaire. Elle veut prendre le pouvoir sur notre échange, comme d’habitude. À la naissance de ses seins, je vois le grain de beauté que j’avais remarqué à *L’Absinthe*. J’inspire une profonde goulée d’air.

– C’était à propos de...

– Vous savez, Oliver, me coupe-t-elle en ondulant vers moi, si vous vouliez profiter de ma compagnie, il suffisait de le dire.

Elle se colle à moi, et je sens la rondeur de sa poitrine contre mon torse.

Résiste, Oli !

Je déglutis. J'aurais dû me douter qu'Ava me ferait payer mon audace.

Tentatrice, elle susurre :

– Moi, je n'ai pas honte d'avouer que j'aimerais beaucoup...

Sa main glisse le long de mon dos.

Résiste, merde !

–... beaucoup...

Elle effleure mes fesses.

Sois fort !

–... beaucoup...

Elle lèche mes lèvres lentement. Je crève d'envie de l'embrasser.

Quand elle glisse sa main sous mon tee-shirt, je me dis que j'ai assez résisté. Sa bouche se plaque sur la mienne, et je parviens à articuler trois mots dans un dernier regain de lucidité :

– À une condition.

19

Ava

Mon désir m'empêche d'assimiler tout de suite les mots qu'Oliver prononce. Absorbée par la sensation de son corps réactif sous mes caresses, je refuse de croire qu'il envisage sérieusement d'interrompre notre étreinte. Je recule la tête pour plonger mon regard dans le sien et comprendre là où il veut en venir. Il ne me résistera pas une seconde fois, hors de question ! Pourtant, si sa respiration s'est accélérée, il garde ses bras raides contre ses hanches et les poings crispés.

– À une condition, insiste-t-il.

Je n'ai pas rêvé : il négocie.

Alors que je m'apprête à exercer une pression sur son entrejambe afin de lui prouver que je suis la seule personne en position d'exiger quoi que ce soit ici, il attrape mon poignet et m'oblige à poser ma paume sur son torse. Son cœur tambourine.

– Je cède à vos avances à une condition, répète-t-il.

Ses pupilles sont dilatées, mais je vois qu'il est sérieux.

Non, mais il se prend pour qui ? Il croit qu'il va pouvoir me faire du chantage ?

Je le repousse, mais il maintient mon poignet contre son torse avec fermeté.

– Vous n’êtes pas si irrésistible que ça, Oliver, lui lancé-je.

Il sourit de toutes ses dents.

– On s’appelle par nos prénoms, maintenant ?

– Lâchez-moi.

Son téléphone sonne, de la pop music. Il ne fait même pas mine de bouger.

– Britney Spears ? demandé-je.

– Oui, *Womanizer*. C’est une blague entre Ushi et moi.

– Eh bien, répondez, m’écrié-je en parvenant enfin à libérer ma main. Votre ami doit s’impatier.

Oliver décroche sans me quitter des yeux.

– J’arrive, j’en ai plus pour longtemps, déclare-t-il.

Il coupe la communication, puis ajoute à mon attention :

– Vous savez, je vous retourne le compliment.

– À quel sujet ?

– Votre charme. Vous n’êtes pas aussi envoûtante que vous vous plaisez à le croire.

Je fais semblant de m’amuser de sa remarque, même si je sens une boule de colère se former au creux de mon ventre.

– Oh ! vraiment ? Il me semblait pourtant que je vous faisais de l’effet il y a quelques minutes à peine. Osez prétendre le contraire !

Oliver fond sur moi avec une rapidité surprenante. Je me retrouve acculée contre mon bureau, presque effrayée par l’intensité de son expression.

– Oh ! oui, vous me faites de l’effet, m’avoue-t-il. Vous me plaisez plus qu’aucune autre femme avant vous. Vous voyez, je n’ai pas peur de mettre des mots sur ce que je ressens. Mais je n’ai pas juste envie de vous sauter sur votre parquet tout neuf, mademoiselle Langlois.

Vous pourriez être surprise d'apprendre que certains hommes sont intéressés par autre chose que votre cul !

De son pouce, il écarte une mèche de cheveux qui me barrait le visage, avant de suivre le contour de mon menton et de remonter jusqu'à ma bouche.

Des coups discrets frappés à la porte nous séparent brusquement. Je rajuste mes vêtements.

– Entrez !

Tom, mon géant nordique, glisse sa barbe par l'entrebâillement.

– Pardon, Ava, balbutie-t-il d'une petite voix. J'ai oublié ma veste.

Il pénètre dans la pièce pour récupérer son manteau resté sur le dossier d'une chaise. À l'observer se déplacer à pas précautionneux, comme s'il s'excusait d'être aussi volumineux, je me demande comment j'ai pu penser à lui une seule seconde pour cette histoire de *bad boy*. Ce type a la carrure d'un ogre capable de vous arracher les membres, mais le comportement d'un enfant timide. La douceur incarnée...

Il regagne la sortie, gêné de m'avoir importunée en pleine conversation.

– Encore désolé pour le dérangement. Tu m'appelles bientôt, Ava ?

– Sans faute, Tom.

Je vais lui confier une mission davantage dans ses cordes que celle du mauvais garçon. Récemment, une jeune mère célibataire est venue me trouver à la recherche d'une nounou pour ses deux gamins. Si j'ai bien compris, il s'agit de baby-sitter toute la famille, à commencer par elle. La solitude lui pèse, et son fils aîné a besoin d'une présence masculine à ses côtés. Elle est en quête de quelqu'un qui pourrait passer du temps avec eux, construire une cabane pour ses gosses si nécessaire. Tom sera parfait.

– Sauvé par le gong ! fait Oliver en claquant des mains.

– Ça va, je ne vous ai pas torturé non plus !

Il fronce les sourcils.

– Dites, pourquoi le nounours en peluche a le droit de vous tutoyer ? demande-t-il. Il y a du favoritisme dans cette agence ! Je vais me plaindre.

– Vous ne devriez pas être avec votre cliente ?

– Elle n’a pas besoin de moi pour le moment, déclare-t-il en fouillant dans les boîtes entreposées dans ma bibliothèque. Est-ce que je pourrais vous emprunter votre mètre, par hasard ? Je compte entreprendre quelques travaux.

Je l’observe tripoter mes affaires, alors qu’il sait pertinemment que c’est un comportement que je désapprouve.

Tout m’agace chez lui. Sa nonchalance teintée d’humour, sa prévenance, son omniprésence, son sourire... et surtout, surtout, son insistance à vouloir me percer à jour. Son obstination à chercher à me connaître alors que je n’ai pas envie qu’il découvre ce que je suis vraiment. Je me doute de ce qu’il s’imagine : il fantasme sur l’éventualité d’une Ava différente et douce. Il a probablement un besoin viscéral d’aider les autres, de sauver la veuve et l’orphelin.

Et paradoxalement, tout cela m’attire. De façon malsaine, sans doute. Je crois que j’ai besoin de lui prouver que ce qu’il perçoit est exactement ce qu’il y a à l’intérieur. Mais il n’y aura pas de bonne surprise, désolée, Smiley.

– J’ai du travail, Oliver, annoncé-je en reboutonnant mon chemisier.

Il hausse les épaules.

– Comme vous voulez...

Au moment où il sort, je ne peux m’empêcher de l’interroger :

– Quelle était donc votre condition ?

– Je suppose que nous ne le découvrirons jamais, lâche-t-il comme si cela n'avait aucune importance.

Je sais pourtant qu'il n'en est rien. Cela comptait à ses yeux.

– Vous n'êtes pas très persévérant. J'espère que cette faiblesse ne se ressentira pas sur la qualité de votre prestation auprès de Mlle Pasquier.

Je le provoque sciemment, et la cruauté de ma remarque fait mouche. Son regard se fait plus sombre, et il comble en une seconde l'espace qui nous sépare. Il m'empoigne avec fougue par la taille avant de m'embrasser.

Ce baiser n'est que brusquerie. Sans aucune délicatesse, sa langue prend possession de ma bouche et réveille en moi un désir sauvage. Mon corps s'embrase face à l'ardeur de cette étreinte. Mes mains glissent dans l'épaisseur des cheveux bruns d'Oliver tandis qu'il attrape mes fesses.

Et aussi soudainement qu'il s'est déchaîné sur moi, il me lâche. Mes jambes tremblent, et son parfum me tourne encore la tête. Le temps que je reprenne mes esprits, il est à la porte.

– Un dîner, Ava. C'est ma condition. Mardi prochain, vingt heures, je passe vous chercher. Bonne journée.

Dans le silence de mon bureau, seule ma respiration saccadée résonne. Un marqueur bleu est tombé au sol ; je le ramasse au moment où Smiley rouvre le battant.

– Et pour ce que j'ai affirmé tout à l'heure, j'ai un peu exagéré : Mme Prieur, mon institutrice de CM1, me plaisait beaucoup plus que vous. À bientôt !

Quand je balance le stylo que j'ai dans la main de toutes mes forces dans sa direction, il est déjà trop tard, ses pas claquent sur les marches de l'escalier métallique.

Après avoir bouclé quelques dossiers et consulté des candidatures envoyées par mes recruteuses, je récupère dans le frigo du rez-de-chaussée la salade que je me suis préparée ce matin avant de partir de chez moi.

Betty est partie manger à l'extérieur avec un type venu la chercher un peu plus tôt. Le fameux Max, son petit ami du moment, sans doute.

Je ferme l'agence et prends ma voiture pour rouler quelques kilomètres vers un parc où j'ai l'habitude de me poser pour déjeuner. M'aérer me fera sûrement le plus grand bien après mon face-à-face mouvementé avec Oliver.

L'hiver est vraiment terminé, et le printemps s'est installé. Les promeneurs, des cyclistes aux mamans à poussette, ont envahi le petit coin de verdure niché au creux de la ville. Les allées sont encombrées, et il n'y a plus un banc de libre. En bougonnant, je me replie vers le skate park, qui ne devrait pas être trop fréquenté un vendredi midi.

En effet, seul sur la rampe, un jeune réalise des figures impressionnantes. Autour, pas âme qui vive. À l'ombre d'un arbre, une grosse pierre plate m'offre un endroit paisible pour apprécier le spectacle de cet ado vraiment doué.

Au moment où je plante ma fourchette dans mes carottes râpées, mon portable sonne. Ma sœur... Je réponds sans entrain.

– Claire. Je mange, là.

– Bonjour, Ava. Je te dérange ?

Qu'est-ce qu'elle peut m'énervé parfois ! Elle n'écoute rien, à se demander pourquoi elle prend la peine de me téléphoner.

– Oui, je viens de te le dire, je mange et je n'ai pas beaucoup de temps.

– Ah.

Cette interjection signifie « comment vais-je pouvoir te débiter ma montagne d'inepties en quelques minutes seulement ? La vie est tellement injuste ! ».

D'une oreille distraite, je l'écoute raconter la monotonie de ses journées (son mari, les activités des enfants, les assos dans lesquelles elle est investie) tandis que j'admire la dextérité du skateur. Sur le côté de la rampe, un autre spectateur, un gamin d'une dizaine d'années qui tient une trottinette, semble lui aussi émerveillé.

– Qu'est-ce que tu en penses ? me demande Claire.

L'adolescent immobilise son skate devant le petit et l'incite d'un geste à le rejoindre. L'enfant ne se fait pas prier, et le jeune se décale pour lui laisser de la place.

– J'en sais rien, dis-je à ma sœur, ignorant totalement à propos de quoi elle veut mon avis.

Elle soupire, apparemment soulagée.

– C'est ça, je me fais des idées... Paul ne me tromperait jamais. C'est impossible !

Toute mon attention revient soudain à ma frangine.

– Quoi ?

– Je disais que tu as raison.

J'ai beau ne pas particulièrement porter mon beau-frère dans mon cœur, jusqu'à aujourd'hui, il s'est toujours comporté de façon appropriée : mari aimant, bon père, gendre idéal. Nous avons juste des caractères différents. Si je ne l'apprécie pas, je le tolère dans la mesure où il rend ma sœur heureuse.

– Redis-moi pourquoi tu as des doutes, demandé-je à Claire.

Le garçon à la trottinette est visiblement débutant, et son équilibre sur le skate semble un peu précaire. Mais le jeune l'encourage en lui prodiguant quelques conseils.

– Les trucs classiques, un parfum inhabituel sur sa veste, son attitude étrange quand il reçoit des appels le soir... J'ai l'impression d'être dans un mauvais film !

Dans la voix de ma sœur, je devine une panique qui ne demande qu'à exploser. Et j'imagine pourquoi : elle a consacré sa vie à son couple. Son but ultime est que Paul nage dans le bonheur. Mon aînée ressemble à une déesse nordique qui serait dotée d'une grande intelligence et de talents de cuisinière hors pair. Si son mari a une aventure, je ne comprends plus rien.

Les soupçons de Claire remettent en question la base même sur laquelle elle a fondé son existence entière, et je ne peux que deviner à quel point elle se sent ébranlée. Si je ne valide pas cet état d'esprit, je ne tolérerais pas que Paul lui fasse du mal.

– Interroge-le, lui suggéré-je.

– Quoi ? s'étrangle-t-elle. Tu es folle !

– Tu verras bien comment il réagit.

– Non, écoute, excuse-moi de t'avoir embêtée avec mes histoires abracadabrantes. Je sais que tu as d'autres chats à fouetter.

Mon cœur se pince une fraction de seconde. Claire a raison, j'ai du travail... du moins, c'est ce que je lui martèle à longueur de temps. Parce que je n'ai tout simplement pas envie qu'elle me bassine avec sa petite vie merveilleuse. Là, c'est différent. Tapie au fond de moi, une sensation nouvelle prend forme, sans que je parvienne à l'identifier.

– Pourquoi est-ce que tu veux mon avis ?

– Parce que je sais que tu ne me mentiras pas. Mais laisse tomber, je vais...

– Non, Claire, je... Si tu as besoin de parler, je suis là. Je te rappelle ce soir, d'accord ?

Un silence accueille mes paroles, si bien que je me sens obligée de demander :

– Tu m’as entendue ?

– Oui, oui, bégaye ma sœur. Je... Bien. À ce soir, alors ?

Je raccroche, et mon cœur se serre un peu plus quand je reconnais enfin ce sentiment qui me troublait : de la fierté. J’éprouve de la fierté à l’idée que ma sœur fasse appel à moi, car je crois bien que c’est la première fois.

Après avoir grignoté quelques feuilles de ma salade, je range ma boîte à lunch. Je n’ai plus d’appétit, en fin de compte. Si cet enfoiré trompe Claire, je lui ferai bouffer ses...

– Putain, mais dégage !

Je me tourne vers les éclats de voix et constate que le skateur prend un type à partie. Le mec fait deux têtes de plus que lui, mais ça n’a pas l’air de l’intimider. Dans son dos, le gamin semble inquiet.

– Tu as failli le faire tomber, demeuré ! Tu vois bien qu’il débute !

– Qu’est-ce que ça peut me foutre, Louis ? crache le nouvel arrivant. Il a qu’à se mettre sur la FunBox.

– T’es vraiment qu’un gros con qui ne pense qu’à sa gueule !

Le grand *rider* bouscule Louis pour accéder au *half-pipe*. Avant que l’ado ne réagisse, une voix féminine retentit derrière moi.

– Nathan, on y va !

Le garçon à la trottinette ne se fait pas prier pour rejoindre sa mère en courant. Louis lance une dernière insulte, ramasse son skate et s’éloigne de la rampe à grandes enjambées. Au moment où il passe à côté de moi, je l’interpelle.

– Tu as quel âge ?

Surpris, il vérifie que je m’adresse bien à lui en regardant autour de lui. Puis il ôte sa capuche, révélant un crâne rasé et des yeux plus noirs que de l’encre.

– Bonjour, d’abord, non ? On vous a jamais appris la politesse ?

Je lui souris.

– O.K., tu as quel âge ?

– 19, et toi ? me demande-t-il en montant sur sa planche pour effectuer quelques figures.

– 28. Je m’appelle Ava.

Un moineau curieux, et affamé, se pose à côté de moi ; aussitôt, Louis stoppe ses acrobaties pour sortir de sa poche un quignon de pain sec qu’il s’empresse d’émietter. Il s’agenouille pour nourrir le volatile. Ce geste ne fait que confirmer l’impression que j’ai de lui.

– Moi, c’est Louis, se présente-t-il. T’es une cougar, c’est ça ? Une de ces meufs qui prennent leur pied avec des petits jeunes ?

– Des petits cons ?

Il relève la tête vers moi.

– J’ai dit « petits jeunes ».

– Ah ! j’ai dû mal entendre.

– Je te vois me mater depuis tout à l’heure. Ça t’excite ?

Après avoir rassemblé mes affaires, et fait fuir l’oiseau, je me redresse, surplombant l’adolescent de toute ma hauteur.

– Pas vraiment, non. Je voulais te proposer du boulot, mais tu sais quoi ? Laisse tomber !

Je le plante là, abasourdi. Au bout de quelques mètres, alors que je m’apprête à tourner en direction du parking, je jette un œil par-dessus mon épaule.

Louis est en train de consulter la carte de l’agence que j’ai abandonnée en évidence sur le rocher. Il ne me reste plus qu’à attendre pour voir s’il appelle. Mais mon petit doigt me dit qu’il ne résistera pas à la curiosité.

20

Oliver

– C’est très gentil à toi de me laisser conduire ta voiture !

Le cabriolet de Paola est une véritable petite merveille. En cette fin de matinée, la circulation est fluide, et nous sortons rapidement de la ville. Ma cliente appuie son front contre la vitre, les yeux fermés, le soleil illuminant son visage fatigué. Son profil si parfaitement dessiné me rappelle Ava. L’une comme l’autre sont des femmes déterminées, aux caractères diamétralement opposés cependant. Ce sont deux fortes personnalités qui ne désirent pas être définies par leurs faiblesses ; mais là où Ava les dissimule, Paola les revendique. Est-ce la maladie qui l’a rendue si sage et disposée à s’accepter ?

– Je peux ouvrir ? chuchoté-je, au cas où elle se serait assoupie.

– Fais-toi plaisir, me répond-elle sans bouger.

Je m’engage sur le premier chemin que je trouve pour me garer. Doigt sur le bouton, je regarde la capote se déplier, euphorique comme un gamin avec son nouveau jouet.

Paola soulève une paupière.

– Tu as l’air complètement débile.

La pique ne m'atteint pas tant je flotte sur mon nuage. Quand je reprends la route, coude sur la portière, je suis le roi du monde. Je me tourne vers Paola pour voir si elle partage mon bien-être et je constate avec soulagement qu'un sourire léger se dessine sur ses lèvres.

En arrivant ce matin, je l'ai découverte recroquevillée sur le canapé, la tête cachée sous un oreiller. La sortir de la maison trop grande où elle tourne en rond m'a paru la bonne chose à faire.

J'ignore comment elle avait coutume de s'occuper « avant », mais pour le moment, elle est du genre à se cloîtrer avec moi pour m'entendre raconter ma vie. Heureusement que j'ai une tonne d'histoires à raconter ! Aujourd'hui toutefois, une de mes énièmes anecdotes n'aurait pas suffi à lui changer les idées. Elle avait besoin d'air. Du moins, je le pense. Être au contact de la nature est pour moi le meilleur moyen de prendre du recul et de changer de perspective. Évidemment, je ne suis pas atteint d'une grave maladie. C'était peut-être une suggestion complètement débile, mais comme Paola n'a pas émis d'objection, j'ai foncé.

Alors que la voiture prend de la vitesse, ma passagère pousse un cri de surprise. Le vent vient de lui arracher son foulard, révélant son crâne lisse et blanc. Cela ne semble pas la déranger. Elle est rayonnante.

Paola fait partie de ces personnes qu'on aime au premier regard. Spirituelle, courageuse, drôle... Passer mes journées avec elle est un plaisir, en aucun cas une corvée. Quand je parviens à mettre la maladie de côté, du moins. Cela me demande parfois toute l'abnégation dont je suis capable.

Elle s'étire avant d'attraper un CD de Pearl Jam dans la boîte à gants.

– J’ai l’accompagnement musical idéal pour cette escapade, déclare-t-elle en lançant *Unthought Known*.

Sur la voix d’Eddie Vedder, nous sillonnons des collines plantées de vergers que je connais par cœur. Des arbres fruitiers s’étendent à perte de vue. Quand j’étais petit, Yves et moi nous baladions par ici pour parfaire mon éducation horticole. « Et ça, Oli, qu’est-ce que c’est ? Un poirier ou un noyer ? »

– Avant, je ne prenais pas le temps de me promener comme ça, me confie Paola. Sans but. Nous ne sommes qu’à une demi-heure de la ville, et je ne suis jamais venue dans ce coin ! C’est tellement beau...

Sur le point de lui dire qu’un jour, je lui ferai découvrir les randonnées des environs, je m’arrête.

Pas de promesses. C’est maintenant et rien d’autre.

– Tu veux qu’on marche un peu ? lui proposé-je.

Elle acquiesce. Peut-être suis-je parvenu un instant à éloigner ce qui la minait... Je me souviens que non loin de là où nous sommes, il y a ce sentier facile d’accès qui serpente entre bois et cultures, offrant une balade agréable sans dénivelé. Voiture garée, nous nous aventurons sur une dizaine de mètres, accompagnés du chant des oiseaux. Paola passe sa main sur l’écorce d’un noisetier avant de s’appuyer contre le tronc en soufflant.

– Tu sais quoi ? Ce n’était pas une si brillante idée, en fin de compte. Je préférerais qu’on rentre.

Je ne crois pas qu’elle se sente particulièrement fatiguée. Physiquement, du moins. Mais l’éclat de ses yeux couleur ciel se ternit, elle a l’air d’avoir vécu mille vies.

– Pardon, on n’aurait pas dû venir.

– Surtout, ne t’excuse jamais de vouloir aider, Oliver ; moi ou quiconque, d’ailleurs. C’est juste qu’aujourd’hui, j’ai envie d’exploser.

Les piafs m'horripilent, l'odeur des arbres en fleurs aussi... Je serais capable d'agresser un pauvre gamin qui promène des chiots.

Je pince les lèvres, mais je ne parviens pas à retenir un rire. Un coin de la bouche de Paola se soulève, et elle soupire. Injectant dans ma voix tout l'optimisme dont je suis capable, je m'écrie :

- D'accord, on rentre... J'ai une autre idée !
- Bon sang, je crains le pire.

Pendant le trajet, je n'ai rien voulu dire. Maintenir Paola dans l'ignorance de mon nouveau projet foireux a permis d'occuper ses pensées le temps de regagner sa grande maison. Les hypothèses qu'elle m'a soumises, toutes aussi farfelues les unes que les autres, ont prouvé à quel point elle me pense timbré !

Maintenant, elle est confortablement installée dans un fauteuil en train de grignoter une banane et elle attend que je l'autorise à regarder ce que j'ai préparé. Après lui avoir posé quelques questions et demandé la permission d'utiliser son bureau, j'ai mis mon plan à exécution. J'ai scotché dans le salon des impressions A4 de clichés piochés sur Internet ; une sur la fenêtre à sa droite, deux sur le mur, une sur la télé, une autre aux rideaux, une dernière sur le buste d'une sculpture en marbre.

- Ça y est ?
- Attends, bouge pas ! C'est pas fini, la coupé-je en sortant de la pièce.

Je cours jusqu'à mon scooter pour récupérer dans son *top case* un paquet qui attendait sagement que je voie mes neveux. Ces derniers ne s'offusqueront pas que leurs cadeaux servent pour la bonne cause.

Une fois de retour dans le salon, j'arrache l'emballage, tends à Paola son arme et en conserve une.

– C’est quoi ?

– Un pistolet qui tire des balles en mousse.

– Non, sans déconner !

Si elle avait levé les yeux au ciel, j’aurais juré voir Ava.

– Retourne-toi avant de râler ! rouspété-je en faisant pivoter son fauteuil pour qu’elle puisse admirer mon installation.

Elle prend un air étonné et grimace, tandis que ses yeux rebondissent d’une image à l’autre.

– J’ai pensé que tu aimerais te défouler un peu, expliqué-je.

Avec un hochement de tête appréciateur, elle se penche pour attraper le paquet de balles posé sur la table basse. Elle charge son arme et me désigne la télé du menton.

– Donc, là, ce sont...

– Des endives, oui. Tu m’as dit que tu détestais ça. Et des champignons de Paris, là-bas.

Je pointe de mon index les rideaux, puis les autres feuilles une par une.

– Là, j’ai mis ce présentateur que tu exècres, et puis les chapeaux melon, les chaussettes avec orteils... Tu ne les avais pas évoquées, mais franchement, c’est trop moche.

Curieuse, Paola me désigne la dernière image, accrochée à la sculpture.

– J’aime bien les poulpes, pourquoi il y en a un ? Enfin... c’est bien un poulpe, non ?

– Non, c’est moi. Je me suis photocopié le visage. Comme ça, si tu as des griefs contre moi, tu peux te venger.

Elle ricane. D’abord doucement, puis avec plus de force. Son hilarité éloigne pour un moment les nuages qui planaient dans ses yeux.

– Pourquoi veux-tu que je tire sur une photo quand je peux te dégommer en chair et en os ? m’interroge-t-elle en m’envoyant un projectile en plein dans la cuisse.

J’ouvre la bouche pour protester, mais une seconde balle m’atteint au torse. Nous passons ainsi l’heure suivante à massacrer des bouts de papier (sans compter quelques balles perdues qui m’atterrissent dessus), en omettant ce qui n’est pas imprimé mais qui déchaîne véritablement toute la colère de Paola.

Et j’espère que, grâce à moi, elle se sent un peu plus légère.

OceanofPDF.com

21

Ava

Poids : stable. Mesures : stables.

Après mes vérifications d'usage, je démarre mon footing. Je me sens bien aujourd'hui, plus légère. Tout est rentré dans l'ordre. Hier après-midi, j'ai abattu un boulot monstre en mettant en contact Tom et la jeune maman, puis en résolvant mon problème de *biker*. Je suis parvenue à joindre Greg, mon motard, et il semble que son périple nord-américain touche à sa fin ; la cliente ne supporte plus la poussière du Nouveau-Mexique ni les vrombissements de son bolide. Il sera donc bientôt disponible pour la nouvelle mission que je veux lui confier. La riche héritière d'une famille aristocratique s'est mis en tête de s'afficher avec un *bad boy* devant son père pour qu'au moment de lui présenter son véritable amour, un roturier sans le sou, il ne trouve rien à redire.

Greg devra être odieux, insolent et grossier auprès de Monsieur et Madame Guindés, en plus de mettre en avant sa bruyante machine et ses tatouages d'ex-taulard. Il se prêtera au jeu de bonne grâce, c'est son job, même si je sais que c'est un homme adorable. Les clichés ont la vie dure...

Mardi, j'ai également rappelé Claire. Il était étrange de lui parler deux fois dans la même journée. Ce n'était pas arrivé depuis si longtemps... Il y a eu quelques blancs dans la conversation, mais ma sœur n'a pas paru le remarquer, trop heureuse d'avoir quelqu'un auprès de qui s'épancher. Elle m'a répété mot pour mot ce qu'elle m'a raconté au parc, puis nous avons dérivé sur des souvenirs communs. Nous avons même ri. Une fois. Contre toute attente, cet échange n'a pas été aussi pénible que je l'escomptais, et Claire m'a semblé ravie. Avec le recul, je crois avoir moi-même ressenti une certaine satisfaction, même si je n'ai trouvé aucun conseil à lui prodiguer.

L'air est vivifiant à cette heure matinale. J'allonge ma foulée quand mon rythme cardiaque se stabilise. Dans mes oreilles, ma *playlist* spéciale *running* enchaîne sur un morceau des Beastie Boys qui me pousse à me dépasser.

Je repense à mon entrevue avec Smiley, ce jeu du chat et de la souris auquel nous nous livrons. Ce baiser... cette façon qu'il a de m'avouer que je lui plais avant de se rétracter... Est-ce que ça fonctionne ? Ça m'horripile de l'admettre, mais oui. Pour être franche, Oliver titille mon sens de la compétition et ma curiosité. Il estime pouvoir me faire plier alors que c'est lui qui se brisera sous mes doigts. Jusqu'où est-il prêt à aller exactement ?

Ce n'est pas le premier mec à s'immiscer dans ma vie et à croire qu'il peut me changer. Ses prédécesseurs ont tous échoué à m'approcher suffisamment pour obtenir le moindre résultat.

Je ralentis l'allure avant de faire quelques étirements. Puis je m'arrête à un robinet pour me désaltérer. Pas n'importe quel robinet : celui qui se trouve en face de la péniche où habite Smiley. Quelle n'avait pas été ma surprise de découvrir qu'il vit sur une telle embarcation en consultant son dossier !

Ce matin, je n'ai pas emprunté mon chemin habituel. Tout en sachant que c'est une erreur, mes pas m'ont guidée vers Oliver. Sa façon de me quitter mardi dernier a eu l'effet escompté : je ne me vois pas lui accorder le dernier mot de la sorte. Nous avons une discussion à terminer.

Je m'engage sur la passerelle qui sépare le quai du bateau, sidérée de constater que n'importe qui peut monter à bord. Sur la gauche s'étend une agréable terrasse avec des transats et des bacs à fleurs. Je longe la cabine pour accéder à ce que je suppose être l'entrée. Toutes les fenêtres sont occultées de rideaux, impossible de jeter un coup d'œil à l'intérieur. Je frappe plusieurs coups à la porte.

Le clapotis de l'eau sur la coque. Le bruissement des feuilles dans les arbres tout proches. Je comprends qu'on puisse loger dans un tel cadre, le lieu est paisible. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle j'ai choisi les nouveaux locaux de VertiG non loin d'ici plutôt qu'en plein centre-ville. Sans compter que pour faire son jogging, c'est l'idéal.

– Alors ça, regardez donc qui le fleuve m'amène ! s'exclame Oliver en ouvrant la porte, un drap enroulé autour de la taille et les cheveux en bataille.

– J'espère que vous avez du café, dis-je en entrant sans qu'il m'y ait invitée.

C'est petit, à l'intérieur. Il y a la place pour un bureau et un tabouret, pas plus. Je me retourne vers Smiley qui plisse ses yeux encore ensommeillés.

– Il faut descendre, me précise-t-il en s'éclaircissant la gorge, un doigt pointé vers le sol.

En effet, en me penchant, je vois qu'une échelle permet d'accéder à une pièce de vie beaucoup plus spacieuse. Je la descends ; en bas, je découvre un coin cuisine et repas, et un salon, sans séparation,

comme dans un loft. Au fond, par une porte entrebâillée, j'aperçois un lit défait.

Oliver se drape dans sa couverture façon toga romaine avant de s'affairer sur le plan de travail. Je m'appuie contre le dossier d'un canapé en cuir marron en balayant du regard ce qui m'entoure. La décoration se décline dans un camaïeu de gris : du métal, du bois, peu de meubles.

– Que me vaut le plaisir de cette visite inattendue ? s'enquiert Smiley en broyant des grains de café dans un véritable moulin.

Alors qu'il s'active, le tissu qui le recouvre glisse de son épaule, le découvrant jusqu'à la taille. J'ai ainsi tout le loisir de me délecter de son dos robuste et bronzé. Une délicieuse chaleur monte en moi.

– Malgré tout le panache que possédait votre sortie de mardi, je réponds, je suis bien curieuse de savoir où vous comptiez venir me chercher, dans la mesure où vous n'avez pas mon adresse...

Il s'esclaffe, et à chacun de ses éclats de rire, ses abdominaux se contractent de façon tout à fait attirante.

– Je m'en suis aperçu une fois arrivé au rez-de-chaussée ! Je ne pouvais pas remonter vous la réclamer, ça aurait tout gâché, après ma superbe tirade sur mon instit de CM1.

Il se met à jongler avec des pommes, en fait tomber une et rit de plus belle.

– Vous savez, reprend-il, vous auriez pu m'appeler pour me dire où vous habitiez.

Il ébouillante la cafetière à piston tandis que je lui rappelle :

– J'ai accepté votre dîner.

– Et j'en suis ravi, mais on va plutôt dire que vous ne l'avez pas refusé. Je ne vous ai pas explicitement entendu prononcer les mots « Oliver, j'accepte avec joie votre invitation ».

Il verse les grains moulus avant de les recouvrir d'eau chaude.

– Peu importe, lâché-je. À vous d’honorer votre part du marché.

Ma déclaration ne le perturbe pas le moins du monde. Apparemment, il va falloir que je sois un peu plus convaincante. Je dézippe ma veste humide de sueur pour dévoiler un top moulant noir qui ne laisse aucune place à l’imagination.

– Je pensais que ça pouvait attendre mardi, me rétorque-t-il en attrapant deux tasses.

L’enfoiré, il veut me faire mariner.

– La patience ne fait pas partie de mes vertus.

Ses iris noisette se posent enfin sur moi. Un sourire naît au coin de sa bouche.

– Nous disposons bien de quatre, cinq minutes avant que le café soit correctement infusé...

À mon tour de ricaner.

– Monsieur Astier, j’en espérais un peu plus de vous.

Il soupire en se lavant les mains. Quand il passe à côté de moi pour se diriger vers la chambre, sa suffisance m’agace prodigieusement en même temps qu’elle m’excite. Je tends le bras et m’empare d’un pan de son pagne improvisé, révélant à mes yeux son magnifique fessier.

Il ne se retourne même pas.

– Je m’en voudrais de vous décevoir, boss, dit-il en s’asseyant sur le lit défait. Venez donc réclamer votre dû.

Cette invitation sonne comme un défi, et au vu de l’érection qu’il me présente, je sais qu’il est prêt à le relever. Je me mords la lèvre : j’ai horreur de recevoir des ordres. Oliver croit avoir repris la main... grand bien lui fasse. La chute n’en sera que plus rude quand il comprendra que *je* mène la danse.

Je pourrais partir et le planter là, mais je n’en ai pas envie. Il va me donner exactement ce que je suis venue chercher. Et bientôt, il me

suppliera de recommencer.

Sans bouger du milieu du salon, je retire mes chaussures et chaussettes, puis mes vêtements, un à un. D'abord mon legging, que je fais glisser à terre, ensuite ma veste et mon top. Ma brassière et ma culotte de coton ne sont pas mes sous-vêtements les plus sexys, mais je ne les garde pas assez longtemps pour que ça ait une quelconque importance. Me voilà entièrement nue devant Smiley. Je ne me sens pas vulnérable, bien au contraire : mon physique est mon atout majeur, et mon corps une arme redoutable.

Nous sommes à égalité et nous nous toisons. Je vois que l'éclat rieur dans le regard d'Oliver a laissé place à une lueur beaucoup plus carnassière.

Plusieurs secondes s'écoulent. La fraîcheur qui règne dans la péniche me donne des frissons, et les pointes de mes seins se dressent.

Notre confrontation silencieuse s'éternise, mais finalement, c'est Smiley qui cède. Je relâche l'air que je retenais sans m'en apercevoir. Une profonde satisfaction électrise chaque parcelle de mon être à l'idée d'avoir gagné cette bataille.

Sans interrompre notre connexion visuelle, Oliver ouvre le tiroir de sa table de chevet pour y attraper un préservatif. Il l'enfile et s'avance enfin vers moi.

Je dénoue ma chevelure, qui glisse sur mon épiderme froid. À l'intérieur, je me consume de sentir ses mains sur ma peau.

Il s'immobilise à quelques centimètres de mon visage et enfouit ses doigts dans mes mèches. Il a fait tout le reste, je peux combler le dernier écart qui nous sépare : j'écrase mes lèvres contre les siennes. Ce contact embrase aussitôt mes sens. Je veux l'avoir en moi. Maintenant.

J'enroule une jambe autour de sa taille, et d'un geste, il soulève l'autre pour me plaquer contre lui.

Notre baiser est profond et sauvage, nos langues se mêlent, brûlantes. D'une main, Oliver me porte et, de la seconde, il balaye tout ce qui se trouve sur le coin du comptoir où il me dépose. Mes ongles griffent son dos lorsqu'il me pénètre avec force. J'attends ce moment depuis l'épisode de la douche, et je savoure chacun de ses coups de reins. Nous bougeons nos hanches ensemble, chaque mouvement plus intense que le précédent. Sa bouche ardente frôle ma peau, et sa respiration rauque dans mon cou me met au supplice. Mon ventre se contracte, ma jouissance est proche. J'empoigne ses boucles brunes et tire sa tête en arrière tout en lui mordant l'épaule. Notre plaisir explose à l'unisson, et, essoufflé, il murmure à mon oreille :

– Je crois que le café est prêt.

Mes jambes flageolent, mais je parviens à récupérer mes affaires et à me rhabiller. Smiley s'est assis sur le plancher, adossé au comptoir.

– Tu restes un peu ? me demande-t-il.

– J'ai du travail.

Il hoche la tête, et ses épaules s'affaissent.

– Quand est-ce que tu vas me céder un peu de terrain, Ava ? soupire-t-il. Je vieillis chaque jour un peu plus.

Je note le tutoiement, mais je ne relève pas.

Alors que je m'engage sur l'échelle, Oliver m'interpelle.

– Mardi, 20 heures, chez toi, déclare-t-il sur un ton plus sérieux. Envoie-moi l'adresse, sinon, je saurai la trouver par mes propres moyens.

22

Oliver

Quand je réalise que ça fait dix fois que je consulte la même page, je range le magazine sur la table basse de la salle d'attente de l'oncologue de Paola.

Depuis samedi, je ne peux pas aligner trois pensées cohérentes. Ce qui s'est passé sur la péniche ne cesse de parasiter mon esprit.

J'ai eu beau la jouer décontracté, quand j'ai découvert Ava sur le pas de ma porte, j'ai tout de suite su qu'elle arriverait à ses fins. Avec sa sage queue de cheval et ses pommettes rosies par le froid, je l'ai trouvée absolument craquante. J'ai résisté autant que j'ai pu, ma résolution s'amenuisant à chacun de ses mouvements.

Le point positif est que j'ai gagné un dîner. Un repas durant lequel il faudra que j'use de tout mon charme pour la convaincre de me revoir, car je doute qu'elle m'accorde une seconde chance.

Le seul point positif ? Vraiment, Oli ? Comme si tu y croyais, à ce baratin ! Tu n'as pas pris un pied d'enfer, aussi ? Tu n'as pas enfin pu enlacer la femme qui te fait fantasmer ?

Si ! Si, et du coup, je ne pense qu'à ça. Pourtant, quand je jette un œil autour de moi, ce n'est définitivement pas le lieu approprié.

La porte s'ouvre sur Paola, qui est encore en discussion avec son médecin. Sourcils broussailleux, visage anguleux, ce dernier me file la frousse.

Je m'éjecte de mon siège pour aller patienter plus loin. Ma cliente n'aimerait pas que j'entende ce qu'ils se disent.

Ils se serrent enfin la main et elle se tourne vers moi, souriante.

– On y va ?

J'acquiesce. Je suis heureux que ses traits se soient détendus. Elle était nerveuse à l'idée de ce rendez-vous, et le trajet jusqu'à l'hôpital s'est déroulé dans le silence. Elle semble apaisée, à présent ; par conséquent, je le suis aussi.

Je me suis rendu compte de la difficulté des conditions que Paola m'a imposées. Ne pas s'inquiéter pour elle, ne pas la questionner, ne pas parler du lendemain... C'est un apprentissage. Vivre dans l'instant présent est plus complexe qu'il n'y paraît ; on s'aperçoit vite à quel point on est prisonnier du passé et angoissé pour l'avenir.

Mais je m'y efforce. Pour elle.

Je n'ai pas le droit de l'interroger sur l'échange qu'elle vient d'avoir avec le médecin, je ne peux que lui faire confiance. Pas de mensonge : j'en déduis donc que si elle paraît heureuse, c'est qu'elle l'est.

Sur le parking, je lui ouvre la portière côté passager. Elle me remercie avec emphase. Je m'installe au volant. Tandis que je m'acquitte du paiement du stationnement, elle pose sa main sur mon bras.

– Ça te dérange si on rentre directement ?

– Pas du tout, Madame. Comme il plaira à Madame.

Son rire crépite dans l'habitacle.

– Je devrais t'offrir des gants avec une casquette et m'asseoir à l'arrière.

– J’ai la consigne d’obéir à toutes tes demandes.

Une lueur de malice fait briller ses yeux. Elle se mord le pouce.

– Vraiment ? Toutes sans exception ?

Un feu de circulation passe au rouge. Je stoppe la voiture et me tourne vers elle.

– Même si tu me fais vraiment peur à l’heure actuelle, je vais quand même dire oui.

– Tu sais faire les crêpes ? J’ai envie d’en manger une tonne !

Je soupire bruyamment avant d’exploser de rire.

– Ah ! chère Madame, vous avez en face de vous un véritable chef : la Suzette, la flambée, la galette de sarrasin... aucune ne me résiste !

– C’est vrai ? s’enquiert-elle, l’azur de ses yeux brillant de gourmandise.

– Absolument pas. La dernière fois que j’en ai préparé, ce qui doit remonter à une quinzaine d’années, l’une d’elles s’est collée au plafond. Je demanderai à ma mère, mais je crois qu’elle y est encore.

À peine sommes-nous rentrés dans sa demeure d’architecte que Paola file dans sa chambre. C’est la première fois qu’elle exprime une envie culinaire particulière, et fort heureusement, elle ne réclame pas des macarons ou je ne sais quelle autre recette hors de ma portée. Des crêpes, je pense pouvoir gérer.

Après plusieurs tentatives ratées, j’en réussis quelques-unes et monte enfin un plateau jusqu’à la chambre en marchant sur la pointe des pieds.

– Entre ! m’invite Paola. Je ne dors pas. J’attendais avec impatience mon goûter.

Quand je dépose mon offrande devant elle, elle hausse les sourcils.

– Tu as fait une omelette, finalement ?

– Non, celle-là, c’est une crêpe puzzle, pour le côté ludique.

– Intéressant. Tu les dégustes avec moi ?

Je m’installe dans un fauteuil près de la fenêtre qui fait face à son lit. La pièce est étrangement petite pour une maison aussi grande.

– Hum ! Le goût compense largement la présentation, apprécie ma cliente en se resservant.

Ce genre de moment me rappelle mon enfance avec ma sœur. Si elle me martyrisait comme une aînée peut le faire, Léa est certainement à l’origine de mes meilleurs souvenirs.

– Je voulais te demander quelque chose, commence Paola après avoir déposé son assiette sur sa table de chevet.

– Je t’écoute.

De ses doigts aux ongles rongés, elle se masse le crâne. Je note qu’elle n’a pas mis de foulard ou de bonnet.

– Tu as une copine ?

– Non. Pourquoi ?

Elle attrape un énorme oreiller et le serre contre sa poitrine.

– À cause de ce boulot. Une mission comme celle-ci te prend beaucoup de temps, quand même. Je m’interrogeais sur ton organisation.

Autant être honnête. Je me lève et commence à tripoter les bijoux qui ornent sa coiffeuse.

– Tu es ma première affectation, mon baptême du feu. J’improvise !

Derrière une porte entrouverte, je découvre un dressing à faire pâlir de jalousie n’importe quelle fan de fringues et commente :

– Je comprends mieux pourquoi ta chambre est minuscule. Ce placard est gigantesque ! J’ai presque peur d’y entrer... Appelle les secours si je ne suis pas revenu d’ici une heure.

– Viens là, espèce d’andouille, dit-elle en tapotant le lit. Tu n’es pas gâté pour ta grande première !

Je la rejoins sur le matelas et m’adosse contre l’un de ses monstrueux coussins.

– Au contraire, je me considère comme privilégié.

– Cesse tes boniments avec moi, s’écrie-t-elle en me pinçant la cuisse. C’est bon, je te mettrai une super appréciation à la fin de tes loyaux services.

Je m’esclaffe.

– Et toi ? Tu as une copine ?

– Ava Langlois me plaisait bien, mais vu qu’elle est prise...

Il y a de la malice dans les yeux de Paola. J’ai l’impression de me retrouver quinze ans en arrière, lorsque ma sœur me chambrait à propos des filles pour lesquelles je craquais.

– Je suis mort de rire, mais je crois qu’elle est encore libre comme l’air.

– Elle ne pourra pas résister longtemps à ton charme, voyons.

Si j’étais encore gamin, je croiserais les doigts pour que cette phrase soit prophétique.

Oh ! et puis ça ne peut pas faire de mal !

– Je crains qu’elle y soit hermétique, lâché-je.

– Hum, hum ! J’ai eu tout le loisir de *binge-watcher Les Feux de l’amour*, ces derniers mois. Mon expertise est indéniable !

Je m’allonge pour être à la hauteur de Paola et lui faire face. Elle semble si fragile, lovée sous sa couette avec son oreiller trop grand... J’ai une subite envie de la serrer dans mes bras, mais je me retiens.

– Tu ne m’as pas répondu, lui fais-je remarquer.

– J’avais une copine, soupire-t-elle. Je ne l’ai plus. C’est du passé. Tu te souviens, le passé...

– On n’en parle pas, terminé-je. Oui, je sais.

Tandis qu'elle se retourne pour se recroqueviller, je l'entends marmonner « tu es un super *escort boy*, Oliver ».

Après avoir contemplé le plafond quelques minutes sans savoir quoi faire, je tire les lourdes tentures qui pendent aux fenêtres.

Au moment où je m'apprête à quitter discrètement la chambre, Paola me congédie. Elle n'aura plus besoin de moi pour la journée.

OceanofPDF.com

23

Ava

Avec sa robe noire à rayures jaunes style *fifties* et sa voilette, Betty ressemble à la femme fatale d'un film de détectives, alors qu'elle est juste venue manger à la maison. Elle s'affaire autour de mes plantes vertes, tout en me reprochant de ne pas en prendre suffisamment soin. Arrosage, cueillette des feuilles séchées, pulvérisation : elle prend son entretien mensuel très au sérieux.

Quand elle m'a offert ces *spathiphyllum* – je connais le nom parce qu'il y a toujours l'étiquette plantée dans la terre –, je l'ai prévenue que je ne m'en occuperais pas. Je n'ai rien contre la végétation d'intérieur, je n'ai juste pas envie d'en avoir. Je daigne néanmoins leur verser un peu d'eau de temps en temps, en général quand leurs feuilles avachies me dépriment trop.

Betty chantonne, guillerette, et je m'émerveille une fois de plus de sa joie de vivre. Son inspection terminée, elle s'assoit à côté de moi sur le canapé pendant que je finis de nous partager les portions de nourriture chinoise commandées chez le traiteur.

– Je suis tellement contente qu'on mange ensemble ! Ça faisait trop longtemps qu'on ne l'avait pas fait.

– Sers-toi, ça va être froid, dis-je, affamée.

– Attends ! réplique-t-elle en se dirigeant vers la cuisine pour explorer le frigo.

– Qu'est-ce que tu cherches ?

– Un truc à boire ! Faut fêter ça.

Ne trouvant rien dans le frigidaire, elle fouille dans le placard où je range l'alcool pour s'emparer d'une bouteille de vodka presque vide qui date de Mathusalem.

– En plus d'entretenir tes plantes, va falloir que je te fasse les courses aussi ! s'exclame-t-elle. Y'a rien pour s'amuser, ici ! Pas de cacahuètes pour l'apéro, puisque pas d'apéro non plus, pas de glaces au congélo. Comment tu fais quand tu as une peine de cœur ?

Je lui jette un regard oblique en mâchant une bouchée de nouilles sautées. Elle soupire.

– J'oubliais ! Pas de peine de cœur, puisque pas de...

– Cœur ? suggéré-je.

Elle secoue la tête énergiquement.

– Pas de mec, Ava !

Mon téléphone sonne au moment où Betty s'apprête à se lancer dans une énième tirade sur mon célibat prolongé.

– Réponds, c'est peut-être Iñaki qui pose encore des problèmes, me dit mon assistante d'un ton faussement scandalisé.

Elle adore que notre fougueux Madrilène pimente les missions qu'on lui confie.

– Allô ? lâché-je en décrochant.

– Je sais pas ce que c'est, ton plan, mais j'ai besoin de thunes, alors je t'écoute. Attention, je fais pas dans l'illégalité, hein ! Les mecs à capuche sont pas forcément des délinquants, je te signale.

Je reconnais l'aimable répartie du jeune homme du *skate park*. Décidément, j'apprécie beaucoup ce type. Je souris.

– Louis ! Je suis ravie de t'entendre. Ne t'énerve pas, VertiG est une agence tout ce qu'il y a de plus respectable.

Il renifle.

– Ouais, ben j'attends de voir. Faut faire quoi, exactement ?

Sous le regard interrogateur de Betty, je taquine ma recrue potentielle.

– En premier lieu, porter le string avec élégance...

– C'est quoi, ce bordel ? hurle Louis dans mon oreille. Non, non, non, j'fais pas ça, moi !

– Je plaisante, ricané-je. Je te propose que nous nous rencontrions pour en parler, si tu veux.

Plusieurs secondes s'écoulent sans qu'il réponde. J'entends presque les rouages de son cerveau travailler. Je pense que si je lui explique la teneur du boulot au téléphone, je vais le perdre.

– C'est en rapport avec les sports extrêmes, un truc dans le genre ? s'adoucit l'adolescent. L'escalade ?

– Non. Je t'envoie l'adresse et une heure de rendez-vous pour la semaine prochaine. Préviens si tu as un empêchement. Au revoir.

Et je raccroche.

Ayant englouti sa part de nourriture, Betty commence à picorer dans mon assiette. Elle m'interroge sur ce Louis qu'elle ne connaît pas. Je lui raconte l'épisode du parc, comment il a pris la défense du gamin, son assurance, son charme juvénile...

– Intéressant ! Je suis impatiente de le rencontrer. Tu crois vraiment qu'il va venir ? Vu la façon dont tu lui as parlé, on peut avoir des doutes.

J'ouvre les deux hautes fenêtres pour évacuer les odeurs de bouffe de mon salon.

– Fais-moi confiance, il viendra.

Betty hoche la tête en silence. Elle sait que ma capacité à cerner les gens rapidement est un des atouts majeurs de notre agence.

– C’est parfait ! s’exclame-t-elle. Avec le départ de Timothée pour ses études, nous n’avions plus ce profil-là dans l’équipe. Ce même arrive à point nommé. Il nous faudrait peut-être un geek ou deux pour compléter. Il se trouve que dans mon cours de poterie, justement...

– Comment va Matt ? la coupé-je avant qu’elle ne me suggère une nouvelle fois de se charger du recrutement.

Dès que Betty rencontre un homme, elle me propose de lui faire passer un entretien. J’ai besoin de personnes un peu plus sélectives qu’elle pour cette mission et je le lui ai déjà indiqué. En évoquant sa conquête du moment, je détourne son attention de cette énième tentative pour me faire changer d’avis.

Désorientée, mon assistante termine ma portion de nouilles avant d’écartier les mains.

– Mais enfin, de quoi tu parles ? Qui est Matt ?

– Ton copain ?

– Oh ! Max ? grimace-t-elle. C’est fini ; ce mec était un mollusque géant. Lent, profiteur... J’avais envie de le gifler.

– Tu veux dire durant les trois jours qu’a duré votre idylle ?

Pendant que je débarrasse la table basse, elle s’allonge sur le canapé, étalant sa robe autour d’elle, et pose ses pieds sur le fauteuil voisin. Elle me regarde soudain avec malice.

– Ne crois pas que je n’ai pas remarqué que tu faisais diversion, petite maline. Mes aventures te passionnent autant que je m’intéresse au cours des actions à la Bourse de Paris. Mais je ne t’en tiendrai pas rigueur si, pour changer, nous parlions de tes amours...

Ce mot me fait émettre un bruit de gorge entre le hoquet et le couinement d’une souris prise au piège. Mes « amours » se résument

à mes passades à *L'Absinthe*, ce dont Betty est parfaitement au courant. Sauf si elle a déployé son sixième sens. Auquel cas elle sait pour Smiley.

Pour être tout à fait honnête, je comptais un peu là-dessus. Je n'ai pas pour habitude de me confier sur mes relations, sans doute parce que mes quelques essais ne peuvent même pas prétendre à cette appellation, mais depuis samedi, ça me démange.

Ce qui est arrivé avec Oliver n'est rien d'autre qu'un jeu, il ne saurait en être autrement. Pourtant, je ressens le besoin d'en parler à quelqu'un. Et autour de moi, il n'y a personne à part Betty. Claire a actuellement des problèmes plus importants qui la préoccupent, et de toute manière, il ne me viendrait jamais à l'idée d'évoquer mes histoires de cul avec ma sœur. Même si nos échanges se sont multipliés ces derniers jours, je ne suis pas encore prête à lui confier quoi que ce soit.

Depuis deux jours, je retourne ce qui s'est passé dans ma tête, et c'est en soi déjà un souci. Pourquoi est-ce que je ne parviens pas à garder ma ligne de conduite face à Smiley ? À conserver cette distance salvatrice que je maintiens en toutes circonstances ? Ce type me rend dingue, dans tous les sens du terme ; j'ai envie de le frapper, et à la seconde suivante, de lui sauter dessus.

À côté de ça, je songe à l'agence. VertiG est mon bébé, mais Betty est mon associée et elle y est tout aussi investie. Je ne me vois pas lui cacher ce qui se trame avec l'un de nos employés. Mes défauts dépassent mes qualités, pourtant, le mensonge ne fait pas partie de ma panoplie.

– J'ai couché avec Oliver, lâché-je de but en blanc.

La voilette de travers, mon assistante se redresse comme un diable sort de sa boîte.

– Ah ! je savais qu'il y avait quelque chose entre vous !

Le ton de son commentaire ne me permet pas de déterminer si elle désapprouve ou pas. Les excuses ne sont pas dans mes habitudes, mais s'il le faut, je lui en présenterai. Pour moi, l'agence est la priorité, je ne la mettrai pas en péril pour une simple liaison. Je devrais pouvoir contrôler mes pulsions.

Avant que je dise quoi que ce soit, un sourire éclaire le visage de Betty.

– Tu veux qu'on en parle ? Il te plaît ? C'est sérieux ?

On entre dans le genre de discussions que j'exècre. En fait, mon associée s'en contrefout du fait que j'ai enfreint la règle de ne pas mélanger travail et plaisir. Elle voudrait juste qu'on décortique chaque seconde passée avec Smiley pour pouvoir pousser des cris hystériques. Le style de conneries que font les filles entre elles.

– Non, je voulais te le dire, c'est tout, signalé-je. Je dîne avec lui demain soir.

Le dire à voix haute rend la situation plus réelle encore, et un nœud se forme dans mon ventre. Cette sortie à venir est pour moi une source d'angoisse sans fin. Cela fait une éternité que je ne me suis pas prêtée à l'exercice d'un repas en tête à tête. Trop intime, trop d'imprévu, trop risqué.

Les yeux de Betty s'arrondissent de surprise, et elle bat des mains comme une otarie.

– Non, mais c'est du champagne qu'il nous faut ! Tu vas t'asseoir autour d'une table avec un homme et parler avec lui. Pour de vrai. Je suis ravie ; non, attends, abasourdie aussi. Mais surtout, enchantée. Oliver est exactement ce qu'il te faut !

Je m'abstiens de lui demander ce que ça signifie au juste et avant qu'elle ne s'excite outre mesure, j'ajoute en vitesse :

– Je m'étais engagée pour un dîner, donc je respecte ma parole. Après, je te garantis que ça va s'arrêter.

Betty se contente de hocher la tête, son enthousiasme retombant comme un soufflé face à mon pragmatisme. Elle nous sert un fond de vodka à chacune, et nous trinquons en silence.

Après avoir passé en revue avec moi le planning de la semaine, mon amie vérifie une dernière fois ses plantes adorées. Elle m'embrasse ensuite, prête à prendre congé, mais avant de franchir le seuil de mon appartement, elle se retourne vers moi, sérieuse.

– Contrairement à ce que tu veux faire croire au monde entier, tu as un cœur, Ava, et il bat. Il est peut-être rouillé pour ce qui est des hommes, certes, mais il palpite. Fort. Je te connais, je te vois tous les jours avec les clientes, et je peux t'assurer qu'il est en parfait état de marche. Laisse-le donc batifoler un peu. Bonne soirée !

OceanofPDF.com

24

Oliver

Je me gare sur un emplacement libre près de l'adresse qu'Ava m'a communiquée. J'ai un peu d'avance.

Pour le dîner de ce soir, j'ai d'abord envisagé un tête-à-tête intime au bateau, là où nous aurions pu discuter au calme, avant de changer mes plans. « Intime » signifie « privé », sans témoin pour empêcher Ava de me manipuler comme une marionnette. Elle n'aurait fait de moi qu'une bouchée !

Même si cette idée a quelque chose de séduisant, Mint ne doit pas prendre les rênes, cette fois-ci. Enfin, pas en début de soirée...

J'ai hésité entre plusieurs restaurants parce que je n'ai aucune idée des goûts de ma boss. Je m'estime déjà heureux qu'elle ne se soit pas désistée. Je ne voulais pas d'une ambiance romantique (Ava me ferait directement bouffer ma serviette de table), mais pas non plus d'une cantine bruyante où on ne pourrait pas s'entendre. Il me fallait un lieu agréable mais sans prétention.

Je tapote le volant de mes doigts. J'appréhende nos retrouvailles. Nous ne nous sommes pas revus depuis samedi, et j'ai peur d'avoir envie de la toucher au premier regard. Sa peau me manque, tout

comme son parfum aux senteurs florales, et surtout la sensation, sans doute illusoire, de la comprendre un peu. La tenir dans mes bras m'a comblé une fraction de seconde. Mais je veux plus.

Tout mon espoir réside dans le fait qu'elle m'a rejoint à la péniche de sa propre initiative. C'était plutôt inespéré. Ce soupçon de lâcher-prise m'incite à y croire.

Je me penche et observe le bâtiment devant lequel je viens de me garer. Au premier étage, une petite fenêtre est illuminée derrière des voilages blancs. Est-ce son appartement ? Je l'imagine finir de se préparer en ajustant sa tenue, sélectionner dans sa boîte à bijoux ceux qui se marieront le mieux avec ses vêtements. Peut-être n'a-t-elle toujours pas déterminé de quelle manière elle se coiffera...

J'ai longtemps cohabité avec ma mère et ma sœur, toutes les deux très coquettes. Je sais quel cérémonial accompagne cet instant où elles s'apprêtent à se livrer au regard du monde en général, et de l'homme qui les attend en particulier. Finalement, elles choisissent leur jean porte-bonheur, leurs talons de femme fatale ou leur pull *cocooning*, parce que ce qui compte, c'est qu'elles se sentent bien.

J'adorais quand Lala sortait (et bon sang, elle en a eu, des rencards). Elle me faisait piocher son rouge à lèvres ou son vernis à ongles. Même si la couleur n'était pas assortie avec le reste, elle l'appliquait tout de même. Elle n'a jamais dérogé à notre tradition. Sauf lors de son premier rendez-vous avec Chang, car elle ne s'est pas maquillée ce soir-là. Je ne l'avais jamais vue aussi sobre.

Un rai de lumière apparaît sous la porte d'entrée de l'immeuble, quelques secondes avant que le battant ne s'ouvre sur Ava, resplendissante. Elle porte une longue robe noire fluide avec une veste en jean par-dessus. Elle est élégante, mais décontractée.

- Belle voiture, remarque-t-elle en s'asseyant dans la décapotable.
- Bonsoir, on me l'a prêtée pour l'occasion.

Paola, avec qui je viens de passer la journée, a insisté pour mettre le véhicule à ma disposition. Malgré sa fatigue et son moral au plus bas (sujet qu'elle a refusé d'aborder), elle a tenu à ce que je lui parle de ma sortie avec Ava. Elle ne la visualisait pas à l'arrière d'un deux-roues et m'a obligé à prendre le cabriolet en me réprimandant pour mon manque de savoir-vivre. J'ai accepté, et pour rester sur les standards d'une première fois, j'ai choisi un restaurant du centre-ville. Je ne souhaitais pas effaroucher ma dulcinée en la trimbalant sur mon scooter pour la conduire dans une pizzeria. Je garde ça pour le second rencard.

Après un court trajet en voiture, nous découvrons un établissement à la décoration classique et à l'accueil chaleureux. Un serveur prénommé Éric nous accompagne à une table au fond de la salle avant de nous proposer à boire.

– Une Pelforth blonde, s'il vous plaît.

– Un Salvatore's Legacy, commande Ava en me fixant.

Le jeune homme bafouille qu'il ne pense pas avoir ça sur sa carte. Ma patronne hausse les épaules de la plus charmante des façons.

– Ce n'est pas grave, mais il faudra vous faire pardonner, minaude-t-elle.

Éric rougit jusqu'aux oreilles.

– Je vais prendre comme mon ami, ajoute-t-elle.

Le garçon s'éclipse. Ava se délecte de l'avoir déstabilisé, et moi avec, en citant le nom du cocktail que j'ai évoqué lors de mon entretien d'embauche.

Quand je l'aide à ôter sa veste, je constate que je m'étais totalement fourvoyé sur sa tenue. L'arrière de sa robe est échancré jusqu'à la naissance de ses fesses, et c'est avec difficulté que je résiste à l'envie de faire courir mon doigt le long de son dos. Ce dont elle a

parfaitement conscience au vu du regard qu'elle me lance par-dessus son épaule. Je tire son siège pour qu'elle s'installe.

– Je ne sors pas avec mes employés, précise-t-elle directement. Je tiens parole, c'est tout.

– Oui, j'ai bien compris. Mais on n'en serait pas là si je ne travaillais pas pour toi, lui rétorqué-je. Tu aurais accepté de me revoir si j'avais décliné le boulot et proposé de boire un verre à la place ?

Elle penche la tête, sa longue chevelure glissant sensuellement sur son épaule.

– Non. Je ne cherche pas de relation sérieuse.

J'encaisse cette révélation sans broncher. Éric revient et nous sert nos boissons, ses yeux effectuant un va-et-vient entre la table et l'affolante chute de reins de mon interlocutrice. Il nous quitte encore plus troublé ; Ava a trouvé le moyen de lui toucher *innocemment* la main.

– À ce rythme, il ne survivra pas à la soirée, le pauvre, m'amusé-je.

– Je ne vois pas ce que tu veux dire.

Elle lèche sa lèvre supérieure pour en ôter la mousse de sa bière qui s'y est déposée, puis ajoute :

– Alors, Oliver, pourquoi tenais-tu tant à m'emmener dîner ?

Moment déterminant. Autant jouer la carte de la franchise.

– Pour apprendre à connaître la femme derrière la chef d'entreprise. Pour mettre des mots entre nous.

Je m'attends presque à ce qu'elle me vide son verre sur la tête. À la place, elle me dévisage avec une expression que je n'arrive pas à déchiffrer.

– J'ai prévu une liste de questions à te poser, ajouté-je en faisant semblant de fouiller dans mes poches.

Face à son air dubitatif, j'explose de rire.

– C’est une blague, Ava.

– Tu aimes ça, faire de l’humour.

– Oui ! C’est un mode de communication, une façon d’entrer en contact avec les autres...

– Ce qui explique pourquoi je n’en ai pas.

– Je ne suis pas d’accord, tu ne cesses de me faire rire.

Alors même que je prononce cette phrase, je m’aperçois qu’Ava risque de se méprendre sur son sens. J’ouvre le menu et m’applique à en détailler le contenu en attendant sa réaction.

Qui ne tarde pas : son pied vient se poser entre mes jambes.

– Il y a d’autres moyens pour communiquer, me provoque-t-elle d’une voix suave. Et si on passait directement au dessert ?

– Je croyais que tu n’en mangeais pas.

– Justement... susurre-t-elle en exerçant une pression plus importante avec ses orteils.

Le souffle court, je recule sur ma chaise en attrapant son pied d’une main.

– Non merci, je suis affamé. Il paraît que le poisson est fantastique ici !

– Tu m’en diras tant...

Mon attitude l’énerve. Je marche sur un fil qui menace de céder à chacune de mes paroles. Ne pas entrer dans son jeu peut attiser sa curiosité comme l’agacer et lui faire quitter la partie. Mais pour le moment, elle se tient toujours face à moi, son regard rivé au mien. Comme les fauves au zoo qui semblent calmes quand on s’amuse à les fixer ; pourtant, on sait que s’il n’y avait pas de barreaux, ils boufferaient tout cru leurs spectateurs. C’est un peu la même sensation avec Ava ; si nous n’étions pas dans un lieu public...

– Vous avez choisi ? s’enquiert Éric en manquant de s’affaler sur notre table.

Il se rétablit de justesse. Quand il se baisse pour ramasser la chaussure d'Ava dans laquelle il a buté, il constate le petit manège de ma lionne sous la table. Il bafouille, pose l'escarpin sur la nappe blanche, le reprend, avant de finalement le lâcher au sol comme s'il était toxique.

Je commence à vraiment appréhender le moment où il va nous apporter nos assiettes.

– Une dorade, pour moi, lui dis-je.

– Et pour madame ? bredouille-t-il, les yeux sur sa tablette.

– Mademoiselle, rectifie Ava. Mon ami va choisir pour moi.

J'accepte le défi d'un mouvement de tête. Après consultation de la carte, je lui commande une entrecôte à la sauce au persil. Cela semble l'amuser.

Après le départ du serveur, elle lève son index dans ma direction.

– Je te préviens : si ta prochaine phrase est « parle-moi de toi », je quitte cet endroit.

– Et si c'est « passe-moi le pain » ?

Elle soupire en ôtant son pied de mon entrejambe, ce qui me permet de mieux respirer tout à coup.

– Je me demande à propos de quoi nous allons pouvoir converser pendant tout un repas, étant donné que je ne souhaite pas te raconter ma vie et que je sais déjà tout de toi, lâche-t-elle.

– Objection, mademoiselle. Tu ignores comment j'ai terminé en sous-vêtements au sommet d'une grande roue le jour de mes 25 ans.

Ah ! le plaisir incomparable d'être à l'origine de son magnifique sourire !

– En fait, j'avais envie d'en savoir plus sur VertiG, lui avoué-je. Depuis quand l'agence existe-t-elle ? Comment t'est venue l'idée ?

Elle pèse le pour et le contre, s'interrogeant sans doute sur ce qu'elle peut dire sans trop se livrer. Elle appuie son menton sur sa

paume tout en traçant des spirales sur la nappe du bout du doigt, puis me raconte :

– Je l’ai créée il y a six ans en sortant d’école de commerce. L’idée me trottait dans la tête depuis un moment, mais je ne l’ai pas vraiment prise au sérieux jusqu’à ma rencontre avec Betty. Elle a été ma première cliente.

Parler de son travail déclenche une succession de changements subtils dans son attitude. Un relâchement des épaules, une lueur de tendresse dans le regard, une indifférence pour ce qui l’entoure... Comme si elle cessait un instant d’être dans la séduction. De sexy, elle devient belle.

– Vraiment ? l’encourage-je d’un murmure pour ne pas briser la bulle de souvenirs dans laquelle elle est plongée.

– Oui, une connaissance commune nous a présentées l’une à l’autre, et par je ne sais quel miracle, nous nous sommes bien entendues. À cette époque, Betty n’était pas aussi sûre d’elle, elle cherchait à maigrir à tout prix, sans y arriver parce que c’est une incorrigible gourmande.

Quand Éric nous apporte nos plats, Ava ne lui prête aucune attention. Il repart, déconfit, tandis que ma patronne continue son récit :

– Mon assistante pensait que si elle avait quelqu’un à demeure pour l’empêcher de se jeter sur son placard à gâteaux, elle parviendrait à suivre son régime sans difficulté. Elle était prête à payer pour qu’on la soutienne de cette manière. Il se trouve qu’un de mes copains de promo sans emploi souhaitait perdre du poids. J’ai servi d’intermédiaire.

Elle hausse les épaules.

– Cette première mission a été un semi-échec, ils ont chacun pris cinq kilos. Mais ils sont sortis ensemble un moment, et ce type a su

restaurer la confiance en elle de Betty. Entre-temps, nous avons inauguré l'agence. Nous n'avons eu qu'à ouvrir nos oreilles pour repérer des femmes désireuses d'un accompagnement. Tout le monde a besoin de quelqu'un, tôt ou tard.

– Ah ! tiens...

Ava se referme aussitôt, retrouvant son attitude hautaine et distante.

– Tu as raison, admet-elle soudain. J'ai une question pour toi. Pourquoi est-ce que tu as quitté ton boulot ?

Je jubile : Ava s'interroge à mon sujet. C'est une petite victoire, mais elle est bien réelle.

– J'en avais fait le tour. Le truc habituel, éludé-je.

Ses iris de jade me scrutent, cherchant à deviner ce que je ne dis pas.

– Et maintenant, tu vas faire quoi ? me demande-t-elle. Tu le sais ?

– Oui, je crois. J'ai quelques idées...

– Tu crois ? répète-t-elle.

Elle veut m'encourager à poursuivre, mais je perçois aussi un reproche derrière ces deux mots.

– C'est tout nouveau d'entreprendre les choses pour moi, alors je tâtonne encore, expliqué-je.

Elle joint ses mains sous son menton avec cet air déterminé et fonceur que je lui connais bien.

– Pourquoi as-tu quitté ton travail sans avoir de plan de rechange ? Qu'est-ce qui a déclenché ton départ ? Qu'est-ce que tu aimes ? Qu'est-ce qui te rend heureux ? me mitraille-t-elle.

Elle s'arrête quand elle constate que je lui souris, attendri par la fougue qu'elle met à me convaincre de passer à l'action.

– Lance-toi ! m'exhorte-t-elle. Détermine tes priorités et fonce, donne-toi les moyens d'obtenir ce que tu désires.

Tout en conservant mes yeux ancrés aux siens, je hoche la tête pour lui faire comprendre qu'il y a certaines choses à propos desquelles je n'ai aucun doute...

Ava s'entendrait très bien avec Yves. Je prends soudain conscience que j'aimerais beaucoup lui rétorquer que je sais où je vais. Je n'ai pas envie qu'elle me prenne pour un minable qui se laisse porter par le vent. Mais comme pour l'instant je n'ai encore rien déterminé quant à mon avenir professionnel, j'attrape mes couverts et m'attaque à mon plat.

– Bon appétit !

Elle s'adosse à sa chaise, les bras croisés.

– Tu ne manges pas ? m'étonné-je.

– Je déteste le persil, lâche-t-elle, satisfaite par avance de me décontenancer avec cette rebuffade.

Je m'y attendais tellement que j'éclate de rire.

– Tant mieux, je n'osais pas te dire que ton entrecôte me donne carrément plus envie que mon poisson !

J'échange nos assiettes et me coupe un énorme morceau de viande.

– Hum ! C'est délicieux ! Savoure ta dorade.

Et je mange. Sans me soucier de sa réaction.

Encore un moment décisif : soit elle continue son caprice, soit elle me cède un peu de terrain.

Du coin de l'œil, je la vois saisir sa fourchette. Je ne crie pas victoire ; il y aura un retour de bâton.

Nous dégustons nos plats en nous souriant comme un véritable couple pourrait le faire. Un couple dans un film d'horreur, où la tension serait extrême et où n'importe quoi pourrait arriver.

Je ne sais pas ce qui se trame dans la jolie tête d'Ava, mais moi, je profite du calme avant la tempête.

Celle-ci se déchaîne quand le serveur vient nous demander si tout s'est bien passé et si nous désirons autre chose.

– Ma foi, Éric, c'était succulent, s'empresse de répondre ma patronne. Mais pour ce qui est de mon dessert, mon ami va s'en charger d'ici quelques minutes.

Le pauvre garçon ressemble à une cocotte-minute sur le point d'exploser. Et je ne me sens pas beaucoup mieux.

– Je note, bien, pas de dessert, bien... bégaie-t-il.

À peine s'est-il éloigné qu'Ava se redresse. Tous les membres de la gent masculine présents dans l'établissement feignent de ne pas l'observer. Sauf moi : j'ai l'avantage de pouvoir la contempler sans aucune retenue.

– Toilettes des dames, maintenant, me chuchote-t-elle à l'oreille, son parfum me tournant la tête comme la pire des drogues.

Putain de bordel de merde.

Au temps pour ma longueur d'avance. Elle vient de reprendre la tête de la course, et je n'ai qu'une envie, sprinter comme un malade pour la rejoindre.

Conscient du regard d'Éric posé sur nous depuis le comptoir où il est en train d'encaisser des clients, je me lève comme un automate. Mon attitude n'aurait pas été différente si Ava avait enroulé une laisse autour de mon cou et tiré.

Je traverse le couloir qui sépare la salle principale des toilettes et me plante devant la porte ornée d'un symbole féminin.

On va se faire virer du restaurant.

Mais je m'en fous.

En l'état actuel des choses, je n'ai qu'une envie : parcourir le corps d'Ava et lui donner ce qu'elle attend. Assouvir le désir qu'elle a

allumé en moi avec ces quatre mots soufflés dans mon oreille.

J'entre dans une salle d'eau de taille moyenne comprenant deux vasques qui font face à trois cabines.

Après avoir repoussé la porte dans mon dos, je tâtonne sans trouver de serrure. Merde !

– Je suis dans la deuxième, déclare Ava. Je voulais t'aguicher en accrochant ma culotte à la poignée, mais je n'en porte pas.

Fin de l'hésitation. Mon cerveau se met en mode *off* et passe les commandes. J'ouvre le battant et découvre ma boss debout, épaule appuyée contre la cloison. L'invitation dans ses iris incandescents est limpide. Je ferme derrière moi et l'embrasse. La douceur de ses lèvres me bouleverse tout en embrasant mes sens.

Le désir nous submerge ; elle déboutonne mon jean pour y glisser sa paume tandis que je retire mon polo. Voulant sentir sa peau contre la mienne, je fais descendre les bretelles de sa robe. Nos corps se plaquent l'un à l'autre quand je la pousse contre la paroi.

Nous nous embrassons encore avec une sauvagerie qui éradique tout : le lieu où nous sommes, l'éventualité d'être pris sur le fait...

Je ne veux qu'elle.

Elle se retourne pour coller son dos à mon torse et frotter ses fesses contre mon sexe. D'une main, je saisis l'un de ses seins pour en pincer le téton. Elle émet un hoquet de surprise. Maladroitement, j'attrape un préservatif dans mon portefeuille, qui tombe au sol.

Quand je relève sa jupe, j'ai un flash-back de la première fois, à la boîte de nuit. Mais notre étreinte de ce soir n'est pas comparable, pas pour moi.

Je freine un peu les choses, peut-être pour justement marquer la différence avec *L'Absinthe*. Je caresse la cuisse d'Ava jusqu'à atteindre l'arrière de son genou, que je soulève pour qu'elle pose son pied sur la lunette des toilettes. Elle halète.

Plus de hiérarchie, ici. Aucun de nous ne contrôle l'autre. Juste nos deux corps qui se percutent, se mélangent et se reconnaissent. Elle se retient à la cloison ; quand j'entremêle mes doigts aux siens, elle les serre. Elle bouge pour me guider au rythme qui lui plaît ; j'accélère et l'observe se mordre la lèvre pour ne pas faire de bruit. Cependant, avec toute la cabine qui tremble, je crois que niveau discrétion, c'est raté !

Encore quelques va-et-vient et Ava jouit en gémissant, la tête renversée dans mon cou. Je referme mes bras sur les siens et atteins l'orgasme à mon tour, le nez enfoui dans ses cheveux. C'est étourdissant, je suis ivre d'elle.

– Il faut que tu fasses attention, murmuré-je, je ne vais bientôt plus pouvoir me passer de la sensation de ton corps contre le mien.

Elle me repousse doucement avant de rajuster sa robe.

Soudain, une voix féminine offusquée retentit depuis la cabine voisine.

– Je vous préviens, je fais pipi. Mais après le cirque que vous venez de faire, vous n'allez pas vous en plaindre !

Ava s'immobilise, les sourcils levés. Un bruit d'eau, puis la chasse résonne. Le loquet. Le robinet. Des talons.

– Bonsoir, dit l'inconnue avant de sortir des toilettes.

Ava éclate de rire en me gratifiant d'un regard complice. Et mon cœur rate un battement. Cette seconde est encore plus intime que ce que nous venons de vivre. Je suis irrémédiablement foutu.

J'enfile mon polo. Quand je relève la tête, je vois qu'Ava a ramassé mon portefeuille. Elle contemple un papier qu'elle tient dans la main.

– Tu as fait tomber ça, dit-elle en me rendant mes affaires.

Mon euphorie redescend d'un cran, je m'empresse de ranger le tout dans mes poches.

– C’est toi, le troll sur la photo ? me demande-t-elle.

– Hum, éludé-je.

Ava se recoiffe dans le miroir de la salle d’eau sans me quitter des yeux.

– C’est ton père, affirme-t-elle. Tu lui ressembles.

– Il est mort, précisé-je pour clore le sujet.

Une émotion indéfinissable passe dans son regard.

– Quand ?

Deuxième question de la soirée. Je suis si étonné qu’elle manifeste à nouveau de l’intérêt pour moi que j’en oublie que je n’ai pas envie de parler de ça.

– Il y a un mois.

– C’est pour ça que tu es rentré de voyage ? Et que tu avais l’air si triste à *L’Absinthe* ?

Oui. Et oui.

Je suis tellement pris par surprise par ce que dit Ava et par ce que cela implique que je bafouille :

– Ce n’était pas de la tristesse, c’était... de la déception.

Quelques secondes passent, durant lesquelles je sens que mon interlocutrice me soumet à un examen silencieux. Finalement, elle baisse les yeux, son regard plus brillant que de coutume.

– Mon père aussi est décédé, déclare-t-elle en ouvrant la porte des toilettes. Allons régler l’addition.

Je reste planté là, bouche bée, en observant le battant se refermer avec un claquement sec.

Le dialogue est amorcé.

25

Ava

Je mets mon clignotant pour débiter mon troisième tour du pâté de maisons. Malgré le trafic encombré de cette fin de week-end, je suis en avance. Dans l'habitable, la voix dubitative de Betty résonne à travers le téléphone :

– Mais si tu n'es pas allée manger chez Inès à midi, tu as fait quoi, alors ?

– J'ai confectionné un napperon en dentelle, répliqué-je, sarcastique.

– Tu plaisantes, mais ça revient à la mode, ce genre d'activités manuelles ! C'est excellent contre le stress. Mains occupées, esprit serein, paraît-il.

– J'ai été à la salle de sport tester quelques nouvelles machines, expliqué-je. J'ai occupé l'ensemble de mon corps.

– Et ton esprit est serein ? rit Betty.

– Hum, presque... Je suis prête à démarrer cette nouvelle semaine, en tout cas.

– Hé ! Ava, je suis très fière que tu ne sois pas allée chez Inès. Il n'y a pas de manière sympa de le dire, mais cette femme a une

mauvaise infl...

– Oui, je sais. Je sais. Allez, à demain.

En raccrochant, je me fais l'effet d'une menteuse doublée d'une lâche. La vérité est qu'Inès a simplement reporté notre tête-à-tête à ce soir. Je n'ai pas eu envie de l'avouer à Betty. Elle, elle a une immense famille disséminée aux quatre coins de la France qui se retrouve tous les étés dans un chalet à la montagne pour rattraper le temps perdu. Elle ne comprend pas la situation. Pas plus que moi, d'ailleurs. Je ne parviens pas à saisir pourquoi je m'inflige ça, alors je serais bien en peine de me justifier.

Je m'arrête enfin devant chez Inès, la boule au ventre. Ces tours dans le quartier ne faisaient que repousser l'inéluctable...

Rien ne peut me préparer à affronter ma génitrice. Quoi que je fasse, quel que soit ma tenue ou mon maquillage, Inès est insatisfaite. Une déception permanente, c'est ce que je suis à ses yeux.

Pile à l'heure, je sonne, un peu surprise qu'elle ne soit pas déjà sur mon dos à me faire des reproches. Sa voiture est pourtant dans le garage et de la lumière brille à la fenêtre de la cuisine. Quand j'ouvre la porte, une odeur de peinture m'assaille.

– Inès !

Instinctivement, c'est le premier mot qui me vient. Pas « maman », « mam's » ou n'importe quel autre surnom affectueux. Non, Inès, son prénom. L'habitude de l'appeler ainsi date de ma petite enfance, elle est ancrée profondément en moi. Ma génitrice ne souhaitait pas que les gens avec qui elle travaillait changent le regard qu'ils portaient sur elle ; jamais elle ne devait être associée à l'image de la mère au foyer qui pouponne ! Ceci dit, il n'y avait aucune chance. Et pour cause, c'était mon père qui se chargeait de tout : biberons, couches, histoires du soir, câlins.

Papa. L'homme le plus doux que j'aie jamais connu.

D'instinct, je cherche des yeux la seule photo de lui qui demeure dans la maison, mais elle a disparu. Les murs du salon sont nus et les meubles bâchés. Au milieu du hall, face à moi, trois cartons encombrement le passage.

J'entends des talons claquer à l'étage et vois surgir Inès en haut de l'escalier.

– Entre vite ! Hors de question d'avoir de vilaines traces de mouches sur les murs fraîchement peints ! Cette idée de reporter le repas n'était pas fameuse, en fin de compte. Je manque de temps en ce moment, c'est affreux.

Inès vit sur les judicieux placements qu'elle a effectués lorsqu'elle était au sommet de sa gloire en tant que mannequin et ne fait quasiment rien de ses journées maintenant qu'elle ne travaille plus. Mais oui, c'est vrai que manger avec moi empiète sur son existence trépidante. Ceci dit, je devrais me réjouir qu'elle soit pressée aujourd'hui, le calvaire sera de plus courte durée.

– Tu entreprends des travaux ?

Ma mère ouvre grand ses bras et tourne sur elle-même avec grandiloquence.

– Ce n'est pas trop tôt ! Cette maison ne reflétait pas ma personnalité. Cet intérieur terne et déprimant ne me correspondait pas du tout !

Je me mords la joue pour retenir le commentaire qui me brûle la langue. Moins je ferai de vagues, plus vite je quitterai cette baraque.

– Allons grignoter un bout, ajoute Inès, mais ne traînons pas, j'ai encore les affaires de ta sœur à finir d'emballer pour les lui remettre lorsqu'elle viendra.

Je ne comprends pas où est l'urgence, Claire ne viendra ici que dans un mois, à l'occasion de la fameuse réception ultra importante

avec laquelle notre mère nous bassine ces derniers temps. Je la suis néanmoins dans le couloir.

– Ces cartons contiennent des vieilleries à toi qui étaient stockées là-haut, indique-t-elle en désignant ceux qui encombrant le hall. Fais-moi le plaisir de les emmener en partant.

Dans la cuisine aux tons ocre, rien n'a changé. Petite, c'était l'endroit que je préférais avec son comptoir de bois et ses rideaux fleuris. Je suis soulagée de constater qu'Inès n'y a pas touché. C'est pourtant la pièce qui est tout son contraire : chaleureuse, simple, accueillante. Mon père en avait peint les murs lui-même, sifflotant comme il le faisait toujours. Il avait un talent pour imiter le chant des oiseaux, ce qui nous fascinait ma sœur et moi. Il sifflait en faisant le ménage, en cuisinant, en jardinant... Surtout, il sifflait quand Inès commençait à râler et à se plaindre, faisant ainsi la sourde oreille, ce qui décuplait la mauvaise humeur de sa femme.

Je ne me souviens pas d'avoir vu mes parents heureux ensemble. J'ignore s'ils étaient malheureux, mais ils ne se comprenaient pas, c'est certain. Ils s'étaient sans doute rencontrés trop jeunes, oubliant au passage de vérifier s'ils avaient les mêmes envies ou priorités. Papa ne connaissait pas de plus grande joie que d'être avec Claire et moi et nous consacrait tout son temps, tandis qu'Inès voyageait et s'épanouissait loin de la maison.

Sa seconde grossesse a été accidentelle. Ma sœur était née deux ans plus tôt, et ma mère désirait se consacrer au mannequinat. Tout juste âgée de 20 ans, elle avait le monde à ses pieds. Elle m'a gardée, sans doute parce que mon père l'y a poussée, mais s'est plus ou moins désintéressée de moi. Durant les dix premières années de ma vie, son indifférence a été compensée par l'amour inconditionnel de mon père. Mais quand il est mort d'une crise cardiaque à 32 ans, il a bien fallu qu'elle s'occupe de moi. Nous n'avions rien en commun, et je

crois que ma ressemblance physique avec son défunt mari, dont j'ai hérité des pommettes hautes et des yeux verts, n'a pas arrangé la situation.

La disparition de papa a bouleversé mon univers ; en une fraction de seconde, j'ai perdu mon point de repère, la personne qui me comprenait le mieux et m'aimait sans condition. Sans jugement, surtout.

Ce souvenir me ramène à ma discussion avec Smiley dans les toilettes du restaurant. Et notamment à son regard quand je lui ai rendu la photo de son père. Le même que lors de notre rencontre au club. Ce regard me montre un Oliver dans lequel je me reconnais et me rappelle qu'on vit tous avec des peurs...

– Je ne me suis pas mise en frais pour toi, pour une fois, s'exclame Inès, me tirant de mes pensées. Je vais préparer une salade de tomates rapide.

– Je m'en charge, m'empressé-je de proposer en saisissant un couteau dans un tiroir.

Que j'aie au moins le plaisir de trucider quelque chose à défaut de quelqu'un !

Après avoir coupé les pauvres légumes en dés minuscules avec un peu trop de violence, je les assaisonne et dresse la table. Inès s'est mise à la fenêtre pour s'allumer l'une des longues cigarettes qu'elle affectionne tant et qui pour moi ont toujours évoqué les stars de cinéma.

Bizarrement, les mouches peuvent entrer, maintenant...

– Tu t'es libérée pour le 28, alors ? me demande ma mère en soufflant la fumée à l'extérieur.

– Rien n'est sûr encore, mais j'essayerai de venir. Ça peut être sympa.

Comme de se faire écarteler ou ébouillanter vivante.

Inès s'assoit face à moi et m'indique :

– C'est aussi pour cette raison que je refais les chambres ; Paul, ta sœur et les enfants vont dormir ici plusieurs jours, autant que ce soit propre.

J'acquiesce, en plaignant silencieusement ma frangine obligée de rester sous ce toit plus de deux heures.

– Tu lui as parlé récemment ? interrogé-je Inès. Comment se sent-elle ?

– Claire ? Elle m'a téléphoné ce matin, oui. Bien sûr qu'elle allait bien, pourquoi en serait-il autrement ?

Ma mère paraît sincèrement surprise. Je réalise alors que ma sœur ne lui a pas parlé de ses soupçons au sujet de son mari. Sa meilleure amie « avec qui elle papote tous les jours » n'est pas au courant non plus, elle me l'a précisé elle-même. J'en déduis que je suis la seule avec qui elle a partagé son angoisse.

Ma génitrice continue à déblatérer sur les travaux, la réception, les invités dont je me contrefous, tandis que je prends conscience des implications de ce que je viens de réaliser. Claire m'a choisie pour confier ce qui est sans doute la pire des incertitudes pour elle, qui fonde son bonheur sur celui de son homme. Elle m'a choisie, moi qui suis si prompte à la juger sur son mode de vie, moi qui critique sa façon de s'extasier sur la moindre action de Paul, moi la petite sœur ingrate et vindicative... Cette idée me chamboule.

Depuis que ma sœur m'a parlé de l'infidélité potentielle de son mari, j'y ai songé plusieurs fois. Pas plus tard qu'hier soir à *L'Absinthe*. Quand j'ai vu l'alliance de tous ces mecs pelotant des filles qui n'étaient pas leurs femmes, cela m'a refroidie. Le visage de Paul se superposait à celui de ces excités, et j'ai préféré rentrer chez moi, écoeurée.

Objectivement, je sais que Claire est une femme merveilleuse qui se plie en quatre pour sa famille ; quelle est donc la formule pour garder un homme ?

Le ton dédaigneux d'Inès me ramène soudain à la réalité.

– Et puis je craignais la casse aussi avec le petit Johan. Et la grande, ce n'est pas mieux, elle a l'air d'une sacrée empotée, si tu veux mon avis. Quand elle vient ici, j'ai peur qu'elle n'abîme mes précieux bibelots. Un véritable éléphant dans un magasin...

D'un geste brusque, je recule ma chaise, qui crisse sur le carrelage italien, et je me redresse. Écouter ma mère vilipender ma nièce, si douce et innocente, m'est insupportable. Mon ventre se noue, j'ai la nausée. Cette horrible expression de l'éléphant tourne en boucle dans ma tête. J'ai la sensation de l'avoir entendue toute ma vie.

Inès m'observe, les yeux ronds.

– Quelle mouche t'a piquée ?

– Il faut que j'y aille, décrété-je. Demain, je commence tôt, et tu es très occupée toi aussi.

– Bien, bien, n'oublie pas les cartons, alors. Tu verras, ce sont toutes tes babioles d'adolescente, il y a même quelques vêtements. Je crois qu'ils ne te vont plus.

Oh ! sans rire ? Elle croit que ces putains de fringues ne sont plus à ma taille ? Oui, c'est vrai qu'un doute subsiste ; après tout, je n'ai perdu que vingt kilos depuis !

Je transvase les cartons dans le coffre de ma voiture le plus rapidement possible, sans aucune précaution, si bien que l'un d'eux tombe à terre. Un bruit de vaisselle cassée m'indique que ma tirelire cochon rose ou ma boule à neige rapportée d'un voyage scolaire en Suisse n'a pas supporté le choc.

– Ava, me stoppe Inès, il en reste un petit en haut, je vais le chercher !

Tandis qu'elle trotte vers la maison pour finir de se débarrasser de toute trace de mon existence, j'ouvre le carton échoué au sol pour constater quel affreux souvenir partira à la poubelle. Sur le dessus d'un fatras indescriptible est posé un carnet violet à la couverture recouverte d'un patchwork d'images collées. En lettres pailletées vertes est écrit « VAva », bien que je devine plus que je ne lise le dernier A, à moitié effacé.

Mon journal intime.

À la vue de cet objet tout droit surgi du passé, un flot d'émotions me submerge. Je saisis le cahier et fais glisser mes doigts sur les photos de Zac Efron, que j'adorais à cette époque. Je fais défiler les pages en vitesse ; des tickets de cinéma, de concert, des rubans, des emballages de bonbons que je ne mange plus depuis des années y sont collés.

Mon regard s'arrête sur une feuille barrée d'une phrase écrite en majuscules suivie de cinq points d'exclamation : « IL A UNE SURPRISE POUR MOI !!!!! »

Mes épaules se contractent, et la nausée me reprend. Je jette le journal précipitamment dans le carton.

Il ne m'appartient pas. Vava n'existe plus depuis longtemps. Toutes ces affaires vont aller directement dans la benne à ordures.

Au moment où je boucle ma ceinture, Inès glisse la dernière boîte sur le siège passager et me parle encore une fois de sa formidable réception. Je la laisse dire en silence puis démarre.

La nuit n'est pas encore tombée, mais la luminosité a baissé. Des automobilistes me font des appels de phares parce que je n'ai pas allumé les miens. Mes mains tremblent, et je peine à retrouver un souffle normal.

Il faut que je cesse de venir dans cette maudite baraque. Ces visites me détruisent un peu plus à chaque fois en me renvoyant à ce

que j'essaye d'oublier.

Quand mes pensées se sont enfin apaisées, le vide que j'éprouve en moi est abyssal. Je ressens la nécessité absolue d'être désirée. J'ai besoin de mots qui réparent, de mots qui soignent et éloignent les ténèbres qui menacent de m'engloutir à chacune de mes visites à Inès.

La seule personne que j'ai envie d'appeler, c'est Oliver. Il décroche à la première sonnerie.

– J'arrive, tu es chez toi ?

Aucune réponse.

Pendant une effroyable seconde, fragilisée par les mots d'Inès et ceux du carnet, mes certitudes chancellent.

Il va peut-être refuser. Oui, il va décliner mon offre.

Un sanglot me noue la gorge.

– Je t'attends, dit-il enfin.

Je ne peux réprimer un soupir de soulagement.

OceanofPDF.com

26

Oliver

Paola a un peu froid malgré le soleil printanier qui règne sans partage dans le ciel, alors je n'ouvre pas la capote. Son état semble se détériorer, mais elle refuse de répondre à mes questions. La tentation de partager mon inquiétude avec sa mère est grande, pourtant, je m'abstiens. Je dois m'en tenir au contrat, je ne veux ni décevoir ma cliente ni la mettre en colère. J'ai la sensation qu'elle n'aurait pas la force de le supporter. Et puis, elle me l'a répété tout à l'heure en sortant du cinéma, elle ne souhaite que de la joie, aucun sujet qui fâche.

Les sentiments négatifs ne sont qu'une perte de temps, Oli. Ils n'apportent rien, ni à toi, ni aux autres. Ne garde que ce qui peut t'épanouir.

Plus facile à dire qu'à faire. Même si je m'y efforce. Côtayer Paola, c'est comme retomber en enfance. Il faut garder les yeux ouverts sur le merveilleux du quotidien. Elle s'évertue à s'amuser d'un rien parce que tout ce sur quoi elle a basé sa vie n'a plus de sens.

Moi qui aspirais à un retour à davantage de simplicité, j'ai trouvé un maître en la matière.

C'est pourquoi, en dépit de sa fatigue, j'ai décidé de l'emmener quelque part. Elle a accepté de bon cœur.

– C'est nul d'être à l'arrière, déplore-t-elle d'un coup. On y voit bien mieux devant. En plus, je ne sais pas comment me mettre. Et ta tenue ne convient pas non plus ! Je suis très déçue !

J'ai dégotté dans l'abri de jardin de la maison de mon père de vieux gants de chantier, et coiffé ma casquette des Yankees ramenée d'un voyage à New York. Tout cela pour jouer au chauffeur privé pour Paola. Il semble que mon déguisement soit raté, mais il a malgré tout réussi à lui donner le sourire. Et chaque sourire compte.

– Bien, Madame, j'en prends bonne note.

– De quoi on parlait, déjà ?

– D'Ava, qui est venue à la péniche.

La vision de ma boss se présentant au bateau après m'avoir téléphoné visiblement bouleversée surgit dans mon esprit. Elle était sublime. Ses cheveux volaient au vent lorsqu'elle m'a rejoint sur le pont où je l'attendais, un verre à la main.

Son appel m'a surpris. Après notre repas au restaurant, elle ne s'était plus manifestée, et je ne savais pas comment interpréter son silence. C'était à elle de rétablir le dialogue. Je lui avais manifesté clairement mes intentions, et donner l'impression que je lui courais après n'aurait pas servi ma cause.

Alors, j'avais attendu. Et les heures se transformant en jours, j'avais commencé à sérieusement flipper. J'étais déjà trop investi. Ava me plaisait, et je voulais avoir la chance de continuer à la découvrir. Mais s'il était vrai qu'elle n'était venue au restaurant que pour honorer sa parole, je devais renoncer à mes espoirs.

Pour moi, c'était le point de non-retour. Si elle en restait là, s'en tenant à ce qu'elle avait déclaré, j'avais encore le moyen de l'oublier ; même si la tâche aurait été ardue étant donné que je travaille pour

elle. Mais si elle se décidait à montrer que je l'intéressais un tant soit peu, j'étais prêt à plonger à corps et à cœur perdu dans cette relation. J'y croyais.

Quelque chose nous unit, Ava et moi.

Pour moi, aucun obstacle n'est insurmontable quand on s'aime. Et si je ne peux pas encore considérer mon attirance pour ma patronne comme de l'amour, il n'y a qu'un pas à franchir. Ma mère et Léa m'ont souvent charrié sur mon éternel romantisme ; la première gentiment, la seconde beaucoup moins.

J'avoue qu'avec Ava, je suis en terre inconnue : le sexe à *L'Absinthe*, le fait d'avoir été embauché dans son agence, son attitude déroutante... Avec elle, j'ai constamment l'impression de repartir de zéro, toujours en équilibre. J'avance avec précaution dans un champ miné, pressentant que la moindre maladresse pourrait mettre fin brusquement à ce qui se crée entre nous.

Quand je l'ai entendue au téléphone, mon cœur a bondi dans ma poitrine, de soulagement et de joie. J'ai cru percevoir dans sa voix une intonation que je ne lui connaissais pas. Je ne savais pas si c'était mon côté protecteur qui s'emballait, mais j'aurais juré que c'était de la détresse.

Une fois sur la péniche, nulle trace de faiblesse : Ava s'était reprise en main. Ou alors, j'avais rêvé la peine que j'avais pensé détecter quelques instants plus tôt. Elle s'est allongée sur le transat voisin du mien et a bu dans ma bière. Puis, sans un mot, elle est venue m'embrasser. L'urgence de son baiser m'a frappé, libérant la tension accumulée durant les jours où j'avais attendu qu'elle me revienne.

Nous avons fini nus comme des vers sur le pont, nos corps en sueur malgré la fraîcheur et le vent. Heureusement, aucun promeneur n'est passé à ce moment-là ; en tous cas, aucun policier n'est monté nous arrêter pour attentat à la pudeur.

– Elle t’a expliqué ce qui l’a poussée à t’appeler ? demande Paola en me volant ma casquette pour la mettre à la place de son foulard.

– Non, nous n’avons pas vraiment discuté, si tu vois ce que je veux dire.

Ma cliente hoche la tête doucement en regardant par la vitre.

– Ça viendra...

Je me gare devant chez moi. Paola ouvre sa portière, mais je me dépêche de faire le tour pour l’intercepter.

– Laisse-moi t’aider.

– Dégage, Oli.

– Un bon chauffeur emmène sa cliente jusqu’à destination, dis-je en la soulevant dans mes bras.

– Mais ça va pas ? Lâche-moi tout de suite ! Je ne suis pas impotente !

– Non, juste un peu chiante, déclaré-je en resserrant ma prise. Laisse-toi faire, bon sang, et ferme les yeux ! Je ne veux pas que tu voies avant d’y être.

Elle finit par céder en soufflant. Je contourne la maison de mon père et la dépose sur le banc d’où l’on peut apprécier l’ensemble du jardin. J’ai changé d’avis et commencé à planter des fleurs d’été : anémones et œillets, des bulbes d’agapanthes, de lys et d’arums, mais également des pieds déjà hauts de sauges de différentes couleurs.

– C’est bon ? s’impatiente-t-elle.

– Oui.

Ce jardin n’est qu’une œuvre en devenir, un tableau en cours de réalisation, mais je sais que Paola y sera sensible malgré tout. J’y passe tout mon temps libre. Après avoir décollé quelques tapisseries dans la maison, j’ai délaissé l’intérieur pour profiter des beaux jours.

– Il y a du potentiel, annonce-t-elle. Explique-moi ce que tu prévois de faire.

Je me lance alors dans la description de l'idéal que je veux atteindre. Près de l'habitation, je veux planter des fleurs, quelques arbustes, des aromatiques... et au fond, j'aimerais créer un grand potager, implanter des fruitiers... Ce n'est pas la place qui manque.

J'avoue que je tire une certaine fierté à me projeter dans l'avenir de la sorte, à suivre un chemin qui, pour une fois, me semble attrayant.

– Ce sera de toute beauté, souffle Paola.

Je ne peux m'empêcher de poser la question qui me brûle les lèvres :

– Tu reviendras voir ?

Aucune promesse dans le sourire énigmatique de ma cliente, mais je veux croire que la lueur dans ses yeux signifie au moins « peut-être ».

– Est-ce que c'est ce que tu attendais de moi ? demandé-je de but en blanc. Je veux dire, tu n'es pas déçue ? Je te sers de chauffeur, de cuisinier, de bouffon, de dame de compagnie... Je te raconte ma vie. Tu es contente ?

Un bref éclat de rire jaillit de sa bouche.

– Tu considères que je jette mon argent par les fenêtres ?

– Un peu, oui !

– Je ne suis pas d'accord ; tu es l'un de mes meilleurs investissements.

– Mais ma mission se finit dans quelques jours.

Ces mots provoquent en moi une tristesse que je dissimule pour rester jusqu'au bout dans la légèreté et l'insouciance. Paola fait partie de mon quotidien depuis près d'un mois, et je n'ai pas envie que ça s'arrête.

– Qu'est-ce que tu vas faire de tout ton temps libre ? m'interroge-t-elle.

– Le jardin et la maison devraient m’occuper dans les semaines à venir. Et je me demande si je ne devrais pas reprendre des études de jardinier paysagiste... Qu’est-ce que tu en penses ?

– Que tu as raison. C’est un projet passionnant !

Je la suis quand elle se lève pour explorer le verger.

– On continuera à se voir, tu ne vas pas te débarrasser de moi aussi facilement ! lui affirmé-je.

Sans réagir à ma remarque, elle me suggère :

– Tu sais ce que tu devrais faire ? Inviter Ava à visiter ton petit paradis. Quand ce sera prêt.

Sur ce, les mains croisées dans le dos, coiffée de ma casquette, Paola se met à déambuler au milieu des arbres comme si tout était dit.

Ava

Fugitive, c'est ce que tu es, Ava Langlois. Dans tous les sens du terme.

Ce sont les mots qu'Oliver a prononcés sur le pont du bateau. Allongés sur des transats, nos corps nus exposés au vent, nous étions silencieux. Nos ébats étaient parvenus à repousser les mots blessants d'Inès et à me redonner un semblant de confiance.

Du bout du doigt, Smiley traçait des dessins éphémères sur la fine pellicule de sueur couvrant mon dos. J'étais bien. Oui, une fraction de seconde, je me suis presque sentie normale.

Puis il m'a confié qu'il était heureux que je sois venue. Qu'il avait espéré, sans trop y croire.

Évidemment, à cette confession, je me suis levée et j'ai rassemblé mes affaires. Alors que j'étais sur le point de partir, il m'a retenue par le poignet, et sa main a glissé jusque dans la mienne. « Je me suis peut-être imaginé des choses... mais sache que je serai toujours là lorsque tu auras besoin de moi. » J'ai fui sur la passerelle, et Oliver, avec la perspicacité dont il fait toujours preuve à mon sujet, a lancé cette phrase qui s'est aussitôt perdue dans le vent.

Fugitive, c'est ce que tu es...

Quand la sonnerie de l'interphone retentit, je me redresse, refoulant mes souvenirs au second plan. Le travail avant tout ; il faut que je cesse de me perdre dans mes pensées quand je suis au boulot.

Du haut de l'escalier, j'observe Louis pénétrer dans l'agence à la manière d'une souris qui sort de son trou. Le regard qui rebondit dans tous les coins de la pièce, la démarche hésitante. Betty le salue, il répond en marmonnant. Capuche de son sweat rouge rabattue sur le crâne, baggy kaki extra large, skate sous le bras, il jure dans le décor de l'agence. Après avoir accepté un soda de la part de ma secrétaire, il la suit en direction de l'étage. Dès qu'il me voit, debout en haut des marches, il s'exclame :

– Putain, ça craint par ici ! La zone industrielle paumée, le bâtiment déprimant... Ça pue la mort !

Du coin de l'œil, j'aperçois Betty qui se retient de rire. J'ai moi-même toutes les peines du monde à rester stoïque.

– Bienvenue chez VertiG, Louis.

Je le guide vers mon bureau avec mon sourire le plus engageant. Mon assistante se retire en promettant à notre potentielle recrue d'apporter sa boisson rapidement.

Porte close, je m'installe derrière mon ordinateur et invite le jeune homme à s'asseoir.

– Non merci, je reste debout, déclare-t-il, prêt à bondir hors de la pièce. Bon, allez, dis-moi ce que c'est, le boulot, parce que là, je t'avoue que ça me gave, toute cette histoire. Le bus m'a déposé à trois bornes ! Heureusement que j'avais Levis, bordel !

– Levis ?

– Mon skate. Rien à voir avec la marque de jean, hein. C'est du latin.

Je me frotte les mains mentalement. Louis possède toutes les qualités requises pour faire une recrue formidable. Intelligent,

attentionné, passionné.

Betty entre après avoir frappé deux coups secs. Elle m'apporte mon mug de thé et pose sur la console une bouteille de soda avec une paille. Louis attrape cette dernière avec brusquerie.

– Vous savez que c'est de la merde, ça ? crache-t-il. Faut pas en utiliser, ça pollue de fou !

Face à la virulence du jeune homme, mon assistante se statue, les mains crispées sur son corsage moutarde.

– Elles sont biodégradables, précisé-je doucement, tout en me disant que j'apprécie ce type chaque seconde un peu plus.

– Ah ! lâche Louis, l'air penaud.

En une seconde à peine, il retrouve cependant son assurance habituelle.

– Pardon, mais les pailles, c'est le diable, faut le savoir. Ah ! ben oui, je vois que vous achetez des bouteilles en verre, c'est cool.

Il s'assoit finalement, sirote un peu de son soda, puis tambourine des mains sur ses genoux. Betty me regarde une dernière fois, les yeux écarquillés, puis s'éclipse.

Je m'interroge sur la meilleure façon de mener cet entretien, consciente que mon interlocuteur saisira le moindre prétexte pour s'enfuir. Pas besoin d'en passer par la phase questions en rafale, je sais de quoi il est capable. Sa patience avec le garçon au *skate park*, les miettes qu'il a distribuées aux oiseaux, son humour... En réalité, il faut juste qu'il accepte de nous rejoindre ; de mon côté, je suis convaincue.

– Louis, je t'ai fait venir aujourd'hui pour te proposer un travail d'accompagnateur, annoncé-je.

Il ôte sa capuche pour planter ses yeux sombres dans les miens, se gratte la tête.

– Faut accompagner qui ?

– Des femmes.

– Putain, fais gaffe à ce que tu vas dire !

Il plaque son poing serré devant sa bouche, et je m'attends à ce qu'il explose, mais il souffle et, contre toute attente, me sourit.

– Avoue que tu pensais que j'allais péter un câble.

J'acquiesce.

– Mais je l'ai pas fait, parce que t'es une maline, et comme j'ai été clair depuis le début sur le fait que les vieilles, ça me branche pas... si tu insistes quand même, c'est que c'est pas ce que je crois. Pas vrai ?

– En effet. Je fournis un service d'accompagnant pour des femmes aux besoins particuliers. Les missions sont très variées, aussi bien dans leur durée que par leur teneur. Les clientes peuvent avoir envie de compagnie, chercher quelqu'un avec qui parler, faire du sport... Mes employés endossent tour à tour le rôle de baby-sitter, de modèle, de garde du corps... Ça dépend.

Louis se met à ronger ses ongles, nerveux.

– Y'a des trucs chelous dans ton discours, mais ça peut être du genre amener une meuf faire son shopping et lui tenir ses paquets ?

– Genre ça, oui. Même si ce cas précis ne s'est jamais présenté. En règle générale, je mise sur des missions où l'accompagnant peut réellement apporter quelque chose à la cliente. Il s'agit de connecter deux personnes et...

– Ça se pourrait bien que ça m'intéresse. Mais soyons clairs, faut pas que je la culbute dans la cabine d'essayage ?

– Non, c'est même plutôt déconseillé. Je te l'interdis.

Il semble peser le pour et le contre.

– Je peux poser des questions ?

Tout en buvant une gorgée de thé, je l'y encourage.

– C'est bien payé ? me demande-t-il. Parce que j'ai dégoté un mi-temps de serveur, donc je veux savoir où je suis le plus susceptible de

gagner de la thune.

– Logique. Chaque mission rapporte un pourcentage, mais elles sont ponctuelles et peuvent être relativement courtes. Je te conseille de garder ton autre boulot, si tu peux.

D'une traite, Louis avale le reste de sa boisson et hoche la tête. Revoilà qu'il tapote ses jambes.

– Pourquoi y'a que des clientes ? s'interroge-t-il. Les mecs méritent pas qu'on les aide ? T'as une dent contre eux ?

Alors là, j'avoue, il me prend totalement au dépourvu. Je suis encore déstabilisée, incapable de lui répondre quoi que ce soit, quand il enchaîne :

– Je parie que tu n'emploies que des gars. Parce que t'aimes bien les diriger, je me trompe ?

Non, mais qu'est-ce que c'est que cette psychologie de comptoir ?

En l'absence de réponse de ma part, le jeune homme se rencogne dans son siège.

– O.K., je suis partant, déclare-t-il en passant sa main sur son crâne rasé, satisfait.

Je me crispe imperceptiblement. Du moins, je tente de cacher qu'en quelques phrases, Louis a certainement fait une analyse assez juste de ma conception de VertiG.

– Bien, m'exclamé-je, ravie de pouvoir revenir à un cadre que je maîtrise. Dans ce cas, nous allons t'envoyer un contrat, ainsi qu'un dossier à remplir. Je suis contente que tu rejoignes notre équipe. Laisse tes coordonnées à Betty en descendant.

– En attendant, je fais quoi ?

– Un peu de musculation, histoire de consolider ta frêle constitution ?

Tout en ramassant son skate, Louis ricane de bon cœur.

– Putain, c'est moche, d'être rancunière. T'as vraiment pas aimé que je te chambre, toi ! Allez, je me casse, j'ai encore tout le trajet retour à me taper.

Alors qu'il était sur le point de quitter mon bureau, il se retourne néanmoins et se tortille soudain comme un gamin gêné.

– Pourquoi t'as pensé à moi pour ce boulot ? me demande-t-il. D'habitude, les vieux me considèrent comme une plaie pour la société et un branleur de première.

– Déjà, arrête de dire que je suis vieille, je n'ai que neuf ans de plus que toi.

– Tu te fringues comme si t'en avais le double, c'est pas de ma faute !

Cette fois, c'est moi qui éclate de rire.

– Te fous pas de ma gueule ! s'écrie-t-il.

– Ce n'est pas le cas. Tu en penses quoi, toi ? C'est ce que tu es, une plaie, un branleur ?

– Ça m'arrive de le croire, oui...

Ses iris noirs m'étudient en attente d'une réponse. Il veut savoir s'il peut me faire confiance. Je pèse mes mots avant de lui confier :

– Je ne me fie pas aux apparences. Je ne sais que trop bien à quel point elles peuvent être trompeuses.

– C'est clair que tu as l'air fortiche pour endormir le monde, toi.

– Peut-être que ça ne va pas te plaire, ajouté-je en ignorant sa remarque, mais c'est ta gentillesse avec le garçon au parc qui a fait la différence.

Il rabat sa capuche, peut-être pour ne pas me montrer sa réaction à ma déclaration ; du moins, c'est ce que je crois avant qu'il ne se retourne et réplique :

– Si, ça me plaît. Y'a que les gens qui font preuve de gentillesse qui comptent, les autres peuvent aller se faire foutre.

Une opinion assénée avec conviction !

Sur ce, Louis me balance un merci du bout des lèvres et dévale les marches de métal à toute vitesse. Sourire aux lèvres, je m'imprègne de l'énergie que le jeune homme m'a transmise et réalise, une fois de plus, à quel point j'aime mon travail.

Sur un coup de tête, j'attrape mon téléphone et appelle ma sœur. Face à ses craintes de ces quinze derniers jours, je n'ai pas été d'un grand secours, mais je sais soudain très précisément ce que je vais lui conseiller.

– Allô ?

– Trouve un job ! déclaré-je sans préambule.

– Ava ?

– C'est la préconisation du docteur Langlois pour faire face à ton problème.

– En quoi est-ce que travailler empêchera Paul d'aller voir ailleurs ? s'enquiert Claire, sceptique.

– En rien, on est bien d'accord, mais ça évitera que tu tournes en rond à fouiller et à guetter le moindre signe de son infidélité. Et surtout, ça te permettra de t'intéresser à autre chose qu'à ton mari.

Un fracas métallique retentit à l'autre bout du fil, et j'entends Johan éclater en sanglots.

– Faut que je te laisse, Jo a fait tomber le tiroir à couverts, on se rappelle, s'excuse ma sœur précipitamment avant de raccrocher.

Enthousiasmé par mon idée pour Claire et mon entretien avec Louis, mon cerveau euphorique fait aussitôt apparaître le visage d'Oliver. Par certains aspects, le jeune skateur me fait penser à lui, notamment à la sagacité dont il fait preuve me concernant.

Sans réfléchir, je compose le numéro de Smiley. Dès la première sonnerie, sa voix s'élève, avenante.

– Salut !

Soudain, effrayée par mon propre élan, je m'éclaircis la gorge pour reprendre contenance. Je balbutie, incapable de formuler une phrase cohérente.

– Ça va ? s'enquiert Oliver d'un ton devenu soucieux.

– Oui, oui, je... Ton contrat avec Paola Pasquier touche à sa fin dans quelques jours.

– Je m'en souviens. Tu es sûre que tout va bien ? Tu veux que je vienne ?

– Non, m'écrié-je. C'était juste pour te rappeler l'échéance.

Alors que je vais couper cet appel qui n'aurait pas dû avoir lieu, il prononce mon prénom.

– Ava ?

– Quoi ?

– Ça te dit de venir à la péniche samedi soir ?

– Oui, d'accord, accepté-je sans pleinement réaliser ce que je viens de dire tant je suis pressée de raccrocher.

Je comprends enfin ce qui sépare Oliver des hommes que j'ai fréquentés jusqu'à présent. Il pose sur moi un regard différent et dépasse l'image que je m'acharne à véhiculer ; aussi bien celle de Mint, la fille libérée, que celle de la chef d'entreprise professionnelle et distante. Il ne m'a jamais envisagée comme un simple corps ; même la toute première fois à *L'Absinthe*, il a eu un temps d'hésitation, presque réticent à coucher avec une fille qu'il ne connaissait pas. Il ne m'a jamais pensée indifférente ou antipathique.

La réalité me plaît autant qu'elle me fait peur.

Oliver ne se contente pas de me regarder, il me voit.

28

Oliver

Je me sens fébrile. Le couvert est mis, et ce que j'ai préparé attend dans le frigo : le repas et le plan B. Je n'ai disposé ni fleurs ni bougies dans la péniche ; donner une apparence romantique à ce rendez-vous risquerait de faire fuir Ava une fois de plus. Je ne la sens pas encore prête à considérer notre complicité comme une relation.

Je jette un dernier coup d'œil autour de moi pour me rassurer sur le rangement et la propreté, ce qui est un peu absurde dans la mesure où ma boss est déjà venue à l'improviste et a pu observer l'endroit dans un triste état.

Je fais craquer mes phalanges et ma nuque à l'image d'un boxeur sur le point d'entrer sur le ring. Une analogie plutôt pertinente : je vais affronter un adversaire de taille. Mais cette fois, je me tiens prêt.

Et si Ava ne venait pas, préférant passer sa soirée à *L'Absinthe* ? Je me retrouverais comme un con avec mes illusions et un profond sentiment de gâchis...

Quand elle m'a téléphoné, je l'ai conviée au bateau sur une impulsion. Agir, voilà mon nouveau credo ! J'ai poussé mon audace jusqu'à choisir la soirée du samedi, pour l'empêcher de sortir en boîte

et d'y croiser un homme plus intéressant que moi. Dans ma grande naïveté, j'espère qu'elle ne va plus au club de toute façon, mais je n'ai pas demandé confirmation à Chris, je préfère faire l'autruche.

À moi de la persuader qu'elle sera mieux avec moi. Je ne demande qu'une chance. Une opportunité de lui prouver qu'elle n'a rien à craindre de moi et qu'on peut être bien ensemble.

Un pas après l'autre, Ava se rapproche de moi et Mint s'éloigne.

Alors que je me mets aux fourneaux, je l'entends sur le pont. Ses talons claquent sur le bois. Je prends une profonde inspiration pour m'armer contre le désir qui va m'assaillir d'ici quelques secondes.

Elle entre sans frapper. Quand elle descend l'échelle, offrant à ma vue l'arrière de ses jambes fuselées, je m'efforce de ne pas dériver jusqu'au bord de sa très courte tenue. Peine perdue.

Elle se retourne et intercepte mon regard. Tête penchée sur le côté, elle observe ensuite la table dressée et arque un sourcil.

– Ne me dis pas que tu cuisines ?

– Je suis un homme plein de surprises !

– Pas tant que ça, nuance-t-elle en ôtant sa veste, me révélant ses épaules athlétiques et son absence de soutien-gorge sous les fines bretelles de sa robe.

Je m'esclaffe. Je dois reconnaître que son sens de la repartie ne cesse de m'amuser.

– J'ai jeté quelques feuilles de salade dans un plat, je ne pense pas que le guide Michelin m'accordera une étoile pour ça.

Ava évolue lascivement devant la bibliothèque, caressant de sa main la couverture des livres. Contrairement à ce que je veux laisser paraître, son corps exerce une fascination sur moi qu'elle contrôle parfaitement. Adossé au comptoir, je crispe mes doigts sur le plan de travail.

– Je ne suis pas là pour manger, monsieur Astier, m'annonce-t-elle.

– Pourquoi, alors ?

Son index court le long du mur, effleure les meubles qui se trouvent sur son passage tandis qu'elle chemine vers moi comme la plus redoutable des prédatrices. Elle s'immobilise à quelques centimètres de mon torse avant de faire descendre son doigt de mon tee-shirt à mon pantalon.

– Pour ça, susurre-t-elle.

Je déglutis et rive mes yeux aux siens.

– Et si moi...

Ma main se pose avec douceur sur l'arrière de sa cuisse musclée, remonte jusqu'à son string.

–... je t'avais invitée...

Mes doigts frôlent ses fesses, ce qui la fait frissonner, touchent son dos avant de glisser le long de son bras.

–... pour ça, terminé-je en tapotant légèrement sa tempe.

Elle grimace de déception et recule de deux pas.

– Rien de ce qu'il y a là-dedans ne mérite qu'on s'y attarde.

C'est la première fois que je suis si près de la vraie Ava. Elle en prend d'ailleurs conscience et fait aussitôt machine arrière.

– Ce n'était pas une bonne idée, dit-elle en saisissant sa veste.

Je suis à deux doigts de la perdre, et cela m'est intolérable. Je dois ramener la situation à un niveau moins effrayant pour elle. Je passe directement au plan B.

– Je te propose un jeu.

Elle continue à s'éloigner, mais son pas ralentit.

– Un moyen d'avoir tous les deux ce qu'on veut, ajouté-je.

– Cela me semble difficile à croire, rétorque-t-elle.

– Laisse-moi une chance.

Elle se retourne pour me contempler, et je voudrais tellement pouvoir lire dans ses pensées que c'en est presque douloureux.

– Il n’y a pas de piège, Ava. Ce n’est qu’un jeu...

Après une minute qui me paraît une éternité, elle finit par faire non de la tête et se diriger vers l’échelle d’un pas décidé.

Merde ! J’ai envie de balancer tout ce qui se trouve sur le comptoir.

– Je te préviens, indique-t-elle, je ne joue pas au Monopoly ou à je ne sais quelle débilité du genre. Et je suis très mauvaise perdante !

Je fais volte-face et la vois en train de retirer ses talons et de reposer sa veste.

Cette femme aura ma peau ! Je m’avance vers elle et lui attrape le visage en coupe. J’hésite entre la porter jusqu’à mon lit sans attendre ou m’en tenir au plan ; en attendant, je pose mes lèvres sur les siennes, me délectant de la douceur de sa bouche.

Quand nos langues s’entremêlent, avides, un désir puissant s’empare de moi, mais je la repousse. Me maudissant intérieurement pour cela.

– On laisse tomber le jeu, non ? propose-t-elle, aguicheuse.

Je ris en lui prenant la main.

Non, ce doit être maintenant, tant qu’il me reste une once de lucidité.

De bonne grâce, Ava me suit docilement jusqu’au canapé, ce qui me surprend.

– Assieds-toi.

Elle accède à ma requête avec un sourire en coin.

– Ferme les yeux.

Elle lève ses iris de jade vers moi, hésite, mais finalement obéit.

– Pas de triche, ordonné-je. Voici les règles : je vais te donner à manger, et si tu devines ce que c’est, tu obtiendras de moi tout ce que tu veux.

– Et si je me trompe ?

– J’aurai le droit de te poser une question.

Elle soupire, mais conserve les paupières closes.

– Vas-y, Oliver. Mais je ne perdrai pas, alors tiens-toi prêt.

Je ricane en allant chercher ce que j’ai préparé. La voir ainsi, à ma merci, assise bien droite, un air de défi sur son magnifique minois, m’oblige à déployer des trésors de concentration pour ne pas la basculer sur le divan dans l’instant.

J’ouvre des boîtes, verse du liquide dans des verres tout en surveillant Ava. Elle tend l’oreille, mais reste sagement immobile, les mains serrées entre les cuisses.

– Ouvre la bouche et tire la langue, lui demandé-je en revenant auprès d’elle.

Ce qu’elle fait. Mais en gardant les lèvres pincées.

– J’ai compris que ça ne te plaisait pas, soupire-je en lui caressant la jambe. Mais tu t’es engagée, va jusqu’au bout.

– Je ne suis pas une lâcheuse, rétorque-t-elle en desserrant enfin les dents.

Délicatement, je dépose une feuille sur sa langue. Elle la mâche, avant de grimacer et de cracher le tout par terre. J’éclate de rire face à sa réaction.

– On dirait que tu n’es pas fan !

Elle s’esclaffe elle aussi.

– J’ai été surprise, c’est tout. De la menthe, c’est de la menthe !

– Un point pour la jolie blonde.

– Oh ! et je suis pliée de rire, ironise-t-elle. Le clin d’œil à Mint, désopilant.

C’est tellement jouissif de la regarder s’énervier les yeux fermés !

– J’ai gagné, monsieur Astier, à vous de tenir votre engagement et...

Je l'interromps en écartant lentement ses jambes et en me mettant face à elle, à genoux sur le sol. D'un geste, je la rapproche pour la plaquer contre moi et m'attarde sur ses hanches tandis qu'elle enfouit une main dans mes cheveux. Sa respiration se fait plus profonde. Elle bascule son bassin pour le frotter au mien, et cette pression m'arrache un grognement. Le visage blotti dans son cou, je m'enivre de son parfum. Je dépose un baiser sur l'arrondi de son épaule avant de me détacher d'elle une fois de plus.

Je ne sais vraiment pas ce qui m'est passé par la tête en imaginant ce jeu à la con.

Encore une riche idée, Oli !

Ava se mord la lèvre inférieure, et je me force à me concentrer sur ce que je lui ai préparé pour la suite. Elle ouvre la bouche sans que j'aie à lui dire quoi que ce soit. J'y glisse un After Eight ; un peu de crème sucrée à la menthe se colle sur son menton, et je n'ai qu'une envie, le lui lécher.

– C'est dégueulasse. Et injuste, qui plus est ! se révolte-t-elle en avalant le chocolat. Je ne mange pas ce genre de sucreries, je ne peux pas connaître !

– Quel dommage, mademoiselle Langlois. Les règles sont les règles.

– Oui, oui, c'est ça. Pose-la, ta question, me dit-elle, tendue.

Il n'y a pas de façon subtile de dire ça, donc je mets directement les pieds dans le plat.

– Est-ce que tu accepterais de sortir avec moi ?

Je ne sais pas à quoi elle s'attendait, mais elle semble presque soulagée.

– Ce n'est pas déjà ce qu'on fait ?

– Non. Nous, on baise. Note bien que je n'ai rien contre, mais j'aspire à beaucoup plus que ça.

– Il faut que j’y réfléchisse.

Elle botte en touche ; le contraire m’aurait étonné. Au moins, elle ne m’oppose pas un non définitif. Je décide de m’en contenter pour le moment.

J’attrape sa main pour y mettre un verre. Sans hésitation, elle trempe ses lèvres dans le liquide émeraude qu’il contient, et l’écœurement qui se lit sur ses traits me fait exploser de rire. Un filet vert coule du coin de sa bouche quand elle m’insulte copieusement.

– J’aime pas ce truc, et j’aime pas ton jeu ! C’est infect !

– Comment ça s’appelle ?

– J’en sais rien, je m’en fous ! Ne me donne plus rien à la menthe !

– Tiens, bois.

Pressée de s’enlever le goût des papilles, elle avale en entier le smoothie que je viens de lui tendre.

– Épinards, pomme et menthe, encore ! s’écrie-t-elle, identifiant correctement chaque ingrédient.

– Tu peux ouvrir les yeux.

Elle plisse les paupières pour s’habituer à la lumière. Je ne lui en laisse pas le temps et l’embrasse avec fougue.

Je relève ses cheveux et descends ma langue sur le sillon tracé par l’alcool vert. La goutte a suivi les courbes et les creux, de sa bouche à la naissance de son sein droit. Elle retire les fines bretelles de sa robe, qui roulent le long de ses épaules. Dans l’abandon, je la trouve belle, presque vulnérable. Comme lors de chacune de nos étreintes, je suis émerveillé de la sentir entre mes bras.

Quand elle se recule sur le canapé, j’enlève mon tee-shirt et la rejoins pour m’allonger contre elle. Nous nous tenons enlacés, et je savoure cet instant de tous les possibles. À l’oreille, elle me souffle une phrase que je comprends mal. Je lui fais répéter.

– Tu as droit à une autre question.

Je me redresse sur le coude pour la regarder. Elle semble sérieuse.

– Je te l’ai dit, je joue à la loyale, ajoute-t-elle.

Ces mots sont la permission que j’attendais, la confirmation que je la touche enfin du bout du cœur. Je l’embrasse encore ; nos peaux sont soudées l’une à l’autre. Je baisse jean et caleçon, et attrape ce qu’il faut dans une des poches.

Les doigts d’Ava courent sur mes reins au moment où j’entre en elle. Nos deux corps ondulent sur un rythme extrêmement lent. Je colle mes lèvres contre son oreille et lui glisse :

– Est-ce que tu veux bien te souvenir de la promesse que je vais te faire ?

Pour toute réponse, elle me mord l’épaule.

– Bientôt, je te ferai l’amour, et tu verras la différence, lui confié-je.

29

Ava

Sur le tapis de course, les kilomètres défilent, mais mes idées ne s'éclaircissent pas pour autant. Voilà près de dix jours que ma vie a pris un tournant inattendu, et mes pensées se bousculent sans que je parvienne à les ordonner.

Imperceptiblement, à partir du moment où j'ai rejoint Smiley après ma visite chez Inès, tout a changé. Depuis, la situation m'échappe.

J'accélère le rythme et allonge ma foulée.

Oliver.

Sans crier gare, avec son sourire et son non-respect de la distance de sécurité que j'établis généralement avec les gens, il se fait une place au creux de moi, là où aucun sentiment n'a vu le jour depuis bien longtemps. Il n'exerce jamais de pression. Comme si, au fond, ça n'avait pas tant d'importance. Et il sait que ça m'interpelle.

Aucun de mes prétendants ne s'est jamais montré aussi persévérant. Ou bien est-ce moi qui ne leur ai pas donné la chance de l'être, tuant dans l'œuf toutes tentatives d'approche ? On m'a souvent qualifiée de reine des glaces, de garce froide et sans cœur. Je l'ai bien

cherché, je ne m'attends pas à récolter autre chose avec mon comportement. Néanmoins, il ne faut pas croire que je n'ai pas d'émotions. Elles sont juste enfouies, pour me préserver.

Lentement, Oliver se fraie un chemin jusqu'à moi, avec douceur et patience. Et cela me terrifie. Mon cœur est barricadé depuis si longtemps qu'il ne sait plus comment se comporter. D'autant que Smiley est une âme généreuse, et je ne sais que trop bien ce qu'il va se passer. Bientôt, ma raison prendra le dessus, et je ressentirai le désir malsain de le faire souffrir, parce qu'être gentil, c'est être faible.

Ou bien il découvrira Vava, la gamine trop naïve que j'ai pris soin de faire disparaître, et il lui brisera le cœur.

Et ça, c'est hors de question.

Essoufflée, et pas plus avancée, j'éteins mon tapis de course, et c'est l'esprit ailleurs que j'effectue mes mesures habituelles. Mais je n'arrive pas à prêter attention aux chiffres. Une fois sous la douche, je ne peux m'empêcher de penser aux conséquences de la présence d'Oliver dans ma vie.

Samedi, il m'a retenue si tard que je me suis endormie ; je ne passe pourtant jamais la nuit chez mes conquêtes. Je me suis réveillée en fin de matinée, échevelée et affamée, son bras passé autour de ma taille.

En découvrant l'heure, j'ai paniqué. J'étais poisseuse, ma robe était sale, je ne pouvais pas arriver à temps chez Inès, et lui était plongé dans un profond sommeil. Ça m'a profondément agacée, alors je l'ai réveillé à coups d'oreiller. Ne voyant pas où était le problème, il m'a entraînée sous la douche et lavée. D'abord contre mon gré, puis... avec mes encouragements. Si bien qu'à midi, je grignotais des toasts et le reste de green smoothie sur le pont du bateau, habillée d'un jogging et d'un tee-shirt trop grand imprégné du parfum d'Oliver.

Qu'est-ce qui m'a poussée à rester et à mentir à ma mère pour justifier que j'annule notre déjeuner ?

Après m'avoir prêté des vêtements, Smiley m'a offert son sourire espiègle puis est retourné se coucher sans un mot. Il ne m'a pas invitée à manger ou à le rejoindre dans le lit. Rien.

Le résultat est le même. J'ai sauté le repas dominical maternel et je le paierai tôt ou tard.

Pourquoi ai-je finalement accepté l'idée de ne pas me rendre chez Inès ? Parce que notre face-à-face précédent a été trop éprouvant ?

Non, je suis restée parce que j'étais bien. Oliver me laissait de l'espace. Rien ne lui garantissait que je serais là à son réveil, j'aurais pu partir comme je le fais à chaque fois. Mais sa confiance m'a apaisée. Il n'a pas besoin de me garder dans ses bras pour se persuader que je vais y revenir. Il me croit capable de faire les bons choix. J'aimerais tellement avoir son assurance...

Alors que je m'assois pour consulter le dossier de la cliente que je vais recevoir, Betty entre dans mon bureau avec une tasse de thé. Elle dépose le courrier sur la console, puis me fixe, les bras croisés.

– Tu n'étais pas censée mettre un terme à ton histoire avec Oli ?

Je lève les yeux de la fiche de Madeline O'Rourke et lui demande :

– Pourquoi tu dis ça ?

– Parce qu'un panier garni de pieds de menthe, d'After Eight et de Get 27 t'attend en bas avec un mot.

Voilà, du Get 27 ! C'est ça, l'alcool dont je n'ai pas réussi à me rappeler le nom l'autre soir.

– Et tu n'as pas voulu me le monter parce que tu désapprouves ?
lancé-je à Betty.

Son éclat de rire ricoche aux quatre coins de la pièce.

– Absolument pas ! Je suis ravie. Quelqu'un dans ta vie, c'est inespéré !

– Et que fais-tu de la règle commandant de ne pas mélanger travail et plaisir ?

D'un geste évasif de la main, mon assistante chasse cette idée déplaisante.

– Il faut prendre le plaisir là où il se niche, Ava. Pas de honte à avoir si le joli cœur te fait tourner la tête !

– Tu n'as pas du boulot ?

Elle entame une danse ; les bracelets qui couvrent ses poignets s'entrechoquent.

– Ava a un petit copain, chantonne-t-elle pour m'agacer. Ava a...

– On s'envoie en l'air, Betty ! m'écrié-je. Cesse tes pitreries.

– Ne crie pas, la cliente est déjà arrivée.

Je me redresse, scandalisée.

– Quoi ? Fais-la entrer, alors !

– Elle visite le rez-de-chaussée, chuchote mon assistante.

Je me précipite dans l'escalier pour aller au-devant de la femme que je suis censée recevoir. Grande et sèche, vêtue d'une longue cape violette traînant au sol, elle observe les photographies de Mapplethorpe accrochées aux murs. Je me présente en tendant la main :

– Madame O'Rourke, Ava Langlois.

– Madeline suffira, indique-t-elle sans se retourner. Ces fleurs ne sont pas les œuvres les plus connues de cet artiste, mais j'imagine que vous ne pouviez décemment pas étaler des clichés de nus masculins dans l'entrée de votre agence. C'est bien dommage, n'est-ce pas ?

Je souris.

– En réalité, j'aurais pu, mais je préfère garder ces clichés pour chez moi.

Un rire saccadé et enfantin s'échappe de la bouche de Madeline, qui hoche la tête, appréciatrice.

Nous nous installons sur les fauteuils du palier pour discuter du service que je peux lui vendre. Elle ne se perd pas en explications.

– Une amie m’a parlé de VertiG, et je suis curieuse de découvrir vos offres. Vous ne fournissez pas d’escorts, si j’ai bien compris.

– Si, mais d’un genre particulier.

– D’où mon intérêt.

Je lui sers une tasse de thé et lui demande :

– Que puis-je pour vous ?

– Je suis à la recherche d’un modèle homme pour un triptyque, trois peintures que je dois réaliser pour une exposition. Pas n’importe qui, néanmoins. Il me faut un « terrien », proche de la nature et des animaux. Il doit dégager une aura de bonté. Cela peut vous sembler excentrique, voire absurde, cependant, j’ai impérativement besoin d’une belle personne.

Je demeure impassible, car non, ce n’est pas la requête la plus étrange que l’on m’ait faite. Je l’étudie aussitôt, et parmi la multitude d’hommes que j’ai recrutés, un seul s’impose à moi.

Oliver. Comme s’il n’y avait plus que lui.

Le fait que cette femme utilise des mots similaires à ceux que j’ai associés à Smiley un peu plus tôt me perturbe.

Une âme généreuse. Une belle personne.

Plusieurs autres de mes employés collent néanmoins au profil : Tom, Sébastien l’ambulancier, Torben le serveur... mais Oli est libre. Il vient de conclure sa mission avec Paola Pasquier.

Il faut que j’y réfléchisse, cependant. Je ne peux pas me décider aussi rapidement.

– Mon amie m’a expliqué que nous ne choisissons pas, mais si je peux émettre un souhait, un brun serait parfait, ajoute Madeline. Et si vous vous demandez pourquoi je ne vais pas dans les écoles d’art

pour trouver mon bonheur, eh bien tant pis pour vous, car je n'ai pas envie de vous le dire.

Je ris à sa franchise, et elle s'esclaffe également.

Un brun, soit. *Exit* Torben et Tom, alors.

Je raccompagne ma cliente jusqu'à la sortie en lui promettant de la recontacter rapidement. En retournant à l'intérieur, j'avise le panier en osier qui m'attend sur le bureau de mon assistante et me saisis de la petite enveloppe qui trône sur le dessus. Je constate au passage que l'une des boîtes de chocolats à la menthe est entamée.

Petit conseil d'utilisation : donne les sucreries à Betty, plante les pieds dans ton jardin pour avoir des feuilles fraîches à mettre dans les mojitos et balance le reste. Moi non plus, je n'aime pas la mante.

Je toise mon associée, qui me sourit, la bouche pleine.

– Tu as lu le mot ? lui demandé-je.

– Oui, sinon je ne me serais pas permis de piocher dans les After Eight. Tu as vu, il a fait une faute d'orthographe à « mante ».

Tout en remontant vers la mezzanine, je déchire le papier.

– Je crois que c'est voulu.

– Moi aussi, répond Betty en chantonnant de nouveau.

Je passe l'heure suivante à réfléchir aux nouvelles missions qui m'ont été confiées par mes clientes afin de déterminer lesquels de mes employés pourront s'en charger. Mon ancien convoyeur de fonds accompagnera deux amies qui se sont mis en tête de partir à Monaco avec un pseudo-garde du corps : Alban a les muscles, le savoir-faire et l'humour nécessaires pour amuser les vacancières pendant trois semaines. Une autre jeune femme solitaire cherche un compagnon pour faire un footing tous les matins et accessoirement écouter ses déboires professionnels. Je pense lui attribuer Arnaud, un professeur de tango attentif et prévenant. Quant à Chantal, une quinqu

pétillante en quête d'un cavalier pour un séminaire d'entreprise, j'hésite encore sur l'homme le plus à même de la satisfaire.

Je consulte également le questionnaire que m'a renvoyé Louis. Dans la case « autres commentaires » où les candidats stipulent d'habitude qu'ils ont leur grand-mère à charge ou qu'ils ne disposent pas d'un véhicule, lui a inscrit au marqueur noir « Je ne couche pas avec des vieilles ! ». Je ricane en me remémorant son entretien ; un grand moment. Colère, rejet, curiosité, incrédulité, il est passé par tous les états. Il m'a aussi pas mal secouée avec sa clairvoyance, et ses questions cheminent dans mon esprit depuis. Peut-être serait-il temps d'élargir mon panel d'employés, ainsi que la clientèle...

Après vérification de l'agenda de Sébastien, mon ambulancier au grand cœur, je réalise qu'il ne pourra pas se libérer pour servir de modèle à Madeline. Il est sur le point de débiter sa prochaine mission : sortir quotidiennement le chien d'une adorable octogénaire qui a un immense besoin d'être écoutée. Seb possède les qualités requises : une oreille attentive et une adresse proche de l'endroit où habite la vieille dame.

Madeline hérite donc d'Oliver. Je décide d'annoncer à ce dernier sa future affectation de vive voix.

Un prétexte, Ava, un prétexte...

– Je pars manger, dis-je à Betty, qui est au téléphone.

– 15 heures, n'oublie pas, me signale-t-elle doucement en tapotant sa montre.

Encore une nouvelle cliente. La rencontre s'effectuera à son domicile, c'est plus simple pour elle.

En quelques minutes de marche, je rejoins le chemin qui longe le fleuve. Bientôt, les plaisanciers emprunteront cette voie de navigation, mais pour le moment, la saison touristique n'a pas repris, et seuls quelques canards troublent la tranquillité de l'onde.

À la péniche, personne ne répond à mes coups frappés sur la porte et les fenêtres. Je m'apprête à faire demi-tour lorsque j'aperçois Oliver qui se dirige vers le bateau en grande conversation avec un homme plus âgé. Tous deux sont habillés de bleus de travail ; Smiley porte le tee-shirt d'un festival de rock et son compagnon une chemise de flanelle.

Sur le point d'emprunter la passerelle, ils se rendent compte de ma présence, et le sourire que m'adresse Oli réchauffe mon cœur. Dans ses yeux brille de la joie à l'état pur. Il semble tellement heureux de me voir.

Et moi ?

Les battements puissants dans ma poitrine me prouvent que je ne suis pas indifférente à sa présence...

Oliver me dépose un léger baiser sur la joue. L'inconnu nous observe de ses iris clairs et scrutateurs, arborant une mine réjouie.

– Ava, je te présente Yves, mon parrain, annonce Smiley.

– Voilà donc la fameuse patronne ! claironne-t-il en m'embrassant sur les deux joues.

Les personnes aussi sociables me mettent mal à l'aise ; je ne sais pas quel comportement adopter avec elles.

– Tu es exactement comme il t'avait décrite, m'indique Yves avec un clin d'œil.

On se tutoie, alors...

Avant que je ne puisse demander des précisions, Oliver intervient, visiblement gêné :

– Merci de m'avoir aidé ce matin, parrain. Samia t'attend, non ?

Il passe une main dans ses cheveux poussiéreux. Ma rencontre avec Yves le déstabilise, apparemment. Celui-ci, au contraire, semble plus que ravi et pas du tout pressé de partir. Il s'appuie sur la rambarde et me sourit, complice.

– Faut que tu saches qu'Oli va te couler la boîte ! Ce gamin est gentil avec tout le monde. Il va s'attacher à toutes tes donzelles, et bientôt, ils seront amis et feront un grand barbecue dans son jardin !

– Ton avis n'intéresse pas la demoiselle, Yves.

– Laisse-la donc décider de ce qui l'intéresse, tu permets ?

Oliver déverrouille la porte en levant les yeux au ciel et annonce qu'il descend chercher des bières. Son parrain gratte les poils de sa barbe, le visage impénétrable.

– Je ne blaguais qu'à moitié, tu sais, finit-il par lâcher.

– J'avais compris.

Il ne me semble pas du genre à parler dans le vent, alors je prête une oreille attentive à ce qu'il me révèle.

– Va pas croire que je veux créer des problèmes, surtout. Tu peux compter sur Oli ; quand il s'engage auprès de quelqu'un, il se donne à fond. C'est juste que maintenant, il a trouvé sa voie. Faut qu'il la suive.

Je ne comprends pas à quoi Yves fait référence, mais je sens que ça lui tient à cœur.

– Oliver sera libre de nous quitter quand il le souhaitera, déclaré-je.

– Ben, c'est que je suis pas sûr qu'il le souhaite un jour...

Smiley nous rejoint avec trois bouteilles à la main et un tee-shirt propre sur le dos. Son regard inquiet passe de son parrain à moi.

– J'espère que tu ne caftais pas sur un épisode embarrassant de mon enfance.

– Non, fait Yves en refusant la bière que lui tend Oli. Je réserve ça pour notre deuxième rencontre. Allez, salut, les jeunes ! J'me renseigne pour ce que t'as demandé, gamin. Ava, enchanté d'avoir mis un ravissant visage sur un si joli prénom. Un de ces quatre, tu

passeras grignoter un bout à la maison et tu m'expliqueras d'où t'est venue l'idée saugrenue de ton agence Tournis.

Ce type met à mal mes dernières résistances avec sa jovialité contagieuse.

– VertiG, le corrigé-je en riant.

– C'est pareil. Demain, 6 heures, Oli ! L'avenir appartient à ceux qui se lèvent tôt et mangent du camembert au p'tit déj !

Smiley boit une gorgée de liquide ambré en observant son parrain s'éloigner. Même mal rasé, la mine fatiguée, avec des traces de plâtre sur les bras, je le trouve incroyablement séduisant.

– Vous faites des travaux ? supposé-je.

– Dans ma maison, oui.

– J'ignorais que tu en possédais une.

– Je vois difficilement comment tu aurais pu le savoir. Avoue qu'on ne discute pas trop, toi et moi...

Il s'engouffre à l'intérieur de la péniche ; je le suis. Il se masse la nuque d'une main en plongeant son regard dans le mien et m'avoue :

– À chaque fois que je te vois franchir cette porte, il y a une fraction de seconde où j'ai peur que ce soit mon imagination qui me joue des tours...

– Je suis venue parce que j'ai une nouvelle mission pour toi, dis-je d'un ton trop sec.

Conscient que je suis en train de me refermer sur moi-même, Oliver rompt notre contact visuel et termine sa bière d'une traite.

– Tu as mangé ? me demande-t-il.

– Non, mais si c'est pour que tu me refiles encore l'une de tes préparations à la menthe, sans façon. D'ailleurs, merci pour l'horrible panier.

Il rit en attrapant de quoi confectionner des sandwichs. Il dépose tous les ingrédients sur le comptoir puis me lance :

– Tu t’en occupes ? Faut que j’aille me laver.

Ce qu’il fait.

L’enfoiré !

S’il croit réellement que je vais gentiment lui concocter son déjeuner, il rêve ! Et plutôt mourir que d’avalier de la mayonnaise, du fromage et de la charcuterie dans le même repas.

Je sais exactement à quoi il joue avec sa façon de ne pas me regarder, de faire comme si mon apparence n’avait pas d’importance... Comme s’il n’avait pas remarqué ma tenue qui met mes formes en évidence. Il m’énervé ! Il sifflote sous la douche tandis que je trépigne au milieu du salon.

Au fond, n’était-ce pas précisément ce que j’attendais en venant ici ? Qu’il me pousse dans mes retranchements ?

L’eau s’interrompt, et la voix d’Oliver s’élève depuis la salle de bain.

– Bon, tu me rejoins, oui ou non ?

Allongée sur le lit où nous avons terminé nos ébats, je suis éreintée. Notre étreinte dans la douche a été pour le moins physique. Et torride... Je sens encore les mains de Smiley glisser sur mon cou et mes seins. Nous nous sommes goûtés, léchés, avant de nous savonner mutuellement. Puis il m’a portée jusqu’à l’armoire à pharmacie, où j’ai attrapé un préservatif. Nous avons manqué de tomber sur le sol mouillé, ce qui l’a fait éclater de rire. Quand nous nous sommes enfin effondrés sur le matelas, je devinais encore son sourire contre mes lèvres.

Je me redresse sur un coude pour observer Oli. Paupières closes, il me caresse la cuisse de son index. Sa peau est encore humide, et ses cheveux trempés font une tache sur le coussin blanc.

Je m'étire. Je dois me préparer pour mon rendez-vous.

– Et cette nouvelle cliente, alors ? s'enquiert mon amant en ouvrant un œil.

J'enfile mes sous-vêtements, puis ma jupe crayon.

– C'est une artiste qui cherche sa muse.

Les deux mains derrière la nuque, Smiley arque un sourcil.

– Va falloir que je me mette à poil ?

– Peut-être ; bien que je l'imagine plus te faire prendre une pose contemplative, une couronne de laurier sur la tête.

Oliver se gratte la barbe exactement de la même façon que son parrain plus tôt.

– J'ai compris que tu étais occupé demain matin, ajouté-je, mais serait-il possible que tu la rencontres dans l'après-midi ?

– Pas de souci. Yves et moi n'en avons que pour quelques heures.

Mon chemisier boutonné, je me recoiffe devant le miroir de la salle de bain.

– Tu veux en savoir un peu plus sur ma maison ? Mon jardin ? reprend-il depuis la chambre.

J'interromps mon geste, l'estomac soudain lesté de plomb.

– Non, déclaré-je. Non, pas vraiment.

Je regrette aussitôt ces quelques mots. J'ai envie de les ravalier, de les empêcher de s'envoler vers Oliver.

De retour près de lui pour récupérer mes chaussures, je vois sa déception. Il fait mine de lire un livre, mais son visage s'est fermé. J'hésite à me rattraper par un trait d'humour, et puis je change d'avis. Sa réaction me semble soudain puérile. J'avais été claire dès le début, non ? Je ne suis pas gentille !

Mon portable sonne. Inès. Toujours le parfait timing pour m'emmerder... Je suis tentée de l'ignorer, mais ma défection de

dimanche est encore toute fraîche, ça ferait beaucoup. Je vais dans le salon pour répondre.

– Oui.

– Bonjour à toi aussi, Ava. Parfois, je me demande vraiment qui t’a éduquée !

L’envie de lui hurler qu’en tout cas ce n’est pas elle me brûle les lèvres.

– Bonjour, que se passe-t-il ?

– Ma voiture ne démarre pas et je dois me rendre chez le traiteur. J’ai encore des détails à régler pour la réception.

Je soupire.

– Appelle un taxi.

– Pourquoi ferais-je cela ? demande-t-elle comme si elle n’avait jamais rien entendu d’aussi stupide de toute sa vie.

– C’est ce que font la plupart des gens dans ces cas-là, lui dis-je avec toute la patience dont je suis capable.

Oliver se dirige vers moi en tee-shirt et caleçon. Il m’enlace par derrière et pose un tendre baiser dans mon cou. La voix d’Inès, qui vient de monter d’une octave, me vrille le tympan.

– Ce que font les autres ne m’intéresse pas ! J’ai une fille qui peut me véhiculer, je ne comprends pas pourquoi je paierais un taxi !

– Je ne peux pas venir te chercher. C’est impossible, j’ai un rendez-vous.

Le ton sur lequel je me suis exprimée à l’instant est celui que j’adopte avec le monde entier, sauf ma mère. Et même sans la voir, je sais qu’elle doit fulminer et me maudire, habillée d’un de ses tailleurs impeccables qu’elle ne quitte jamais.

Comprenant vaguement la situation, Smiley me fait un signe et chuchote :

– Il y a quelqu’un à transporter ? Tu veux que je m’en charge ?

J'écarquille les yeux d'horreur. L'idée même qu'Oliver, tout sourire, se pointe devant Inès sur son scooter me terrifie. Je préfère me sacrifier... alors j'annonce à ma génitrice que j'arrive et lui raccroche au nez.

– C'était qui ? demande Oli en se préparant son sandwich.

– L'antéchrist.

– Mademoiselle a des relations, blague-t-il.

– Mieux vaut ne pas avoir ce genre de personne dans ton carnet d'adresses.

Il lève un sourcil. J'ajoute :

– C'est ma mère. Fin de la discussion.

Il croque dans un cornichon et le mâchouille sans rien dire, tout en me fixant. Il s'attend sans doute à ce que j'en dise plus. Ce que je ne fais pas. Je lâche :

– Bon, j'y vais. Je t'envoie les informations pour Madeline.

J'ai déjà un pied sur l'échelle quand il m'interpelle.

– Au fait, tu as eu assez de temps pour réfléchir, Ava. Bloque ta soirée de vendredi, tu la passes avec moi.

J'ai envie de refuser. Juste pour prouver à Oliver qu'il ne dispose pas de moi comme il lui chante. Je suis celle qui prend les décisions ; je fais mes propres choix. Il n'a pas à me dicter ma conduite.

Mais je parviens à bloquer ce fiel que je déverse en permanence. À cause de ce que je vois briller dans ses iris noisette. Et de ce baiser dans le cou qu'il m'a fait tout à l'heure, alors que je venais de le blesser.

– Retrouve-moi à mon appartement, décidé-je avant de sortir en trombe pour ne pas changer d'avis.

Une fois dans la voiture, je trépigne. Tous les automobilistes ont droit à un coup de klaxon, ainsi que les piétons sur le point de traverser la route. Je vois une mamie sursauter ; j'espère qu'elle n'a

pas fait de crise cardiaque. Je n'ai pas le temps de m'en assurer, parce qu'Inès Monge a besoin d'un chauffeur privé. Cette foutue diva claque des doigts, et il faut lui obéir. Pourquoi ? Pourquoi n'ai-je pas droit à une maman normale ?

Elle me fait payer mon absence de dimanche. C'est sa façon mesquine et tordue de me pourrir la vie, de me faire comprendre qu'elle fait de moi ce qu'elle désire.

Je consulte l'heure sur le tableau de bord ; je vais être en retard chez ma cliente, et ça m'est intolérable. Je suis tellement furieuse ! Contre Inès, bien sûr. Mais surtout contre moi-même, prête à satisfaire la moindre de ses exigences.

Je m'en veux également pour ce qui s'est passé avec Oliver. Je ne sais pas pourquoi j'ai été si désagréable avec lui. Enfin, si, je le sais ; c'est ma façon d'être, le seul moyen que je connaisse pour interagir avec les autres.

Pourtant, ce que je lui ai dit est faux. Je veux qu'il me parle de sa maison et de son jardin. Et les paroles de son parrain sur le fait qu'il ait trouvé sa voie m'intriguent elles aussi.

Mais je ne dois pas l'interroger. Je m'interdis de me rapprocher encore plus de lui. Ce serait emprunter un chemin que je me refuse à suivre, celui qui mène irrémédiablement à la souffrance.

Garée devant le pavillon d'Inès, la main sur l'avertisseur, j'attends, les yeux rivés sur la façade. Nulle trace de ma mère.

Je ne comprends pas comment ma sœur peut supporter une sorcière pareille. Peut-être n'y parvient-elle que parce qu'elle habite à une centaine de kilomètres. Bien que Claire et moi ayons renoué un véritable contact depuis peu, nous n'abordons pas encore le délicat sujet de notre génitrice. Inutile de mettre en péril notre lien encore

fragile. Nos retrouvailles n'en sont qu'à leurs balbutiements... Je me demande d'ailleurs : pourquoi maintenant ? Pourquoi est-ce que je fais enfin une petite place à Claire ? Je crois que c'est parce que, pour une fois, elle ne se contente pas de me dépeindre sa vie parfaite, elle a besoin de moi. Je peux lui être utile et, si nous n'avons pas encore déterminé si Paul était réellement infidèle ou non, je dois admettre qu'échanger avec ma sœur m'apporte un certain réconfort.

Un des voisins d'Inès, un vieux bonhomme acariâtre presque aussi désagréable qu'elle, sort pour voir qui klaxonne. Quand il commence à râler, mon majeur se dresse tout seul.

Je trotte jusqu'à la porte pour frapper. Sonner. Et tambouriner.

C'est là que je remarque le papier plié qui dépasse du paillason. Je me penche pour le ramasser et me redresse lentement. Pour repousser l'instant où je vais comprendre qu'une fois de plus Inès s'est servie de moi et m'a tournée en ridicule, au mépris de mon travail et de ma vie en général.

Tu mettais trop de temps à arriver. J'ai appelé un taxi. Tu avais raison, c'est plus pratique.

La connasse ! Mais quelle connasse ! Comme si elle ne pouvait pas me téléphoner pour me prévenir. Je bous. Je voudrais tellement avoir ma mère en face de moi pour frapper son visage dédaigneux... Au lieu de ça, je déchire la feuille en milliers de confettis avant de les lancer en l'air. Et je hurle. Sans retenue aucune. Un cri primal et libérateur.

Du coin de l'œil, je vois le voisin curieux réintégrer précipitamment sa baraque. À bout de souffle, vidée de mes forces, je titube jusqu'à ma voiture pour m'avachir à l'intérieur.

Je reprends la route au ralenti. Tant pis pour ma cliente. Je vais l'informer de mon retard. Mais je ne peux décemment pas conduire

plus vite.

Mes yeux s'emplissent de larmes, ma vue se brouille. Ma poitrine est comprimée de sanglots trop longtemps retenus.

À un feu rouge, je sens la première goutte déborder et rouler sur ma joue. Bientôt suivie d'une autre. Je suffoque, j'étouffe. Je tire sur le bouton du col de mon chemisier.

Le reflet que me renvoie le rétroviseur fait peine à voir, je ne me reconnais pas. Ou, au contraire, je ne me reconnais que trop bien. J'essuie mes yeux du revers de la main, mon maquillage est ruiné.

Je m'adresse à mon double dans le miroir :

– Pauvre fille, rien ne changera donc jamais.

OceanofPDF.com

30

Oliver

Le grincement du portail de devant est le signal que j'attendais pour faire une pause : mon invitée vient d'arriver. Je lui crie que je suis à l'arrière, mais en lieu et place de ma sœur, ce sont ses jumeaux qui galopent vers moi. Shen et Li, habillés de façon similaire avec les cheveux décolorés coiffés en épis, me saluent avant de partir explorer le jardin. Je n'ai pas le temps de leur répondre avant que Léa apparaisse, dépitée.

– Ils n'ont pas cours, désolée. Et je t'en prie, ne dis rien. Après m'avoir gonflée pour qu'on les différencie, une histoire d'identité à prendre au sérieux, maintenant, ils cultivent la ressemblance pour me faire tourner en bourrique.

Elle s'effondre à mes côtés en soufflant.

– Ils ont joué avec mes produits, eux qui avaient de si beaux cheveux, ajoute-t-elle. On dirait des chanteurs de K-pop. Ils me fatiguent tellement, tu ne veux pas les adopter ?

Je souris. Ma sœur est toujours en train de se plaindre de mes neveux mais ne supporte pas d'être séparée d'eux plus d'une journée. Je lui réponds en riant :

– Ne me tente pas ! Je vais avoir besoin de main-d'œuvre ici.

D'un regard, elle balaye la végétation qui nous entoure.

– Je suis certaine que tu vas faire de cette jungle une vraie merveille.

La confiance avec laquelle elle prononce cette phrase me touche.

– Tu le penses vraiment ?

Elle fronce les sourcils comme si j'étais demeuré.

– Enfin, Oli, tu réussis toujours tout ce que tu entreprends ! Tu as décidé de t'y mettre vraiment. Pas pour maman, ni pour moi ou Yves : pour toi. Alors ce sera forcément parfait.

– Il y a même une fontaine avec une pompe à poignée mécanique raccordée au puits ! déclaré-je pour dissiper ma gêne. Elle était enfouie sous la végétation, mais elle fonctionne encore.

– Bon, on s'y met ! propose Léa en se tapant les cuisses du plat des mains.

Ma sœur fait référence au tri des affaires de notre père. Ma mère ne veut pas y prendre part ; il est trop pénible pour elle de se confronter aux dernières années de l'homme qu'elle n'a jamais remplacé. Je m'y suis moi-même attelé à contrecœur, vite et sans regarder, comme on arrache un pansement.

Léa me suit à l'intérieur après avoir vérifié que le puits possédait un couvercle. Elle pénètre dans la maison avec circonspection, ses yeux inspectant chaque recoin. Je la guide dans le salon où j'ai tout entreposé. Enfin, « tout »... Il n'y a qu'une valise et trois cartons de taille moyenne. La vie de mon père est résumée en quelques objets à peine.

– Pour les meubles, tu prends ce que tu veux, annoncé-je.

– Ça ira, mon appart est suffisamment encombré. Et les photos ? me demande ma sœur en glissant son doigt sur le manteau de la cheminée.

Je me passe la main sur la nuque.

– Il y a un album, je l’ai mis dans la valise.

Et puis soudain, je réalise que Léa se trouve à l’endroit exact où était positionné le cadre avec le cliché de nous, enfants.

– Tu... tu es déjà venue ici, bégayé-je.

Cette révélation me fait l’effet d’une trahison, mais au sourcil gauche de ma sœur qui se lève, je sais qu’elle ne va pas me laisser me révolter. Elle croise les bras et remue sa mâchoire inférieure comme si elle suçait un bonbon. Mais un bonbon infect, à voir la mine pincée qu’elle arbore.

Je vais avoir droit à un sermon. L’aînée responsable et mature dans toute sa splendeur.

– Oui, Oli, oui. Plusieurs fois, même ! dit-elle d’une voix trop forte. Quand tu étais au Mexique.

Déflagration. Personne ne m’en a rien dit. Comment Léa a-t-elle pu me cacher ça ? C’est tellement énorme que les mots se bousculent dans ma tête, aucun ne parvenant à franchir mes lèvres.

– Il a pris contact il y a un peu plus de trois mois, poursuit ma sœur.

Sous le choc, j’articule un pauvre « Mais, comment... ». Parce que si je me souviens bien, Léa a toujours été la plus virulente face à l’alcoolisme paternel, clamant à qui voulait l’entendre que notre géniteur ne valait pas tripette.

– Il fallait que je comprenne, Oli, me confie-t-elle en se lovant dans un fauteuil au tissu râpé. La première fois qu’il a appelé, j’ai refusé de lui parler. Chang a discuté avec lui ; tu connais son grand cœur. Il m’a finalement convaincue.

Mes doigts, auxquels sont restés accrochés des brins d’herbe, se crispent sur le dossier de la chaise sur laquelle je m’appuie. Une vague de colère s’empare de moi, puissante et inattendue.

– Une émouvante réunion de famille ! craché-je.

Léa semble sincèrement surprise du ton que j'emploie.

– Non, Oliver, pas du tout. Chacune de mes trois visites a été éprouvante, aussi bien pour lui que pour moi. Il était très malade.

Ce n'est même plus de la colère, mais une fureur noire qui me ronge le bide.

– Je vais pleurer !

Mon ton est acide, mais en réalité, je ne suis pas loin de vraiment me mettre à sangloter.

– Tu comptais m'avouer un jour que tu étais devenue sa meilleure amie ? ajouté-je.

Léa secoue sa tête, le regard perdu par-delà le jardinet devant la maison.

– Oli, tu as toujours été fâché contre lui à cause de maman, de sa tristesse, de ce qu'il lui a fait subir, mais tu étais petit quand elle l'a mis dehors. Moi, je me rappelle ses moments d'ébriété. Je voulais simplement connaître un peu l'homme qu'il était autrement qu'à travers les yeux de notre mère, maintenant que je suis adulte.

La douceur dans la voix de ma sœur me calme instantanément. Elle a raison ; je n'ai pas vraiment pâti de l'addiction de notre père, si ce n'est du fait de ses absences. J'étais effectivement trop jeune. En revanche, Léa a eu quelques moments difficiles à gérer, notamment une de ses fêtes d'anniversaire qu'il a gâchée.

– Et alors ? demandé-je.

Elle sourit, de ce sourire dont elle use avec ses fils, chargé de compassion et de patience, et je réalise à quel point ma frangine ressemble à ma mère. Aussi bien physiquement que mentalement. La force qu'elle a dû déployer pour changer le regard qu'elle portait sur ce père imparfait impose le respect. Et moi, je suis là, à gesticuler et à m'énerver...

– C’était un homme faible et passif, un rêveur qui n’avait pas la carrure pour affronter la vraie vie, soupire-t-elle. Il vivait avec ses remords pour seule compagnie.

Mon ressentiment fait place à un sentiment d’urgence qui ne sera jamais apaisé. Des larmes amères me brûlent les yeux.

– Il avait aussi des choses à te dire... commence Léa.

– Que je n’entendrai jamais, vu que je n’étais pas là.

Ma sœur se lève pour venir me serrer dans ses bras, et j’ai beau faire une tête de plus qu’elle, je me sens tout petit.

– Quand tu décideras de lui pardonner, ça arrivera. Sa présence n’y changera rien. C’est entre toi et toi-même.

C’est évidemment le moment que choisissent les jumeaux pour surgir dans la pièce en poussant des cris d’Indiens.

– Tonton ! T’as des grenouilles chez toi ! me crient-ils.

Je m’essuie les yeux avec ma manche.

– Je sais, oui. Ce sont des crapauds, espèces d’incultes. Pas de bêtises avec eux !

Shen et Li échangent une moue perplexe en plongeant les mains dans leurs poches.

– Non, on leur fait faire la course, s’exclament-ils.

Ils sortent alors les pauvres bestioles de leur pantalon, et ma sœur se met à hurler, comme tout phobique le ferait. S’ensuit une cohue indescriptible entre les bonds de Léa, les rires des gamins et les batraciens qui tentent de s’échapper.

Une fois que les malheureux amphibiens ont réintégré le jardin et que ma frangine est rassurée, nous buvons un verre sur la terrasse, sans parvenir à établir si les garnements ont fait exprès de terroriser leur mère ou pas. Et cela me permet d’oublier un instant le passé familial pour me consacrer au présent. Lumineux, joyeux, bruyant.

Au moment de repartir, Léa me fait une bise sur la joue en me reprochant de ne pas me raser.

– N’oublie pas, me déclare-t-elle une fois derrière son volant, quand tu seras prêt...

Je hoche la tête en tapant sur le toit de sa berline. Quand la voiture tourne au coin de la rue, j’ouvre mon portefeuille et déplie la photo de mon père que j’y ai glissée. Une boule dans la gorge, je contemple plusieurs secondes cet homme à qui je n’aurai jamais l’opportunité d’accorder une seconde chance.

Alors que je rentre dans la maison, mon téléphone sonne. Un regard à l’écran m’indique que c’est Sylvie, la mère de Paola, qui m’appelle.

L’appréhension me tétanise une fraction de seconde.

Puis je décroche.

31

Ava

Je fais une queue de cheval haute, puis un chignon. Avant de laisser mes cheveux lâchés. Pour la tenue, même hésitation. J'ignore ce qu'Oliver a prévu, alors une robe a succédé à un pantalon à pinces, pour finalement être supplantée par un short noir.

D'habitude, je n'ai aucun souci pour choisir mes vêtements, parce que je sais parfaitement ce que j'espère. Avec Smiley, je ne suis qu'incertitude.

Le fait que je lui aie proposé de venir chez moi me déstabilise. Jamais personne n'entre ici. Aucun homme, en tout cas.

J'effectue un dernier tour de l'appartement pour m'assurer que tout est en ordre. Oliver a la manie de tout tripoter, alors je me méfie. Je peaufine mon maquillage en me rassurant : je vais rapidement lui montrer la pièce à vivre, et nous sortirons. Ça devrait bien se passer.

Je suis ridicule. Pourquoi donc suis-je nerveuse à l'idée de lui dévoiler mon intérieur ? Comme si la couleur de mes rideaux ou les motifs des coussins du canapé révélaient mes plus noirs secrets !

L'interphone sonne. J'ouvre la porte et découvre un Oliver qui s'apprêtait à frapper. Le poing encore levé, il me sourit avec douceur.

– Entre une minute, j’attrape mon sac, lui dis-je.

Il me suit dans le salon sans un mot. Alors que je croyais qu’il analyserait chaque détail pour en apprendre plus sur moi, il se contente de balayer les lieux d’un regard rapide.

– C’est sympa.

Pas un seul coup d’œil dans ma direction non plus. Si j’étais affublée d’un sac-poubelle, je pense qu’il ne s’en apercevrait même pas.

Une main dans la poche de son jean, il se masse la nuque.

– Ça te dérange si on reste ici ?

Cela ressemble plus à une affirmation qu’à une question, et oui, ça me dérange, je n’ai absolument pas prévu cela. Je dépose mes affaires et le rejoins malgré tout, charmeuse.

– Tu as une idée derrière la tête ?

Il entortille une mèche de mes cheveux sur son index, puis m’effleure la joue.

– Non, je pensais juste qu’on pouvait commander un truc et s’affaler sur le canapé.

Une peur insidieuse s’infiltrer en moi. Ce qu’Oliver suggère est tout bonnement impossible. Si nous faisons ça, je n’aurais pas le contrôle de la situation... Trop de stress.

Smiley déambule dans la pièce, persuadé que mon silence équivaut à un accord. Fidèle à lui-même, il ouvre des boîtes, heureusement vides, puis feuillette les quelques livres posés sur la table basse sans se soucier de savoir si ça me gêne. Lorsqu’il s’attarde sur la vitrine où sont exposés les sabliers que je collectionne, je décide que cela suffit.

– Il y a un resto thaï en bas de l’immeuble, si tu veux, lâché-je en allant dans ma chambre prendre une veste.

Quand je me retourne, Oli est juste derrière moi.

– Non, vraiment, j’ai pas envie de manger dehors. Ils font des plats à emporter ?

Mon estomac se noue quand ses yeux rebondissent de mon couvre-lit à ma penderie encore ouverte. Observant ma coiffeuse, il saisit mon flacon de parfum.

– Joy ? Vraiment ?

Son sous-entendu me pique au vif.

– Oui, Jean Patou n’a pas créé de fragrance nommée « Agressive » ou « Désagréable », m’agacé-je.

Oliver hausse les épaules. Quand il commence à ouvrir l’un des cartons que j’ai récupérés chez Inès et qui se sont échoués là, je le pousse sans ménagement.

– Allez, dégage ! Territoire privé !

Une fois la porte de ma chambre fermée, je respire mieux. Smiley s’écroule sur le sofa en se frottant le visage. Il ne semble pas prêt à bouger. J’abdique. J’ôte mes chaussures ainsi que mon top avant de venir m’asseoir à califourchon sur lui. La lueur dans ses yeux est indéfinissable. Je prends une de ses mains et la pose sur ma poitrine, mais il la laisse retomber sur ma hanche.

– Tu as passé une bonne fin de semaine, Ava ?

– Pas trop mal. À toi de me dire si elle va se terminer en apothéose, susurré-je.

Je me penche pour l’embrasser langoureusement, il répond à mon baiser. Cependant, là où je mets de l’ardeur, il ne m’offre que de la tendresse. Je dégrafe mon soutien-gorge, espérant éveiller son désir. À force de basculer mon bassin contre lui, je parviens à l’exciter, mais quand je déboutonne son pantalon, il m’attrape les poignets.

– Pas maintenant, Ava. S’il te plaît.

– Tu ne me trouves pas belle ?

Il soupire.

- Si, tu es absolument parfaite.
- Alors, qu’attends-tu ? insisté-je.

Ma paume caresse la toile de son jean. Il pose son front contre le mien.

- Pas maintenant, c’est tout.

Sa réponse m’exaspère, aussi attiré-je son visage pour l’embrasser avec plus de conviction.

- Moi, j’en ai très envie, dis-je, la bouche collée à la sienne.

Il me soulève soudain et me renverse sur le canapé.

- Tu veux baiser, Ava ? C’est ça ?

D’un mouvement brusque, il commence à ouvrir les boutons de mon short, m’arrachant un hoquet de surprise.

- Écarte donc les jambes, puisqu’il n’y a que ça qui compte !

Ces mots, il les a dits calmement, sans hausser le ton. Et je crois que c’est ce qui me prend le plus au dépourvu. Il n’est pas en colère ; il est bouleversé. Quand il me lâche aussi brusquement qu’il s’est emporté, je me recroqueville. Ses yeux sont écarquillés d’horreur.

- Excuse-moi, bredouille-t-il. Je n’aurais pas dû...

Il s’empare du plaid sur le fauteuil et m’en recouvre avec délicatesse, gardant ses bras autour de moi. Durant plusieurs secondes, il se tient contre moi, le visage enfoui dans le tissu.

– Paola Pasquier vient d’être hospitalisée, m’apprend-il d’une voix blanche. Sa mère m’a prévenu, il n’y a plus rien à faire...

Atterrée, je déglutis avec difficulté. Je me suis souvent sentie minable au cours de mon existence, mais sans doute jamais autant qu’à cet instant. La détresse d’Oliver est palpable, et je me suis comportée comme la dernière des imbéciles.

Je m’enveloppe dans la couverture, comme pour cacher ma honte.

– Je ne savais pas, bafouillé-je. Tu... tu aurais dû m’avertir en arrivant.

La tête sur le côté, Oliver pince les lèvres.

– Je l’aurais fait si tu m’avais demandé comment j’allais.

– C’est une formule qui n’a aucun sens ! m’emporté-je.

Je suis bien incapable d’expliquer pourquoi c’est moi qui sors de mes gonds, mais j’ajoute tout de même :

– Les gens répondent automatiquement que ça va, même quand ce n’est pas le cas.

Smiley se lève pour faire les cent pas.

– Mais enfin, pas moi, Ava ! Pas moi ! Pourquoi est-ce que tu me mets systématiquement dans le même panier que les autres ? Si tu t’intéresses à moi, je me livrerai toujours avec honnêteté. Parce que c’est ce que font les personnes qui... s’apprécient. Qu’est-ce que ça m’apporterait de te mentir, alors que c’est à toi que j’ai envie de confier ce qui me rend heureux ou triste ?

Je garde les yeux baissés, absorbée par un fil de laine qui dépasse du plaid. Le désarroi d’Oliver m’atteint plus que je ne souhaite l’admettre, mais je n’arrive pas à faire machine arrière.

– Ce soir, ajoute-t-il, je voulais te parler de ma peine. Je souffre de savoir qu’une amie, parce que, oui, cette femme est devenue mon amie, va s’éteindre alors qu’elle respire la joie de vivre et qu’elle a encore tellement à accomplir.

Je refuse qu’il s’aperçoive que je suis au bord des larmes. Je m’obstine à fixer le sol. Face à mon silence, Oliver tourne les talons en direction de la sortie. Je voudrais lui crier de revenir, que je suis désolée, mais je suis écrasée par mes peurs.

– J’ai besoin de partage, avoue-t-il sur le seuil. Comme dans une relation normale. Et le pire, c’est que je suis persuadé que toi aussi.

Finalement, il rebrousse chemin et s’agenouille devant moi. Ses mains se posent avec douceur sur mes genoux, il cherche mon regard.

– Je ne sais pas comment me comporter avec toi, Ava. Je ne veux pas que tu me fuies, je te laisse toute la place dont tu as besoin. Je suis bien avec toi, et quand on couche ensemble, c'est fantastique. Mais ça ne peut pas être que ça, si ? Tu me donnes un accès total à ton corps alors que ton âme est verrouillée à double tour. Et moi, c'est tout ce qui m'intéresse : toucher ton âme. Laisse-moi entrer, s'il te plaît. Laisse-moi une chance, laisse-nous une chance !

Face à mon silence obstiné, il jure, puis ajoute :

– Ne crois pas que j'abandonne. C'est juste que ce soir, je n'en ai pas la force. Quand tu voudras de moi, tu sais où me trouver...

Les mots sont là. Ils s'accumulent dans mon cerveau, dans ma bouche, dans mon cœur. Je veux crier que je suis stupide. Je veux hurler que je suis si terrifiée que je ne comprends rien, que je n'ose pas, alors que je voudrais tellement lui rendre ce qu'il me donne... mais aucun son ne franchit la barrière de mes lèvres scellées.

Bats-toi encore, Oliver. S'il te plaît.

Lorsqu'il claque la porte, les effluves de son odeur, un mélange d'herbe fraîche et de santal, me parviennent avant de s'évaporer pour de bon.

Oliver

J'ai agi comme le pire des connards, j'en ai pris conscience la nuit même de cette lamentable soirée. Quand j'ai réalisé à quel point je m'étais comporté de manière égoïste, j'ai abattu une cloison en m'acharnant comme une brute sur les débris de bois et de plâtre jusqu'à les réduire en miettes.

Ava n'a pas réagi comme je l'espérais, alors j'ai tourné les talons, semblable à un gamin qui boude. L'abandonnant, seule, face à ses craintes. Après lui avoir annoncé qu'une femme du même âge qu'elle allait mourir sous peu, je me suis barré. C'est tellement minable ! Moi qui me targue d'être quelqu'un sur qui on peut compter, moi qui répète à Ava que je suis là pour elle, voilà que je baisse les bras au premier obstacle. Mon chagrin n'excuse rien. J'aurais dû rester. J'aurais dû la serrer dans mes bras et rétablir le dialogue.

Cela fait plus d'une semaine que j'attends qu'elle se manifeste, plus d'une semaine à tourner et retourner ce que je lui ai dit. Je voudrais la voir, la sentir. Je voudrais la toucher. Entendre sa voix, écouter ses mots et surtout lui parler, lui avouer tout ce qu'elle est pour moi. Elle me manque.

Mes journées sont chargées, je fais en sorte qu'elles le soient. Pour m'obliger à penser à autre chose.

Le matin, après mon footing, je rends visite à Paola à l'hôpital, quand c'est possible. Je traîne ensuite au magasin de bricolage, même si je n'ai besoin de rien.

J'ai mangé chez Yves et Samia et récupéré des plants que mon parrain me gardait. Léa m'a convié à déjeuner elle aussi, et en contrepartie, j'ai pris les jumeaux un après-midi. Bilan : une vitre à changer pour la maison et une arcade tuméfiée pour moi. Mais bon, j'ai déjà connu pire.

Le reste de mon temps se partage entre plantations, isolation des combles avec Ushi et mes séances de pose pour Madeline. Ma nouvelle mission est bien différente de celle que j'effectuais auprès de Paola : je me rends à l'atelier de ma cliente, et elle m'observe. Pour l'instant, elle n'a pas touché à ses pinceaux, elle se contente de me regarder vivre. Moi qui craignais de devoir rester statique à ruminer mes pensées, j'ai le loisir de vagabonder au gré de mes envies dans cet espace rempli de livres et d'objets d'art.

Ce soir, je n'ai plus réussi à faire taire mes inquiétudes. L'incertitude me rongait, je ne supportais plus de me triturer les méninges. Suis-je totalement idiot de m'acharner comme je le fais ? Est-ce que c'est perdu d'avance ? En désespoir de cause, j'ai appelé Betty à mon secours pour qu'elle m'apporte quelques éléments de réponse. J'ai conscience que c'est l'amie d'Ava et qu'elle ne voudra pas la trahir, mais avoir son opinion ne peut pas faire de mal... ou bien si, mais au moins, je saurai à quoi m'en tenir.

Le pub irlandais dans lequel elle m'a donné rendez-vous est bondé et bruyant. Sur l'écran derrière le bar, la retransmission d'un match de foot passionne les clients. À travers le groupe de supporters, assise

à une table au fond de l'établissement, j'avise la secrétaire de VertiG qui me fait signe. Après avoir commandé deux bières, je la rejoins.

– Salut, j'ignorais qu'il y avait un match ce soir, s'excuse-t-elle aussitôt. J'avais envie de leur *fish and chips*, il est délicieux !

Dès que je suis installé, elle pousse son assiette au milieu.

– Sers-toi. Alors, Oliver, que se passe-t-il ?

– J'ai besoin de ton aide à propos d'Ava.

Elle engloutit quelques frites en me fixant de ses yeux maquillés d'un bleu électrique. Je reprends la parole.

– Je ne sais pas si elle te l'a dit, mais nous nous sommes...

– Je t'arrête tout de suite, m'interrompt-elle en s'essuyant les mains. Ava ne parle jamais de ses relations, ou de son absence de relations. Tout ce que je sais, c'est que vous aviez un truc ensemble, et que depuis une semaine, elle est très désagréable, donc je suppose que ça a merdé.

Je pioche des frites d'un air absent et les garde entre mes doigts.

– Il y a eu cette soirée où j'ai agi comme un con, avoué-je. Elle a saisi cette opportunité pour se réfugier dans sa coquille. J'ai peur qu'elle mette fin à ce qu'on commençait à créer. Qu'est-ce que je dois faire, Betty ? Tu crois que c'est mort ?

Sans me lâcher du regard, mon interlocutrice déchiquette méthodiquement sa serviette en papier.

– Je ne peux te donner que mon point de vue de meilleure amie à qui on ne dit rien, mais qui devine tout. Il se trouve que je ne suis pas experte en matière de relations amoureuses réussies, donc te conseiller sur ce que tu devrais faire ne me semble pas une idée judicieuse. Mais tu es perspicace, Oli, alors je vais te dire ce que je sais sur Ava, et tu en tireras les conclusions que tu veux.

Je hoche la tête, suspendu à ses lèvres. À quelques mètres de nous, c'est la liesse suite à un but marqué, mais je ne me laisse pas

distraire par les exclamations enthousiastes.

– Ava est très secrète et elle n'est pas facile à approcher, me dit Betty. Elle s'est créé une carapace à toute épreuve. Pourquoi ? Je l'ignore, mais ça remonte à loin, elle était déjà comme ça lorsque nous nous sommes rencontrées. Tant qu'elle garde le contrôle, tout va bien ; mais quand un grain de sable enrave la machine, c'est la panique. Et tu es bien plus gros qu'un grain de sable...

Je soupire et me frotte le visage, désespéré, avant de lâcher :

– Tout le monde a peur de souffrir en s'investissant !

– Oui, c'est vrai, mais tout le monde n'a pas une mère narcissique et cruelle qui lui détruit l'ego en lui martelant qu'il ne vaut pas un clou, s'énerve Betty.

Elle marque une pause avant d'ajouter :

– Écoute, Oliver, la psychologie, c'est pas mon fort. Je ne vais pas prétendre savoir pourquoi Ava est comme elle est... Mais une chose est sûre, elle mérite d'être heureuse. Et s'il y a bien quelqu'un qui peut l'y aider, je pense que c'est toi.

– Tu crois ?

– Tu es là, non ? fait-elle avant d'avaler une bouchée de poisson.

Je m'apprête à la remercier pour cette discussion quand quelqu'un attrape une chaise et s'assoit à côté de nous.

– Bonsoir ! lance joyeusement Ushi. Ça a l'air sympa, votre petite conversation. Ça vous dérange si je m'incrute ?

Après avoir appelé Betty, j'ai invité mon vieux copain à me rejoindre au pub pour passer un moment avec lui, mais il n'était censé débarquer que plus tard, quand la secrétaire de VertiG serait partie. S'il a pris l'initiative de changer les plans, c'est pour la croiser, je m'en doute...

– Betty, tu te souviens de mon ami Ushi, commencé-je.

– Quel sans-gêne ! s'écrie-t-elle.

– Ne te fais pas une mauvaise opinion de moi en quelques secondes, je t'en prie, plaide mon copain.

– Je n'ai pas dit que ça me déplaisait.

Elle pose de l'argent sur la table puis se lève en s'exclamant :

– Bien, les garçons, je vous laisse parler chiffons, je me lève tôt demain !

– Tu t'en vas déjà ? déplore Ushi. Ne m'abandonne pas avec l'autre abruti !

Je lui file une claque derrière le crâne et fais un clin d'œil à Betty. Elle lève les deux pouces avant de se fondre dans le groupe de supporters. Ushi l'observe avec des étoiles plein les yeux.

– Quelle femme !

Assis au chevet de Paola en ce lundi matin, j'exécute un tour de magie avec des cartes, vestige de mes années d'animateur de colonies de vacances. Mon amie m'observe sans bouger.

– Il était raté, celui-là, souffle-t-elle de son timbre rauque.

– Je suis un peu rouillé, concédé-je en rangeant le paquet dans mon blouson.

– Tu peux me donner un peu d'eau, s'il te plaît ?

Je lui sers un verre avec une paille.

– Alors, du nouveau ? m'interroge-t-elle.

– Non, rien.

– Elle est venue me rendre visite hier.

Mon air ahuri amuse Paola, qui me sourit. Son regard est lumineux.

– J'étais très surprise, moi aussi, m'avoue-t-elle.

Entendre qu'Ava est venue ici me touche à un point que je n'imaginais pas.

– De quoi avez-vous parlé ? demandé-je.

– De rien. Elle a avancé la chaise à côté du lit, et nous nous sommes observées. Longtemps. Elle a tenu ma main, aussi.

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas. Mais on devrait tous apprendre à communiquer de cette façon, tu ne crois pas ?

Avant que je ne puisse répondre, la porte s'ouvre sur une infirmière qui m'indique avoir besoin de rester seule avec Paola quelques instants. Je sors attendre dans le couloir et marche jusqu'à une fenêtre qui m'offre une vue sur le parc en contrebas ; à l'ombre de cyprès géants, des enfants jouent au ballon tandis que leurs parents discutent.

La vie est étrange.

Il y a quelques mois, j'étais perdu. Pourtant, mon existence n'aurait pu être plus simple : un boulot très lucratif, ma famille et Ushi pour m'entourer, un appart... Je n'avais vraiment pas à me plaindre. Mais c'est aujourd'hui, malgré le tourbillon dans lequel je suis pris, que je sais exactement quel chemin je dois suivre.

Quand l'infirmière sort, je rejoins Paola. Elle me paraît affaiblie, encore plus que tout à l'heure.

– Ils vont me ramener à la maison, déclare-t-elle sans préambule. Un protocole de soins palliatifs à domicile va être instauré.

J'ai l'impression que mon cœur tombe dans ma poitrine. Je serre les mâchoires et parviens tout juste à articuler :

– Bien, tu seras mieux chez toi.

Elle ferme les yeux.

– Je vois que tu m'en veux, souffle-t-elle. Tu peux le dire, tu sais.

– Tu avais précisé « pas de mensonges ».

Elle rouvre les paupières et plante ses iris bleus dans les miens.

– Je n'ai pas menti, Oli.

– Si, tu devais m'avouer si ça n'allait pas.

Elle hoche lentement la tête.

– Il fallait le comprendre dans le sens psychologique, pas physique. Je sais depuis longtemps que mes traitements sont inefficaces.

Je grimace et insiste :

– Tu aurais dû me le dire. Les amis ne se cachent pas des choses pareilles.

– Les amis ?

– Bien sûr ! L'amitié ne se mesure pas en quantité, mais en qualité.

Paola pose ses doigts sur mon poignet et le serre.

– Eh bien, nous n'étions pas encore amis quand nous avons fixé ces règles.

Je recouvre sa main glacée de ma paume.

– Tu t'enfonces, là. T'as pas assuré, reconnais-le.

Elle ricane, mais je la sens fatiguée.

– Que veux-tu, même les cancéreux ne sont pas dignes de confiance !

– Ça n'a pas d'importance, je vais te laisser te reposer. J'ai un jardin à finir.

J'attrape mon blouson et remets le siège à sa place. Sur le seuil, je me retourne pour dire au revoir à Paola. Elle ne m'a jamais semblé aussi sérieuse.

– Oli, j'aimerais sortir de ta vie de la même façon que j'y suis entrée, me dit-elle avec gravité.

Ma gorge se serre, j'ai peur de comprendre.

– En me payant ?

– S'il le faut ! Tu sais, à partir de maintenant, ce ne sera que la famille...

Je me considère comme quelqu'un de plutôt solide, mais la distance que j'ai à parcourir pour arriver près d'elle me paraît soudain infranchissable. Je ne m'étais pas préparé à lui dire adieu en venant ce matin. Les jambes lourdes, je m'approche du lit pour l'embrasser sur le front. Elle me saisit la manche.

– Crois pas que tu allais t'en tirer sans une de ces platitudes qu'assèment les mourants dès qu'ils en ont l'occasion.

Je secoue la tête.

– Arrête...

– Profite, Oliver. C'est vraiment trop court. À peine le temps de monter sur le manège qu'il faut déjà rentrer. Allez, dégage d'ici ! Et merci pour le tour supplémentaire.

Je grave dans ma mémoire son sourire à ce moment précis, sa voix, ses yeux où brille l'éclat perçant de la vie, avec ses joies comme ses désillusions.

Je ne peux pas croire que je vois Paola pour la dernière fois.

Je lui souris en retour. Je n'ai pas envie de flancher devant elle. Il ne le faut pas.

Face à l'ascenseur, je plaque ma main sur le mur pour me raccrocher à quelque chose de tangible. Je contracte les mâchoires, mais les sanglots qui me compressent la poitrine finissent par éclater. Les portes s'ouvrent et se ferment plusieurs fois avant que je ne parvienne à bouger.

J'essuie mes larmes et quitte l'hôpital dans un état second, marchant sans but, juste pour m'éloigner de cet endroit et de tout ce que je ne ferai pas avec mon amie.

Je m'arrête au milieu du trottoir. Des gens me bousculent, d'autres me scrutent avec étonnement. Les voitures passent. Des clients rient à la terrasse d'un café. Le monde continue de tourner. Alors que mes pas me ramènent vers le parking, j'éprouve une tristesse infinie et un

sentiment profond d'injustice. Paradoxalement, je ne me suis jamais senti aussi vivant. Le soleil m'éblouit, et, peu à peu, la brume dans mon esprit se dissipe.

Il n'y a pas de temps pour les hésitations, pas de place pour les « plus tard ». Si on sait ce que l'on veut, il faut foncer pour le prendre. Risquer, essayer, tomber, se relever, essayer encore.

Un seul visage hante mes pensées, un seul nom me brûle les lèvres.

Celui d'Ava.

C'est vers elle que j'ai envie de courir pour lui confier ce que vient de me transmettre Paola. Et c'est exactement ce que je fais ! J'oublie le scooter pour m'élancer à pied à travers la ville, consumé par l'urgence, la nécessité de lui dire tout ce qu'elle doit entendre de ma part. Elle a peur d'être avec moi, quand moi, c'est justement de ne pas être avec elle qui me terrifie. Elle m'obsède, je suis affamé de sa présence, et le peu qu'elle voudra bien me donner me suffira. Avec elle, tout me semble plus intense.

Je suis amoureux d'Ava.

Ce n'était pas prémédité ni calculé. Mais c'est ainsi, l'amour ne se commande pas. J'aime cette femme qui croit qu'on ne peut pas l'aimer. Et j'évolue en équilibre sur un fil si ténu que j'ai une conscience accrue du vide qui m'habitera si elle décide de le rompre.

J'y crois, pourtant. Rien n'est encore perdu.

Quand j'arrive chez VertiG, Betty m'ouvre et me dévisage comme si j'étais un zombie ; en même temps, je ne me sens guère plus en forme qu'un mort-vivant. J'entre dans le bureau d'Ava, les poumons en feu ; le regard qu'elle me jette devrait m'achever.

Mais pas aujourd'hui.

Quand Oliver a poussé la porte de mon bureau, j'ai, par réflexe, ressenti de l'agacement. Nous n'avions pas rendez-vous ; pourquoi Betty le laissait-elle entrer ? En plus, je le trouvais absurdement séduisant avec ses cheveux en bataille et son tee-shirt délavé.

Bien vite, un soulagement considérable m'a cependant terrassée. Il n'avait pas renoncé à moi : il revenait vers moi malgré la conclusion houleuse de notre dernière soirée passée ensemble.

Il a posé ses paumes à plat sur les dossiers ouverts devant moi. Ses yeux brillaient d'une détermination qui m'a saisie.

– Je n'irai pas par quatre chemins, a-t-il asséné. C'était des conneries, tout ce que j'ai dit la dernière fois. Les mots sont parfois de trop. J'aurais dû te prendre dans mes bras, nous aurions dû éloigner le chagrin ensemble. Pardonne-moi d'avoir été aussi odieux.

Je n'ai pas compris pourquoi il s'excusait alors qu'à mes yeux, il n'avait rien à se reprocher. Il a passé sa main dans ses mèches brunes, les ébouriffant davantage, avant de poursuivre :

– Je vois bien que tu as peur, mais si ça peut te rassurer, sous mes fanfaronnades, je suis tétanisé. *Exit* le rôle de l'homme parfait que je

voulais jouer pour plaire à tout le monde, j'essaye de m'assumer tel que je suis. Je suis à poil devant toi, là. Aujourd'hui, il n'y a qu'à toi que je veux plaire et il n'y a qu'avec toi que j'ai envie d'être. Et toi ?

Jamais encore je ne m'étais sentie aussi déboussolée. En quelques semaines, tous les fondements sur lesquels je bâtissais ma vie de ces dernières années s'étaient effondrés. Mais depuis ma rencontre avec Oliver, j'avais tellement pris sans jamais rien lui donner...

Il suffisait d'un simple mot. Trois lettres pour qu'il m'offre le plus beau sourire du monde.

Alors j'ai dit oui.

Et maintenant, je suis terrifiée.

Face au miroir, je détaille ma silhouette moulée dans une robe de satin noir. Ce matin, je me suis dépensée en exercices de plus en plus ardu pendant deux heures, pour raffermir mes muscles, mais surtout, pour oublier ce qui m'attend ce soir.

J'ai besoin de m'assurer que mon corps et mon apparence sont infaillibles pour garder un semblant de contrôle. Les yeux charbonneux, la bouche d'un rouge incandescent, une coiffure sophistiquée et une tenue sexy : Oliver peut m'emmener où il veut, j'affronterai n'importe quelle situation.

Quand il sonne, je toise une ultime fois mon reflet avant de prendre une grande inspiration. Pourrai-je enfin m'abandonner à un peu de plénitude avec cet homme qui essaye si fort de m'atteindre ?

– Bonsoir, dit-il simplement quand je le rejoins devant mon immeuble.

Il est tellement sérieux que je ne le reconnais pas. Pas d'espièglerie dans son regard, pas de sourire taquin sur ses lèvres. Il semble presque intimidé, et cela me rassure. Nous ne sommes pas plus à l'aise l'un que l'autre, finalement.

Comme d'habitude, il ne fait aucun commentaire sur mon apparence. Il se contente d'ancrer ses yeux aux miens avant de déposer un baiser dans mon cou. Ce contact fait courir un frisson le long de ma colonne vertébrale. Puis, une main au creux de mes reins, il m'invite à le suivre jusqu'à une camionnette bleu et vert de hippie.

– Je n'étais déjà pas très emballée à l'idée de grimper à l'arrière de ton scooter, mais qu'est-ce que c'est que ce truc ? m'étonné-je.

– Yves me l'a prêtée pour le week-end.

– On peut prendre ma voiture, si tu veux.

Sourd à ma proposition, Oliver m'ouvre la portière côté passager en faisant une révérence.

– Le carrosse de Mademoiselle est avancé.

Je m'installe sur la banquette avant, dont les ressorts couinent bruyamment. Smiley monte à côté de moi en souriant.

– Si le moyen de locomotion n'est pas parfait, toi, en revanche, tu as l'air d'une véritable princesse, me dit-il en embrassant mon épaule dénudée.

Contre toute attente, ce compliment qui m'aurait paru totalement niais dans la bouche de n'importe qui d'autre me touche et me fait rougir.

C'est à ce moment que je remarque la tenue d'Oli.

– Et toi, tu portes... un pyjama violet ?

Il fait une grimace offusquée tandis qu'il démarre la camionnette. Le moteur gronde comme un avion sur le point de décoller ; des vibrations me secouent tout le corps.

– Pas du tout ! s'exclame Smiley. C'est un survêtement dernier cri, pour une amplitude de mouvement optimum et une bonne aération de la peau. Je sais que la couleur est étonnante, mais il ne restait plus que ça.

Dans ma tête, j'envisage tout un tas de scénarios qui pourraient expliquer pourquoi il est habillé de la sorte, mais aucun ne me paraît plausible. Alors je me contente de lâcher :

– N'empêche que tu es en jogging.

Il me fait un clin d'œil en s'engageant sur la voie rapide.

Une chose est sûre, l'un de nous deux n'est pas vêtu de manière appropriée. Comment ai-je pu imaginer une seule minute qu'Oliver allait simplement m'emmener au restaurant ? Il ne me reste plus qu'à le laisser me guider.

Nous roulons une bonne heure dans le van, qui menace de tomber en morceaux à chaque secousse un peu forte. Bientôt, le centre-ville n'est plus qu'un lointain souvenir. Après avoir traversé plusieurs villages, même les lumières se raréfient.

Je tente d'interroger Oliver sur notre destination, mais il demeure évasif et mystérieux. Nous discutons donc de l'agence (sujet de conversation rassurant pour moi) et de sa mission avec Madeline, puis je le questionne sur sa maison. Il est intarissable là-dessus. Lorsqu'il évoque le jardin, son enthousiasme déborde.

– C'est immense ! Un chien pourrait s'y épanouir. Du coup, je compte reprendre contact avec l'association des chiens guides pour servir de famille relais. Tu sais, je t'en avais parlé... Et puis tu verrais les différentes essences d'arbres ! La taille sera un gros morceau chaque année.

J'acquiesce sans un mot, admirative de la passion avec laquelle il s'exprime.

– Et je vais reprendre mes études. C'est toi qui m'en as convaincu au restaurant, quand tu m'as incité à me donner les moyens de mes envies. C'est grâce à toi...

Savoir que j'ai peut-être influencé Oliver me touche au-delà des mots, et l'ardeur dont il fait preuve est communicative, ensorcelante ;

sans réfléchir, je tends mon bras et caresse le contour de sa mâchoire.

Il arrête de parler, et je réalise ce que je viens juste de faire. Je ramène ma main dans la poche de ma veste et me rencogne contre la portière. Ce geste de tendresse me ressemble si peu que je suis aussi choquée que lui.

Dans le silence qui suit, je m'obstine à contempler la nuit qui a enfin gagné son combat sur le jour. Oli s'engage sur un chemin de terre, et nous nous enfonçons dans une forêt de conifères. Je n'ai pas la moindre idée de là où nous nous trouvons. Absorbée par ses paroles, je n'ai pas prêté attention à la route.

Il finit par se garer sur le bas-côté. Pourtant, rien ne distingue cet endroit en particulier des kilomètres que nous venons de parcourir.

En regardant l'heure sur mon portable, je constate qu'il n'y a aucun réseau. Heureusement que je ne suis pas du genre à flipper, sinon il y aurait franchement de quoi se croire dans un film d'horreur. L'obscurité au-delà des phares est impénétrable. Je soupire.

– Ça va, pas trop inquiète ? s'enquiert Oliver.

– Mis à part ton jogging violet, il n'y a rien qui puisse m'effrayer ici.

Il éclate de rire.

– Bien ! Alors descendons.

Il coupe le contact, contourne la camionnette pour m'ouvrir et m'attrape par les hanches avant de me faire glisser contre lui. Le son des insectes emplît mes oreilles et un vent frais lèche ma peau, mais j'en ai à peine conscience. Maintenant qu'il me tient dans ses bras, je réalise à quel point il m'avait manqué, combien j'étais impatiente qu'il me prouve qu'il n'avait vraiment pas abandonné.

Quand il m'embrasse, je sens une différence. Comme si ce baiser était le premier que nous échangeions. La pression de sa bouche est si douce, si respectueuse, que je prends l'initiative d'y immiscer ma

langue. C'est apparemment ce qu'il espérait, car aussitôt, il resserre son étreinte autour de moi ; mais bientôt, il arrête ma main qui commençait à explorer son torse.

– Attends un peu, murmure-t-il en s'éloignant.

Je l'entends ouvrir le coffre du van. Le peu de clarté me permet de voir qu'il en sort un sac de sport, qu'il pose au sol près de moi. J'avoue que son manège m'intrigue.

– Déshabille-toi, exige-t-il en ouvrant le mystérieux sac et en tendant le bras vers moi.

J'arque un sourcil. Mais c'est que Monsieur Astier me donne des ordres ! Mutine, je lui rétorque :

– Même si tu ne parais pas affecté par mon affriolante tenue, il se trouve que j'ai passé du temps à obtenir ce résultat. Alors, si tu veux qu'elle disparaisse, retire-la toi-même.

Oliver se redresse en ricanant.

– Comme tu voudras, approuve-t-il d'une voix langoureuse.

D'une main, il m'attire vers lui ; de l'autre, il descend ma fermeture Éclair. Je sens son cœur qui tambourine dans sa poitrine.

– Tu n'as pas trop froid ? s'enquiert-il.

Je lui indique que non d'un mouvement de tête. Il fait glisser le tissu fluide de ma robe le long de mon corps, je lève mes pieds l'un après l'autre pour qu'il me la retire. Ma peau se couvre de chair de poule sous la caresse de la brise. J'appuie mon dos contre la carrosserie glacée de la camionnette, impatiente de découvrir ce que me réserve Oliver.

Il plie le vêtement, le pose dans le bagage, revient vers moi et m'embrasse à nouveau. Quand il me soulève pour que j'enroule mes jambes autour de sa taille, mon désir inassouvi lors de notre dernière entrevue se réveille. Je me sens m'enflammer... mais il fait coulisser la portière arrière du van et m'assoit sur le rebord. À la lumière du

plafonnier, je vois que toute la surface arrière du véhicule est aménagée en lit. L'une des parois est tapissée de placards, et il y a même un petit frigo.

– Douillet, apprécié-je.

Oliver me sourit en passant un doigt sur la dentelle de mon soutien-gorge noir.

– Tu avais des projets ? s’amuse-t-il.

– Oui. Pourquoi, pas toi ?

– Oh ! si, j’en ai.

Il se penche à l’intérieur et ouvre un coffret pour y prendre une bouteille pleine d’un liquide jaune. Alors qu’il sort de sa poche un mouchoir en tissu méticuleusement plié, je commence à croire qu’il va m’endormir avec du chloroforme. J’ai un mouvement de recul.

– Qu’est-ce que tu fabriques ?

– Tu me fais confiance ?

– Non !

– C’est de l’huile de tournesol. Je n’ai pas de démaquillant, désolé, m’explique-t-il en souriant, pas du tout vexé par ma réponse.

Le temps que je comprenne ce qu’il vient de me dire, il a déjà enduit le coton du liquide gras et me le passe doucement sur les lèvres, sur lesquelles il dépose ensuite un baiser.

– Ferme les yeux, s’il te plaît.

Toute cette situation est tellement surréaliste que je lui obéis sans broncher. Je suis en sous-vêtements sexy au milieu de la forêt, et l’un de mes employés m’assaisonne comme une salade... Je sens qu’un rire nerveux me gagne.

– Bouge pas ! se lamente Oliver. C’est bon, je crois que ça ira. Ensuite...

– Je trépigne à l’idée de découvrir la prochaine étape.

Il me fait un clin d'œil et sort du sac ce qui ressemble fort à la version fuchsia de son horrible jogging, ainsi qu'un tee-shirt à manches longues difforme et d'épaisses chaussettes grises.

Je devrais m'insurger du fait qu'il envisage de me faire porter ça. Mais après tout, il n'y a personne ici, à part des grenouilles que nous entendons coasser. En fait, quand Smiley m'habille comme une poupée géante, je me laisse faire, proche du fou rire. Je ne peux tout de même pas m'empêcher de m'interroger sur la provenance de ses frusques. Les vêtements ont la douceur de l'usure et sont imprégnés d'une délicate senteur de savon, une odeur de propre qui reconforte. Je suis indéniablement plus à l'aise comme ça.

Oliver recule d'un pas, me contemple une seconde, avant de se rapprocher et d'enlever les pinces qui retenaient ma chevelure.

– Jamais personne ne m'avait habillée, c'est une première, dis-je en gloussant.

– Tu m'en vois ravi, lance-t-il. Avec moi, je veux que tu vives beaucoup de première fois.

Sous l'intensité de son regard, mon hilarité décroît. Je n'ai pas envie de grandes déclarations. Pour couper court à une suite éventuelle, je glisse la main dans la poche de son affreux pantalon et le tire vers moi.

– C'est l'heure de dormir, annonce-t-il en se dégageant.

Mon sourire s'efface complètement.

– Pardon ? Mais alors, quel était le but de toute cette mascarade ?

– Te surprendre, répond-il avec une mine radieuse avant de me pousser à l'intérieur.

Une heure plus tard, nous sommes tous deux blottis sous la couette dans le noir, à écouter le chant des rainettes qui n'en finit

plus.

Pendant que nous mangions la collation qu'il avait préparée, il m'a raconté que Betty lui avait fourni mon emploi du temps et ma pointure. J'ai maudit intérieurement mon assistante : j'hésite d'ailleurs à la virer dès lundi.

– Bonne nuit, Ava, dit Oliver, brisant le silence.

– Tu plaisantes, là ? Il est à peine 23 heures.

Je l'entends se tourner vers moi.

– Tu veux discuter ? J'ai une question pour toi.

– Non !

Oh ! et puis si. Tout plutôt que dormir ! Ça fait des années que je ne me suis pas couchée avant minuit. Je grommelle un encouragement.

– C'est quoi, la cicatrice sur ta cuisse ? me demande aussitôt Smiley.

– Elle est affreuse, je sais, répliqué-je, piquée au vif. Il faut évidemment que tu te concentres sur le point négatif de mon anatomie ! Tu n'as pas remarqué ce qu'il y avait autour ?

Il se met en appui sur un coude.

– Bien sûr que si, énonce-t-il simplement. Mais elle est tellement grande, tu as dû beaucoup souffrir.

Revoilà mon chevalier servant. Je soupire ; je ne souhaite pas me plonger dans mes souvenirs d'enfance.

– Une chute, déclaré-je abruptement. Ils n'ont pas fait assez de points, ça s'est mal refermé. Du coup, c'est très laid.

Oliver se met soudain à se tortiller sous la couverture, faisant bouger la camionnette sur ses suspensions.

– Mais qu'est-ce que...

– Attends, dit-il en allumant la lampe torche et en la pointant sur son torse nu. Regarde.

Il me montre un renflement osseux au niveau du sternum. Il attrape ma main afin de m'inviter à le toucher.

– Malformation, indique-t-il. C'est moche, non ?

– Pas du tout, ça se voit à peine.

– D'accord. Et ça ?

Il retire sa chaussette gauche et me désigne un de ses orteils.

– Il est plus grand que les autres, précise-t-il.

Je secoue la tête en souriant.

– N'importe quoi !

– Voilà, exactement, on s'en fout, confirme-t-il en appuyant sur chaque mot avant de déposer un baiser sur mes lèvres. Moi, ce qui m'importe, c'est de savoir qu'un jour, tu as souffert et que tu as été blessée au point qu'il en reste la trace aujourd'hui.

Mon cœur bondit dans ma poitrine. J'aimerais lui offrir une réponse à la hauteur de sa déclaration, mais tout ce que je parviens à faire, c'est glisser ma main dans ses cheveux pour l'attirer vers moi. Je l'embrasse. Il se laisse faire quelques secondes, puis me repousse doucement.

– On se lève tôt demain, murmure-t-il. Bonne nuit, Ava.

Sa manie d'interrompre les préliminaires est particulièrement agaçante.

– Ramène-moi à mon appartement ! ordonné-je.

– Chut.

– Tu vois que c'est un pyjama, ton truc, raillé-je en me tournant de mon côté, entraînant avec moi la majorité de la couette.

Quand la respiration d'Oli se fait plus profonde, m'incitant à croire qu'il s'est assoupi, je me mets sur le dos. Je fixe le plafond, le visage gras, frustrée et énervée. Perturbée par la symphonie des batraciens et l'indifférence de Smiley, je mets un temps considérable à m'endormir. Dans quoi est-ce que je me suis embarquée ?

Ma dernière pensée lucide, c'est que je ne me suis pas pesée ce soir, et que demain, je vais de nouveau manquer le déjeuner dominical ; je constate avec plaisir que je n'en éprouve aucune culpabilité.

Dix minutes. J'ai l'impression de m'être reposée dix minutes quand Oliver m'enlace et me murmure que c'est l'heure de se réveiller. Il tire la couverture sur nous et se blottit contre moi, m'enveloppant de sa chaleur. À son bassin collé à moi, je devine qu'il n'est pas prêt à quitter ce lit.

– Je pensais que ça ne t'intéressait pas, persiflé-je. Hier soir, tu as été plutôt clair à ce sujet.

Il passe une main sous le vieux tee-shirt que je porte, et les callosités de sa paume me font frissonner.

– Ça, c'est ce que tu crois. Lorsque tu t'es endormie, je suis allé nager dans l'étang avec les grenouilles, histoire de me rafraîchir... les idées.

Je souris. Ses doigts effleurent mon ventre avant de glisser plus bas et de me caresser par-dessus la dentelle de mes dessous. Je gémis.

– Si tu préfères qu'on se lève tout de suite, me susurre-t-il dans l'oreille, tu me dis.

Je me retourne, encore engourdie de sommeil. Oliver descend mon pantalon et ma culotte avant de s'allonger sur moi. Lui est déjà nu et équipé, son épiderme est brûlant. Je fais courir mes mains le long de son dos, de ses fesses, de ses cuisses... je remonte mon tee-shirt pour sentir sa peau contre la mienne. Il pose ses lèvres sur les miennes avec une extrême lenteur et, tout aussi doucement, me pénètre. J'agrippe ses bras pour basculer mon bassin, mais il se retire.

Un hoquet de frustration s'échappe de ma bouche, qu'il embrasse encore avec délicatesse. Une faim insatiable traverse mon corps, une onde de chaleur se répand en moi, et je savoure chaque seconde de ce moment de complicité. Nos souffles se répondent. Quand il se glisse à nouveau en moi, j'ai envie qu'il accélère, mais il garde un rythme affreusement lent. Je me cale alors sur son mouvement et savoure le plaisir qui monte par vagues. Je m'abandonne totalement à lui.

Dans un rythme parfait, nous bougeons de concert, et le plaisir que nous partageons m'embrase. La sensation est vertigineuse. Nos corps ondulent ensemble, jusqu'à ce que je jouisse autour de lui. Dans un ultime coup de hanche, il explose à son tour en grognant dans le creux de mon épaule.

Au cœur d'une forêt, dans un improbable fourgon, sous une couette élimée, je crois qu'Oliver et moi venons de faire l'amour, et cela fait très longtemps que je ne me suis pas sentie aussi bien.

Je le laisse se détacher de moi avec réticence et me blottis à nouveau contre mon oreiller quand il se lève pour s'habiller et rassembler quelques affaires dans un petit sac à dos.

– Debout, boss, il ne faut pas être en retard ! m'exhorte-t-il.

Frigorifiée et épuisée, je tends un bras hors du lit pour consulter mon portable.

– Il est 3 h 30 ! m'exclamé-je, choquée.

Oli fronce les sourcils.

– Tu as raison, on doit se dépêcher.

Il me jette une polaire verte à capuche et des chaussures de marche. Pendant que je les enfle au-dessus de la seyante tenue qu'il m'a prêtée hier soir, il vérifie que sa gourde est pleine. Lorsque je suis fin prête (avec l'affligeante impression de me rendre à un bal costumé), il verrouille le fourgon et me tend la main.

– Tu viens ?

Ai-je vraiment le choix ? Cet imbécile semble tellement content avec sa lampe frontale ridicule...

Nous nous engageons sur un sentier qui serpente entre des pins. Nous marchons l'un derrière l'autre en silence, et seul le bruit de nos pas résonne dans l'obscurité. On dirait que même les insectes sont partis se coucher. Quant aux grenouilles, nous les avons semées depuis longtemps.

Après avoir quitté les frondaisons, nous progressons sous la voûte étoilée sur un chemin pentu. Le sol est trempé de rosée. Je m'arrête un instant pour contempler l'immensité du ciel. Sans pollution lumineuse, le spectacle est grandiose.

– On y est presque, m'encourage Oliver.

En effet, après encore une dizaine de mètres plutôt ardues, nous débouchons sur un espace plat, tandis que l'aube naissante commence à dissiper l'obscurité. Même si pour l'instant, le paysage n'est qu'une suite ininterrompue d'ombres et de silhouettes, je constate que nous avons une vue dégagée dans toutes les directions. Oli me guide vers des souches d'arbres et des rochers placés en cercle autour d'un amas de cendres. Il pose le sac et s'installe sur un tronc couché dont la forme s'apparente à celle d'un banc. À l'est, le ciel se teinte de rose et d'orangé.

– Pile à l'heure, se réjouit-il en me tirant par le bras pour que je m'assoie près de lui.

À peine l'ai-je rejoint que le bord supérieur du soleil se dessine à l'horizon. La vue est époustouflante. Au fur et à mesure que l'astre monte sur les collines, nous découvrons un panorama vallonné composé de champs labourés, de forêts et de villages isolés. Au loin, encore illuminée, la ville où nous vivons me paraît à des kilomètres de cette parenthèse.

– Pourquoi est-ce que tu m’as emmenée ici ? demandé-je.

Les yeux d’Oliver se rivent aux miens. La lumière ocre de l’aurore nimbe son visage et accentue la douceur qui le caractérise. Il replace une mèche de cheveux derrière mon oreille avant de me répondre :

– Parce que je voulais te montrer ce qui est, selon moi, la vraie beauté. Pure et sans artifice.

Le soleil entièrement apparu, il se lève et réunit du petit bois pour allumer un feu. Je l’observe accomplir des gestes qui lui sont clairement familiers. Quand les flammes sont assez hautes, il sort de son sac sa cafetière italienne et entreprend de nous préparer à boire. Je me lève pour admirer la nature dans toute sa générosité.

– J’aurais pu détester la randonnée, fais-je remarquer.

Il me sourit.

Il savait que j’apprécierais...

Une fois de plus, Oli a une longueur d’avance sur moi. Je comprends ce qu’il est en train de faire : il me confie ce qu’il aime, ce qu’il est. Un homme aux goûts simples qui a mis tout son entourage dans la confiance pour me faire une surprise. Un homme qui me regarde comme personne ne l’avait jamais fait jusque-là. Un homme qui me donne tout son être.

Il clame : « Voilà, ça, c’est moi. Que décides-tu ? »

– Je voulais... commencé-je, un nœud dans la gorge.

Je m’interromps, déglutis, puis reprends :

– Je suis désolée pour Paola.

Avec le bout d’un bâton, Oliver remue les braises pour attiser le feu, puis hoche la tête sans rien dire. Il tapote le sol devant lui.

– Tu viens ?

Sa voix est rauque, ses yeux brillants. Je m’installe entre ses jambes, il passe ses bras autour de ma taille. Lovée contre lui, les mains en coupe autour de la tasse fumante qu’il m’a donnée, je grave

dans mon esprit ce paysage extraordinaire qui nous entoure. Les bruits de la nature qui s'éveille retentissent. J'inhale l'air frais du petit matin, heureuse d'être là. Avec Oliver.

Et je prie. Je prie pour que cette aube soit celle que j'attendais sans le savoir. Celle du changement. Peut-être que moi aussi j'ai le droit d'être aimée, finalement.

Je pose ma tasse au sol pour m'accrocher à Oliver comme une noyée à sa bouée. Des larmes coulent ; je ne prends pas la peine de les essuyer. Elles sont bénéfiques, salvatrices, sans doute.

Avant même que je puisse réfléchir à ce que je dis, je m'entends déclarer :

– J'aimerais que tu m'accompagnes à une réception le 28. Si tu es libre.

Oliver s'étire en inspirant à pleins poumons.

– Je serai payé ? me demande-t-il.

– Euh... oui, oui, bien sûr.

J'aurais voulu démentir, mais cela m'est impossible. C'est trop tôt.

Une ombre de déception traverse le regard d'Oli, puis il acquiesce.

– D'accord. À ma prochaine mission, alors.

Je trinque avec lui, puis je me penche pour sceller notre pacte d'un baiser.

Je t'entends, Oliver, je t'entends. Mais laisse-moi encore un peu de temps...

34

Oliver

Les lilas blancs et violets embaument l'air. Malgré l'heure matinale, le soleil darde ses rayons dans mon dos, me faisant transpirer à grosses gouttes. Petit à petit, le jardin prend forme, grâce à l'organisation des massifs et le nettoyage que je continue d'effectuer. Ce lieu que je façonne de mes mains et que je m'approprie m'emplit d'une profonde satisfaction.

Ici, j'agis, je choisis, j'accomplis : chaque geste a un but, une utilité. Mon imagination dessine l'agencement de chaque espace et construit allées et recoins. Je suis fait pour ça. Et à chaque fois que mes mains creusent la terre pour transformer cet endroit, je songe à mon père, sans qui tout cela n'aurait pas été possible. Chaque fois que mes yeux embrassent ce jardin qui est le mien, un mot traverse mon esprit, un mot que je ne parviens pas encore à prononcer à voix haute et que je ne pensais pas adresser à mon géniteur un jour...

Je pense aussi à Paola et à Ava. Aux montagnes russes qu'ont été ces derniers jours. À la joie absolue que je ressens quand le numéro d'Ava s'affiche et à ma peine insondable quand c'est celui de Paola. L'état de mon amie se détériore trop rapidement. Sa mère m'a parlé

de quelques jours, tout au plus. Par moments, j'enrage de ne pas pouvoir être à ses côtés, pour la faire sourire une dernière fois. J'étais plutôt doué pour la dérider, sans vouloir me vanter...

Juste après, je me convaincs que c'est pour le mieux. Nous avons été des étoiles filantes dans la vie l'un de l'autre. Même si Paola est un astre qui brillera toujours au-dessus de moi.

Tandis que je m'évertue à arracher des pieds de chardons à la bêche, Madeline boit du thé glacé à l'ombre d'un grand cerisier. Quand je lui ai parlé de mon jardin lors d'une de nos séances, ça lui a plu, et elle a voulu le découvrir. Depuis, nous les réalisons toutes chez moi. Son chevalet planté au milieu des arbres fruitiers en fleurs, elle m'observe m'affairer à mes diverses tâches avec l'intérêt d'un entomologiste qui épie des fourmis.

Au début, c'était une sensation étrange d'être ainsi analysé, et puis je me suis acclimaté. Le plus drôle dans tout ça, c'est que je ne suis même pas sur les tableaux que peint ma cliente ! Ses peintures sont toutes abstraites et colorées. On n'y trouve pas l'ombre d'un élément figuratif.

Accablé par le soleil, je suis en sueur. Je bois avidement plusieurs gorgées à la bouteille d'eau fraîche que Madeline garde dans une glacière.

– Alors, ça avance ? demandé-je en constatant que sa toile est quasi vierge. Je t'inspire ?

– Ça va venir. Contente-toi de te mouvoir, répond-elle avec le plus grand sérieux.

Je retire mon tee-shirt et le jette sur une branche basse.

– Tu n'es pas obligé de te dévêtir, Oliver, m'indique-t-elle.

– Ah ! euh, oui, je sais, mais j'ai chaud, en fait. Ça te dérange ?

Elle se penche pour me regarder par-dessus ses lunettes en croissant de lune avant de me répondre :

– Pas le moins du monde. Qui sait ? Cela va peut-être me conduire vers des contrées que je n'ai pas encore explorées.

J'acquiesce. Madeline est un sacré numéro. Je ne saisis pas toujours où elle veut en venir, mais nous passons des moments plutôt agréables ensemble.

Mon téléphone me signale l'arrivée d'un message. Il vient d'Ava...

[Le 28 ? C'est bon ?]

Depuis la randonnée, nous nous sommes vus quotidiennement, et si je ne peux pas prétendre être officiellement en couple avec elle, je savoure chaque moment passé à ses côtés. J'en découvre un peu plus sur elle de jour en jour et je collecte des instantanés de vie pour les garder précieusement, conscient de la fragilité de ce que nous essayons de construire.

La façon dont elle vérifie son apparence dans toutes les surfaces réfléchissantes est le signe qu'elle est vulnérable. Quand elle se sent bien, elle lève le menton vers le ciel comme si elle s'échappait un instant... et il y a ce regard si rare et précieux, ce regard qui me bouleverse lorsqu'elle le pose sur moi, celui qui me sonde et qui signifie qu'elle cherche à me connaître aussi.

En réponse à son texto, je tape :

[Oui, tu peux compter sur moi.]

[Parfait, nous ferons le contrat la semaine prochaine.]

Toujours ce ton archi pro ! Je souris, amusé.

Je redresse la tête quand j'entends des voix près de la barrière du fond du jardin. Madeline est en grande discussion avec une vieille

femme promenant son chien. Considérant que c'est l'heure de ma pause, je décide de taquiner un peu Ava.

[Qu'est-ce que tu fais ?]

Sa réponse ne se fait pas attendre.

[Je bosse !!!]

J'éclate de rire en imaginant ses sourcils froncés et son air irrité. Elle déteste que je la harcèle de SMS inutiles.

[Moi, je suis nu comme un ver. À la demande de Madeline.]

[La cliente a toujours raison.]

Comme toujours, Ava est pragmatique et ne manifeste pas une once de jalousie.

Je lâche l'écran des yeux quand Madeline crie mon nom. J'enfile mon haut et m'empresse de la rejoindre, tout sourire. Elle me présente à son interlocutrice. La charmante mamie m'apprend qu'elle loge dans la tour toute proche et qu'elle a connu le jardin à la grande époque – avant que mon père n'emménage. En plus des fruits, m'apprend-elle, on trouvait ici toutes sortes de légumes dont la propriétaire faisait profiter le quartier. Ça ne m'étonne pas, la surface est tellement vaste !

Mon portable vibre à nouveau dans ma poche ; je le consulte discrètement tandis que la vieille dame énumère les différentes variétés plantées au fil des ans.

[Samedi. 21h. Mon appart. Et maintenant, cesse de m'importuner, je bosse.]

J'adore la manière expéditive qu'a Ava de me donner rendez-vous... mais je n'en ai pas fini avec elle.

[La voisine vante mes belles tomates.]

[Je m'en tamponne !]

Je surenchéris :

[D'autres embrayent avec des histoires de poireaux et d'asperges...]

[Toi et ton voisinage pourriez être en pleine orgie dans une piscine de potage que j'aurais toujours du travail !]

Je m'esclaffe. Je me délecte de ces joutes verbales...

La vieille dame me jette un coup d'œil compréhensif, et Madeline glousse de m'entendre rire, comme elle le fait souvent.

Lorsque la mamie reprend sa promenade et que je retourne à mes activités, une idée germe soudain dans mon esprit. Une idée qui me permettrait d'exploiter la totalité de l'espace dont je dispose... Un jardin communautaire ! Si j'en ouvrais un, je pourrais faire profiter à tout le quartier des bienfaits du travail de la terre, mêlant ainsi mon amour de la nature et des gens. L'entraide, le partage, la convivialité, voilà des valeurs que je pourrais défendre...

Enthousiaste, je redouble d'efforts pour éliminer mes foutus chardons. Par cette belle journée, les pièces du puzzle qu'est ma vie commencent à s'emboîter, et, euphorique, j'envoie un dernier message à Ava :

[Dimanche, ma famille et moi faisons un pique-nique à la maison. Ce serait l'occasion pour toi de visiter mon royaume, si tu veux. Tiens-moi au courant.]

OceanofPDF.com

35

Ava

Pourquoi a-t-il fallu qu'Oliver m'envoie ce message ?

Depuis hier, j'ai fait défiler cent fois ses mots sur l'écran de mon portable, le cœur tambourinant dans ma poitrine.

Sa famille.

Ce ne sont que de simples lettres mises les unes à côté des autres ; elles détiennent pourtant une signification énorme. Oliver veut m'inclure à son univers, son cercle de confiance.

Pourquoi faut-il qu'il en demande toujours plus ?

Simplement parce que c'est ce que font ceux qui vivent une relation. Dialoguer, échanger, partager... Autant de verbes que j'ai bannis de mon vocabulaire.

Le téléphone de mon bureau sonne, chassant pour un moment mes questionnements. Je réponds puis m'attelle à lire mes mails, en attendant que ma prochaine cliente arrive. Elle ne tarde pas : quelques minutes plus tard, Betty fait entrer une adolescente à l'air déboussolé.

– Mademoiselle Ortega, annonce-t-elle.

Je serre la paume moite de la nouvelle arrivante tout en l'invitant à s'asseoir. Je me présente et lui propose à boire, elle bredouille qu'un Coca serait parfait.

Une fois que nous sommes seules, je la détaille d'un coup d'œil rapide tandis qu'elle se tord les mains. Petite, des boucles blondes de poupée, un visage rond et un corps gauche pas tout à fait sorti de l'enfance... Je lui donne 16 ans maximum. Je sais pourtant qu'elle en a au moins deux de plus, sinon elle ne serait pas ici.

J'ignore si c'est d'être récemment retombée sur le journal intime que je tenais adolescente, mais par certains côtés, cette jeune femme me fait penser à moi.

– En quoi puis-je vous aider, mademoiselle ?

Brusquement, son attention se focalise sur moi, et elle me répond avec un aplomb surprenant.

– Appelez-moi Mélaine, ou Mél, comme tout le monde. Et je suis majeure, des fois que vous vous interrogez. Je le précise parce que tout le monde me traite en petite fille. Ce que je ne suis pas.

Et de manière tout aussi soudaine, elle se met à se ronger les ongles, perdant toute contenance.

– Très bien, que puis-je faire pour vous, Mélaine ?

– Une voisine de mes parents m'a donné votre carte, débite-t-elle à toute vitesse. Je suis en bachelor Design de mode, et à la fin de l'année, il y a cette stupide fête extravagante où toute l'école est conviée. Il est de bon ton de venir accompagnée. Et d'être cool. Parce qu'être la meilleure élève ne suffit pas. Ça ne signifie rien là-bas.

Je griffonne ce que m'inspirent les paroles de Mélaine. Je sens notamment chez elle une rancœur liée au fait qu'elle ne se sent pas jugée à sa juste valeur. Et cette douleur sous-jacente me met soudain mal à l'aise. Il semble que Mlle Ortega et moi partagions bien plus qu'une simple ressemblance physique...

– Je cherche désespérément un garçon pour m’accompagner, m’avoue-t-elle.

Oh ! c’est pas vrai...

Sa voix tremble légèrement tandis qu’elle ajoute :

– Et j’insiste sur le côté désespéré, parce que la soirée a lieu après-demain. J’ai conscience de m’y prendre au dernier moment, mais les moyens plus conventionnels de trouver un partenaire n’ayant pas fonctionné, vous êtes mon seul recours.

Malgré mon trouble, un sourire étire mes lèvres quand l’image d’un fougueux skateur se matérialise dans mon esprit. Louis, mon écorché, ferait parfaitement l’affaire pour cette mission. Mais avant que je puisse en toucher un mot à ma cliente, elle interprète mon air satisfait d’une manière radicalement différente.

– Évidemment, je ne m’attends pas à ce que quelqu’un comme vous comprenne ma démarche.

Son ton vindicatif me frappe.

Quelqu’un comme moi...

– Oui, j’imagine que tout est facile quand on a votre physique, poursuit Mélaine. Attirer les hommes, en particulier. Et on vous respecte, parce que dans ce monde d’apparences, l’extérieur prime sur l’intérieur. J’en suis parfaitement consciente, j’ai choisi de faire des études dans la mode, après tout.

Je ne manifeste aucune réaction, même si je n’en pense pas moins. Tandis que ma cliente potentielle vide ce qu’elle a sur le cœur, j’ai bien du mal à ne pas chercher à la rassurer. « Tout est facile », si elle savait comme elle se trompe !

– J’en ai plus qu’assez d’être la petite boulotte qui a la prétention de vouloir habiller des mannequins alors qu’elle n’a rien en commun avec elles. Je suis intelligente et douée. J’ai vraiment besoin que les autres changent le regard qu’ils posent sur moi. C’est primordial. Si je

dois m'abaisser à jouer le jeu des apparences pour cela, je le ferai. M'afficher avec un garçon que je ne pourrais avoir à mon bras qu'en le payant me permettra peut-être d'acquérir un nouveau statut, qui sait ?

J'aurais tellement à lui dire, pourtant, je n'en trouve pas le courage. Ce n'est ni le moment ni l'endroit. Je demeure professionnelle en dépit de la tension qui m'habite et j'assure la fin de l'entretien dans un état second, garantissant à ma cliente que je lui trouverai le parfait accompagnateur et que je la rappellerai très rapidement. Quand elle quitte VertiG, je réintègre mon bureau et ferme la porte à clé. Adossée au battant, je glisse à terre. J'envoie un message à Louis pour savoir s'il est libre, et il me le confirme dans la foulée. Problème résolu.

Mon cœur bat à tout rompre. J'attrape le calepin sur lequel j'ai pris des notes et songe à la requête de Mélaine.

Se faire accompagner à une fête.

Vouloir paraître différente de celle que l'on est en réalité.

Changer pour se préserver du jugement des autres.

Cette jeune femme m'a bouleversée. Tout ce qu'elle m'a dit m'a touchée en plein cœur, parce que j'ai eu l'impression de me voir au même âge. Mais elle est déjà plus forte que moi, elle sait ce qu'elle vaut. Bientôt, j'espère qu'elle ne ressentira plus la nécessité de se cacher derrière des faux-semblants.

Ses mots résonnent dans mon esprit.

Quelqu'un comme moi...

Il n'y a absolument aucun intérêt à être ou à envier la personne que je suis devenue. Seules mes peurs régissent ma vie.

J'ignore où se trouve la force ou la faiblesse, les frontières sont brouillées entre celle que j'étais et celle que j'ai voulu devenir. Quand on porte un masque depuis trop longtemps, quand on se persuade

soi-même que c'est désormais notre visage, ça finit par fonctionner. L'illusion est parfaite. On se métamorphose. Je me suis muée en un monstre d'égoïsme et d'amertume. Si je rencontre la famille d'Oliver, ses proches, que vont-ils penser de moi ?

Est-ce que je suis prête à assumer les regards perplexes, les questionnements sous-jacents ?

Ils vont me détester. Me trouver inintéressante, fade, froide.

Et ensuite, que faudra-t-il que je fasse ? Lui présenter Inès ? Lui avouer que je repousse ma sœur depuis dix ans ?

Claire... Je saisis le téléphone dans ma poche et commence à pianoter un message à son intention, puis me ravise et l'efface. Je sais que je n'arriverai jamais à lui confier ma détresse.

Quelle conne ! Je ne suis même pas fichue d'avoir une relation normale avec ma propre sœur !

Je peux refuser ce pique-nique, mais ce ne serait que retarder l'inévitable. Oliver voit souvent sa famille : sa frangine, Yves, sa mère... oh ! mon dieu, sa mère. Rien que d'évoquer cette femme qu'il adore, et mon sang se glace dans mes veines.

Au cours des dernières semaines, une part de moi y a cru. Oliver m'a offert ce que je me refusais : de l'attention, des sentiments, des moments de complicité. Mais ma raison est plus puissante que mon cœur. Mon réflexe est de me refermer sur moi-même, parce que dans le confort de ma forteresse, personne ne me déçoit. Surtout, je ne déçois personne. Je ne fais pas souffrir non plus.

L'autre soir, lorsqu'Oliver avait le plus besoin de moi, j'ai été abominable. Et si j'étais blessante avec un membre de sa famille ? Et s'ils me détestaient et essayaient de le convaincre qu'il ne devrait pas être avec une femme comme moi ? Comment le leur reprocher ? Et comment réagirait Oliver ? Il est si impliqué, si patient, il croit tellement en moi que parfois ça me terrifie. Quoi que je fasse, il reste

à mes côtés. Je ne voudrais pas qu'il ait à choisir entre eux et moi parce que je suis incapable d'assumer un simple pique-nique familial ! Il mérite tellement mieux !

Je ne vaudrais pas toute la peine qu'Oli se donne. Il m'a bien fait comprendre que la beauté ne comptait pas pour lui, mais ne voit-il pas que je ne suis que ça, belle au-dehors, et que je ne mérite pas les sentiments qu'il a pour moi ?

Plus j'attends, plus nous avançons dans notre relation, plus je suis susceptible de lui faire mal. Et s'il y a bien une chose que je ne veux plus, c'est être responsable de sa peine.

OceanofPDF.com

Oliver

Je monte les marches deux à deux, impatient de retrouver Ava. Je suis un peu en retard : sur une impulsion, j'ai cueilli quelques-unes de mes fleurs afin de lui offrir, pour ensuite changer d'avis. C'était ridicule.

En route, j'ai à nouveau pensé que ça lui ferait plaisir, alors j'ai fait un détour chez le fleuriste afin d'acheter un bouquet plus sophistiqué. Mais aucune des compositions élaborées ne m'a plu. Me voilà donc avec ma pauvre poignée de tulipes froissées par le trajet en scooter. J'ai l'air idiot ; avec un peu de chance, ça la fera rire.

Elle ouvre la porte, apprêtée pour sortir. Je lui tends les fleurs, elle les prend sans soin avant de les jeter sur la table.

– Pourquoi je ne suis pas étonnée ? Tu ne me l'avais pas encore faite, celle-là ! lance-t-elle avec un ricanement moqueur.

Elle chancelle jusqu'au canapé.

– Hou là ! Tu as commencé la fête sans moi, on dirait, soupire-je.

– Ça pose un problème ? rétorque-t-elle, sur la défensive.

Je ris pour détendre l'atmosphère, qui me semble particulièrement tendue sans que je comprenne pourquoi.

- Non, aucun.
- Ne joue pas les rabat-joie, Smiley.
- Combien de verres as-tu bus exactement ? Moi, c'est Oliver.

Elle souffle en roulant des yeux. Son agacement est flagrant. Dans un souci de conciliation, je m'assois près d'elle, et en une seconde, elle s'installe à califourchon sur moi. Sa courte jupe rouge remonte sur ses cuisses, révélant des porte-jarretelles tout aussi écarlates. J'ai bien du mal à détourner mon regard de cette vision.

- Qu'est-ce que tu as prévu pour ce soir ? lui demandé-je.

Sans me répondre, elle déboutonne la chemise bleu nuit que j'ai achetée cet après-midi au cas où nous irions au restaurant. Mais sortir manger ne semble pas être sa priorité. Ses mains explorent mon torse, puis se perdent dans mes cheveux. Quand elle se mord la lèvre, je saisis ses fesses pour la plaquer contre moi.

- Nous pourrions nous rendre en boîte, finit-elle par me murmurer. Avant que tu n'objectes quoi que ce soit, non, ce ne sera pas pour danser.

Je ferme les yeux tandis que sa langue se faufile de ma bouche à mon cou, pour terminer sa course sur mes tétons.

- Si tu continues, je te garantis que je ne vais nulle part, balbutié-je.

- Je pensais tenter un plan à trois, propose-t-elle, aguicheuse.

- Avec une femme ? plaisanté-je pour entrer dans son jeu.

- Un autre homme, plutôt.

Elle cesse ses caresses. J'entrouvre un œil, puis le second. Je suis consterné par la mine qu'elle arbore.

- Ah ! mais tu es sérieuse, là ?

Quand elle hoche la tête, l'impression de malaise m'étrangle encore plus. Je connais Ava distante. Elle se montre parfois dédaigneuse et cinglante, mais jamais cruelle. Ce soir, on dirait

qu'elle cherche à tout prix à me faire mal. Pourquoi adopte-t-elle cette attitude ? Nous avons tellement progressé !

Je récapitule ce qui s'est passé depuis la dernière fois que nous nous sommes vus, et tout à coup, c'est la révélation. Quel con je suis ! Aveuglé par le bien-être qui m'a envahi en songeant à mes projets et surtout à mes sentiments pour Ava, je n'ai pas été assez vigilant. J'ai brûlé les étapes.

De mon index, je redresse son menton pour la forcer à me regarder.

– D'accord, on se calme, déclaré-je autant pour elle que pour moi. Il n'y aura pas de plan à trois. Juste nous deux. Je comprends ce que tu essayes de faire.

– Quoi ?

J'éprouve un tel soulagement d'avoir mis le doigt sur le nœud du problème que je m'esclaffe.

– Ce n'est qu'un pique-nique avec mes proches, bon sang. Pas une demande en mariage.

– Qu'est-ce que tu racontes ?

Je vois Ava se refermer sur elle-même et, soudain, je suis terrifié à l'idée qu'elle puisse s'éloigner de nouveau. Mon sourire s'efface. Je pose mes mains sur ses hanches dans un geste dérisoire pour la retenir, mais ce n'est pas son corps qui m'échappe, c'est son cœur.

– Je t'en prie, je sens bien que tu paniques, dis-je. Il n'y a rien d'officiel ou de solennel, c'était simplement l'occasion. Pas de pression.

Elle se met debout et lisse sa jupe.

– Si c'est trop, tu as juste à me dire non, tu sais, ajouté-je, paniqué. On annule, pas de souci.

– Je sais, merci, crache-t-elle en se servant de la vodka.

Je sens le fossé qui se creuse entre nous, pourtant je m'accroche au lien qui nous unit : je ne supporterais pas de le voir se rompre après tant de chemin parcouru. Je la rejoins et prends son visage entre mes mains pour l'embrasser, mais elle se détourne.

– Bon, on sort, alors ? s'agace-t-elle.

Même si je n'en ai absolument pas envie, je hausse les épaules. Peut-être qu'être entourée de monde permettra à Ava de s'apaiser. En dansant, en s'amusant, en riant... peut-être pourra-t-elle profiter de ce moment sans réfléchir au lendemain. Et le fil fragile sur lequel nous évoluons ne sera pas brisé. C'est tout ce que je demande.

Mais pas Ava.

– Tu t'en fous ? m'accuse-t-elle. Tu n'as pas d'avis ?

– Je ferai ce que tu voudras.

Le mépris qu'elle affiche me serre le cœur. Je sais que c'est sa peur, exacerbée par l'alcool, qui s'exprime.

– Tu ne serais pas fier d'arriver à *L'Absinthe* à mon bras ? insiste-t-elle.

– Je ne me suis jamais senti aussi fier que depuis que tu es à mes côtés, Ava, et je n'ai pas besoin de témoin pour ça.

Elle ne semble pas m'entendre. Ses craintes parlent plus fort que moi.

– Oh ! oui, c'est vrai, j'oubliais : Monsieur Astier se moque du physique. Je ne suis jamais assez sexy, assez attirante pour qu'il daigne me regarder.

Ses mots me font l'effet d'une gifle en pleine gueule, et je mesure toute l'ampleur de son manque d'assurance. Je m'effondre sur la première chaise venue, coudes en appui sur les genoux, et inspire profondément pour ne pas exploser. Je me sens tellement impuissant face à la détresse d'Ava que j'ai envie de tout détruire dans la pièce.

– Ose me dire que je ne suis pas séduisante, Oliver, me défie-t-elle.

C'en est trop. Je me redresse et me plante devant elle, plongeant mon regard dans ses iris de jade.

– Tu es certainement la femme la plus belle que j'ai jamais vue. Tu es sublime ! Mais qu'est-ce que ça t'apporte ? Quel avantage tires-tu de ces mensurations parfaites ?

– Je plais aux hommes !

– Formidable ! C'est vraiment génial, ça ! Tu te fais sauter par tous les mecs des environs, bravo. Et qu'est-ce que ça dit de toi ?

Elle affiche une moue dédaigneuse.

– Que je suis une salope, j'imagine.

– Non, Ava, non... Que tu es malheureuse.

À peine ai-je dit ça que je le regrette aussitôt, mais je dois aller jusqu'au bout. Ava me tourne le dos pour se servir un autre verre, qu'elle avale cul sec.

– Au risque de te choquer, terminé-je, ton intelligence, ton humour ou ta gentillesse sont tout aussi séduisants que ton apparence. Tu me plairais toujours avec quelques kilos en plus, et je serais carrément au comble du bonheur si tu avais l'air épanouie.

Elle demeure immobile pendant plusieurs secondes, et je prie pour que mes paroles l'aient atteinte, mais elle se remet en mouvement et file dans sa chambre prendre une veste. Je comprends qu'elle me glisse entre les doigts et je lui lance :

– Fais pas ça. Parle-moi.

Mon ton est suppliant ; malgré tout, Ava continue à rassembler ses affaires pour les mettre dans son sac.

– Fais pas ça, répété-je, les poings serrés. Reste. Hurle-moi que je ne suis qu'un connard, soutiens-moi que j'ai tort, mais ne t'en va pas.

Elle commande un taxi sur son portable, sans même lever les yeux sur moi.

– N’abandonne pas, tenté-je une fois de plus. Ça en vaut la peine.

Une main appuyée au mur, elle enfle ses talons aiguilles. Je sens que je la perds, et la douleur qui enserme ma poitrine est intolérable.

– Dans ce cas, allons au fond des choses, Ava. Avoue que tu ne veux pas de moi, dis que tu n’as pas besoin de moi ! Pourquoi faire durer inutilement le suspense ?

Avec lenteur, elle redresse la tête, puis lâche d’une voix atone :

– Je n’ai pas besoin de toi.

Sept mots. Comment sept petits mots peuvent-ils me labourer le cœur de la sorte ? Mais j’encaisse. Ce n’est qu’un coup. Je me bats !

– Tu as raison, j’admets à contrecœur, la gorge serrée. Je ne suis sans doute pas aussi important dans ta vie que tu l’es dans la mienne. Tu peux être avec quelqu’un d’autre. Mais tu as besoin d’amour, Ava, comme nous tous ! Tu mérites tellement d’être aimée ! Putain, si tu comprenais ce que je ressens pour toi ! Je te vois, je sais qui tu es...

– Il n’y a rien entre nous.

Chaque mot qui sort de sa bouche est de l’acide qui ronge mon cœur, mais je ne m’avoue pas vaincu.

– Super, ravi de te l’entendre dire.

Elle fait volte-face et m’observe sans comprendre. Je m’explique :

– Je croyais au contraire qu’il y avait tout entre nous : tes peurs, mes hésitations, ton obstination. Je pensais que tout ça nous séparait, mais si ce n’est pas le cas, faisons un pas l’un vers l’autre.

Elle soupire.

– Tu joues avec les mots.

– Est-ce que ce n’est pas ce qu’on fait depuis le début ?

– Je ne peux pas, Oliver.

– Ne va pas à *L’Absinthe*.

Je capte son regard, mais je ne parviens pas à le déchiffrer. Elle s'approche et m'embrasse du bout des lèvres. Mes bras n'ont pas le temps de l'enlacer qu'elle me fuit déjà.

– Choisis-moi, Ava. Tu n'as qu'un geste à faire, un mot à prononcer.

Elle se dirige vers la sortie et prend ses clés.

– Claque la porte en partant, tu veux, chuchote-t-elle.

– Choisis-moi, Ava, bordel ! l'imploré-je entre mes dents. Je me bats pour toi, comme tu me l'as demandé...

En dépit de mes supplications, elle disparaît dans l'obscurité du couloir, le bruit de ses pas s'éloignant de moi. De rage, je donne un coup de poing dans le mur. La souffrance qui éclate dans mon poing est incomparable à celle qui ravage mon cœur anéanti.

–... mais je ne te vois pas te battre pour moi, terminé-je dans la solitude de l'appartement.

37

Ava

L'horloge égrène les dernières minutes qui me séparent de mercredi. Elles défilent sur le plafond de ma chambre ; parfois les phares d'une voiture effacent un bref instant les chiffres rouges projetés là-haut, puis ils reviennent.

Minuit arrive. 0 h 00. L'heure qui procure la sensation, malheureusement erronée, que l'on peut tout recommencer et, pour peu qu'on le décide, devenir une autre personne... mais on retombe inlassablement dans les mêmes travers. Pendant une fraction de seconde, on y croit, on espère, et puis la réalité nous rattrape. Notre passé nous a forgés, notre entourage nous a modelés, il est illusoire de penser qu'on peut tirer un trait sur ce qu'on est.

Il n'y a pas de miracles. Des mirages, tout au plus. Je suis et je reste la pauvre gamine naïve et faible que j'ai cru avoir enfouie au plus profond de moi.

Je me sens perdue.

Ce dont je suis certaine, c'est que samedi, j'ai blessé Oliver. Volontairement. Au départ, je comptais refuser de venir au pique-nique. Sans en faire une montagne, sans m'emporter. Mais mes

craintes se sont exprimées à ma place, piétinant la prévenance et l'empathie dont Oli faisait preuve.

Les images tournent en boucle dans ma mémoire. J'ai été odieuse, sans pouvoir m'en empêcher. Je voulais faire souffrir Oliver une bonne fois pour toutes. Je voulais qu'il me déteste.

C'était comme assister, impuissante, à une catastrophe. Je savais ce qu'il fallait faire pour l'éviter, mais je me suis trouvée incapable de réagir. J'ai laissé la situation atteindre son point de non-retour.

Parce qu'il le fallait.

Pour le moment, Oliver m'en veut, mais il s'apercevra vite que j'ai eu raison d'agir comme je l'ai fait. Il finira par rencontrer une femme qui s'engagera dans leur relation avec bonheur, comme il le mérite. On ne peut pas donner une moitié d'amour à un homme comme lui, qui se livre entièrement.

Et mes sentiments ? Ils finiront par se flétrir, devenant l'écho lointain d'un bonheur que j'aurais sans doute rêvé, et ils disparaîtront pour de bon. Il le faut.

À 4 heures, je n'y tiens plus. J'enfile des vêtements de sport et sors dans la rue déserte. Le jour va bientôt se lever, mais il n'y a aucune clarté. De gros nuages gris s'amoncellent dans le ciel, il ne va pas tarder à pleuvoir.

Je m'élançe sur un chemin traversant des lotissements encore endormis. Des jouets abandonnés dans l'herbe, des niches, des vélos appuyés aux murs, du linge qui claque au vent... La vie d'autres gens s'étale devant moi. Des gens qui réussissent à construire, qui s'entourent d'amour...

Tout ce que je ne parviens pas à faire. Tout ce que je ne m'autorise pas à avoir.

La fraîcheur de cette fin de nuit me pique les yeux, et bientôt, des larmes perlent au coin de mes paupières. Je cours à m'en déchirer les

muscles, mais ça ne suffit pas à étouffer la vraie douleur, encore vive, lovée au creux de moi. Là où Oliver a fait sa place.

Ce qui me hante, c'est ce que j'ai vu dans ses prunelles lorsque nos regards se sont croisés pour la dernière fois. Derrière l'incompréhension et la souffrance, son amour pour moi était intact.

Après une douche brûlante pour me réchauffer (la pluie a fini par tomber, me trempant sur la fin de mon footing), je monte sur la balance. Pendant de longues secondes, je scrute les deux chiffres qui me définissent depuis tant d'années. Je me mesure ; rien n'a changé, malgré le léger relâchement dont j'ai fait preuve ces dernières semaines. Contrairement à d'habitude, cependant, la stabilité de mon poids et de mes mensurations ne me rassure pas.

Elle ne me suffit plus.

Après m'être maquillée sobrement, prenant plus de temps que nécessaire pour cela, je m'habille d'un tailleur strict. J'ai besoin de sentir que je maîtrise au moins un des aspects de ma vie chaotique. Je veux être irréprochable et me plonger dans le travail.

Quand j'arrive à l'agence, Betty est déjà là, pimpante. Elle m'accueille avec une pile de dossiers, puis me suit jusqu'à mon bureau, en détaillant le planning de la journée.

– Nouvelle cliente dans un quart d'heure, c'est Astrid qui l'envoie. Des nouvelles de Tom et Alban : tout se déroule à merveille pour eux. Ensuite, Madeline O'Rourke a téléphoné. Elle voudrait un nouveau modèle : Oliver a fini sa mission, et elle ses peintures.

J'allume mon ordinateur, repositionne mes stylos.

– Très bien, je vais fixer un rendez-vous. Merci. Quoi d'autre ?

Betty ne me répond pas, m'obligeant à lever la tête pour la dévisager.

– Est-ce que ça va ? me demande-t-elle. Je l’ai vu hier soir ; Oliver, je veux dire... Il est passé à l’agence.

Je n’ai rien raconté à mon associée, mais je n’en ai pas eu besoin. Elle a deviné. Il faut croire que mon masque n’est plus aussi impénétrable qu’avant.

– Ah bon ? fais-je semblant de m’étonner. Je n’ai pas d’affectation à lui proposer pour le moment.

Sans doute n’en aurai-je plus jamais, d’ailleurs.

– Oh ! non, bien sûr, me répond Betty. Oliver est resté à peine quelques minutes et n’a presque pas ouvert la bouche...

Les yeux d’ordinaire si rieurs de ma secrétaire se voilent de tristesse lorsqu’elle ajoute en soupirant :

– J’ai cru que c’était le bon.

Elle veut jouer les entremetteuses, ce qui ne m’étonne pas du tout de la part de cette femme qui croit au prince Charmant, mais le prénom d’Oliver a déjà été trop prononcé ces dernières minutes.

– Le bon pour quoi ?

– Pour t’aider à sortir de ta coquille, ma chérie.

Je t’en prie, Betty, ne t’y mets pas, toi aussi.

Une boule se forme au fond de ma gorge. Je n’ai pas envie de craquer. Pas ici.

– Tu sais, j’ai parfois l’impression d’échouer lamentablement dans mon rôle d’amie, m’avoue mon assistante.

Bon sang ! Je ne survivrai pas à cette foutue journée.

– Je t’interdis de dire ça, ordonné-je avec conviction. Tu es la meilleure amie que l’on puisse espérer avoir. Tu es mon roc, celle qui m’empêchera de finir comme une vieille ermite qui se fait bouffer par ses chats !

– Tu n’as pas de chats, rit ma secrétaire en tamponnant le coin de ses paupières avec son jupon.

– En plus !

Nous nous contemplons quelques secondes en silence. Puis, déglutissant avec peine, je souffle :

– Ça va aller, Betty. Il le faudra bien. Et tu es parfaite, ne change rien, surtout.

Elle sait que je n'irai pas plus loin dans ma déclaration d'amitié, mais j'espère de tout mon cœur qu'elle a conscience de l'affection que j'ai pour elle.

– Allez, file, on a du travail, décrété-je.

– Je t'envoie la cliente quand elle arrive.

Ses lèvres ont retrouvé leur ravissant sourire. Je reste persuadée qu'elle n'en a pas fini avec ses tentatives de réconciliation entre Oliver et moi...

En début d'après-midi, après une pause déjeuner où je n'avale rien, je me rends aux funérailles de Paola Pasquier le cœur serré. Avant-hier, lorsqu'Oliver m'a informée de son décès par un SMS laconique, j'ai eu toutes les peines du monde à ne pas céder à mon envie de l'appeler. Ma détermination a vacillé. Mais j'ai tenu bon.

Je me gare assez loin du lieu de la cérémonie religieuse pour ne pas tomber sur Oli malencontreusement, et aussi parce que je ne me sens aucune légitimité d'être là. Cependant, il était primordial pour moi de rendre un dernier hommage à Paola.

Depuis le trottoir opposé, je regarde sa famille pénétrer dans l'église. Mines graves, mains qui se serrent, quelques sourires timides.

Au milieu de cette foule de gens que je ne connais pas apparaît soudain Oliver. Comme il est difficile de revoir son visage dans ces conditions ! Je patiente sous la pluie que tout le monde soit entré,

puis m'installe en retrait au fond de la nef. Près du pupitre, je repère le bouquet de tournesols que j'ai fait envoyer ; un geste si dérisoire...

Lors des lectures, je n'arrive pas à détacher mes yeux du profil d'Oliver, de ses yeux fermés dans le recueillement d'où s'échappent des larmes silencieuses.

À la fin de l'éloge funèbre qui célèbre la jeune femme qu'était Paola, je quitte l'église. Je ne veux pas qu'Oli me voie. Je le fuis comme je sais si bien le faire...

Sous la pluie qui redouble d'intensité, je suis partagée entre deux sentiments qui me broient la poitrine. Le voir aussi malheureux est une épreuve, un déchirement, mais c'est aussi une façon de me forcer à respecter ma résolution. Il y a un enseignement à tirer de la disparition de Paola. Bientôt, Oliver sourira, il laissera tout ça derrière lui et avancera, parce que c'est ce qu'il doit faire. Et moi aussi. Aussi cruelle que soit cette expression, elle est vraie : la vie continue.

Je ne te ferai plus souffrir inutilement, Oli. Te décevoir en permanence était trop difficile. Je n'ai pas le droit de te demander d'attendre que je règle mes problèmes, car tu n'as pas à être ma béquille. J'ai besoin de temps pour comprendre qui je suis et qui je veux être... mais tu m'as déjà tant apporté ! Tu es celui qui m'a aidée à prendre conscience qu'une autre vie était possible. Sans toi, rien n'aurait changé. Tu as été la bouffée d'oxygène qui m'a permis de remonter à la surface et sortir la tête de l'eau quand mon insécurité et les mots ennemis me gardaient dans les profondeurs.

Et pour cela, je te serai éternellement reconnaissante.

38

Oliver

– C’était le dernier, déclare Ushi en laissant lourdement tomber le carton au sol. Il pèse autant qu’un âne mort, ce truc.

– Normal, j’y ai mis toute la vaisselle fragile que j’ai volée à la péniche.

Mon pote se tape dans les mains.

– C’est bon ? Plus besoin de manutentionnaire ? Faut que j’y aille.

J’ouvre le frigo pour y attraper deux bières.

– Tu ne veux même pas boire un coup ?

– J’aimerais bien, mais j’ai un rendez-vous pro.

– O.K., tant pis.

Ushi me fixe quelques secondes. Il sait que ma relation avec Ava est terminée et à quel point cela me fait souffrir.

– Tu veux que j’annule ? me propose-t-il.

– Pas du tout ! Tu en as déjà assez fait pour moi.

Il m’attrape la nuque avec cet air protecteur qu’il aime adopter et que, soyons francs, j’apprécie aussi. Rien n’a changé entre nous, malgré mon éloignement de ces derniers mois.

– Ça fait beaucoup pour toi en ce moment, mec, me dit-il. Je ne suis pas le meilleur en ce qui concerne les chagrins d'amour, mais si tu veux boire pour oublier, ça peut s'organiser.

J'éclate de rire.

– Non merci. En revanche, une randonnée entre potes, ce serait cool. Loin de la civilisation, avec la nature pour seule compagnie...

Ushi, indécrottable citadin qu'il est, grimace.

– Ah ! je t'ai pas dit : elle et moi, on a rompu. Et puis, en général, tu préfères les faire en solo, tes balades champêtres, non ?

– Je plaisantais ! Je sais que tu as horreur de ce genre de promenades. Ça va aller, t'inquiète... je reste en mouvement.

Cet imbécile cligne de l'œil en claquant sa langue ; nous nous donnons une accolade, et il me tape plusieurs fois dans le dos. Je l'accompagne dehors et le regarde se diriger vers sa voiture.

– Tu en auras bientôt marre de me voir traîner chez toi, de toute façon, déclare-t-il. Quand mon appart va se transformer en fournaise, je squatterai ta maison tous les jours. Enfin, quand tu auras achevé tes travaux.

Tandis qu'il ferme sa portière et ouvre sa vitre, je vois ma mère se garer le long du trottoir.

– Et creusé une piscine ! renchérit-il en faisant un geste de la main. Salut, Margot. Garde le scooter aussi longtemps que tu voudras, mon frère.

Après un concert de coups de klaxon, Ushi disparaît à l'angle de la rue. Un large sac sous le bras, maman s'avance vers moi d'un pas lent. Ses cheveux courts et sa robe fluide lui confèrent une allure juvénile. Elle n'a jamais fait son âge. Depuis la mort de mon paternel, cependant, elle semble marquée : des rides profondes se sont creusées au coin de ses yeux.

– Bonjour, mon grand, dit-elle en m’embrassant. Alors, ça y est, c’est le jour J ?

Je rentre dans la maison, mais elle hésite à en franchir le seuil. Après tout, il s’agissait de la demeure de l’homme qu’elle aimait... et qu’elle aimera sans doute toute sa vie.

– Oui, je m’installe enfin, même si tout n’est pas fini, expliqué-je en l’invitant à me suivre. J’ai agrandi, repeint, isolé... la maison a bien changé.

Timidement, ma mère observe ce qui pour l’instant s’apparente plus à un chantier qu’à une pièce à vivre. Je lui propose à boire, elle accepte un verre d’eau.

– Tiens, c’est pour toi, me dit-elle en sortant un paquet de son sac.

Je m’assois face à elle à la table de la cuisine.

– Ça pouvait attendre la crémaillère, lui fais-je remarquer.

– J’avais envie de te voir seul à seul.

Je perçois sa nervosité ; ses mains tremblent légèrement lorsqu’elle me tend le cadeau.

– C’est un mobile à suspendre dans le jardin, s’écrie-t-elle avant même que je ne déchire le papier qui l’entoure.

– Maman, arrête de faire ça !

– Tu n’as plus 10 ans, Oli !

Je ne la contredis pas, mais elle a toujours agi de la sorte, si bien qu’en maternelle, je ne croyais déjà plus au père Noël.

– Il y a cette lettre aussi, reprend-elle en glissant une enveloppe dans ma direction. Ton père l’a donnée à Léa lorsqu’elle lui a rendu visite.

Sur le papier est tracé mon prénom d’une écriture en pattes de mouche. Ma mère baisse les yeux sur le bois abîmé de la table. Elle n’ose plus me regarder.

– Tu l’ouvriras quand je serai partie, si ça ne te dérange pas.

– Maman...

– Écoute, Oliver, me coupe-t-elle en soupirant. Je veux te parler de lui. Il est plus que temps.

Lui. L'homme sans nom. Je n'ai jamais autant entendu causer de mon géniteur que depuis qu'il est mort : les voisins, ma sœur, Yves et même Ushi l'évoquent à chacune de nos rencontres.

J'interroge ma mère :

– C'est pour ça que tu m'évites depuis que je suis rentré ? Et que tu t'es désistée pour le pique-nique ?

Ignorant mes questions, elle avale une gorgée d'eau avant de s'éclaircir la voix.

– J'apprécierais que tu ne m'interrompes pas, parce qu'il ne va pas être facile pour moi de te confier ce qu'il faut que je te dise.

Mon rythme cardiaque s'accélère, j'ai soudain peur de ce que ma mère va me révéler. J'acquiesce néanmoins.

– Simon était une personne merveilleuse, commence-t-elle. Je suis tombée folle amoureuse de lui en quelques heures. Drôle, intelligent, sportif, romantique, il charmait tous ceux qu'il rencontrait. Mais il faisait aussi preuve de beaucoup d'égoïsme par moments, et il était fragile. Le moindre obstacle lui semblait insurmontable, et la boisson était déjà son exutoire : des défauts qui, chez n'importe qui d'autre, m'auraient fait sauter au plafond. Je voyais tout ça, mais j'étais aveuglée par l'amour et j'ai accepté sa demande en mariage sans hésitation.

De grosses larmes coulent sur ses joues, et j'ai tellement envie de la serrer dans mes bras que c'en est douloureux, mais je lui ai promis de la laisser aller jusqu'au bout.

– Il ne désirait pas d'enfants. Il avait été très clair à ce sujet. Trop de responsabilités, trop fatigant, trop bruyant. Selon lui, il avait tellement de projets à réaliser que des bébés l'empêcheraient d'y

parvenir. C'était évidemment un prétexte. Le manque de courage et l'alcool étaient ses véritables freins, mais je ne l'ai pas soutenu. J'aurais dû lui accorder la chance de régler ses problèmes avant de l'embarquer dans une vie qu'il ne souhaitait pas.

La voix de ma mère s'éraïlle tandis que s'exprime cet aveu trop longtemps étouffé. Ses mots font vaciller toutes les certitudes que j'avais sur mon père, et surtout sur elle. Je n'en mène pas large de la découvrir sous un jour peu flatteur.

– La bague au doigt, la marmaille, c'était mon rêve, pas le sien. Je lui ai forcé la main, Oli, je ne lui ai pas donné le choix. Et toutes ces années, je vous ai laissé le blâmer parce que j'avais peur de m'effondrer si vous vous mettiez à me détester.

Elle éclate en sanglots pour de bon, ébranlée d'avoir libéré la culpabilité qui la minait depuis toujours. La voir dans cet état me bouleverse. Je m'essuie les yeux.

– Aimer quelqu'un de tout son être ne suffit pas, conclut-elle. Il faut aussi l'écouter et lui offrir la possibilité de se découvrir seul, même si ça implique de souffrir en attendant. Et parfois, on doit accepter l'idée que la relation est une impasse. Je suis navrée, mon chéri. Je suis aussi fautive que ton père dans ce qui est arrivé, si ce n'est plus. Il fallait que tu le saches avant d'ouvrir cette lettre.

– Est-ce que Léa est au courant ? je m'enquiers d'une voix chevrotante.

Maman acquiesce en silence. Quand elle se redresse, je n'ai pas les mots pour la retenir ; d'ailleurs, je ne suis pas sûr d'en avoir envie. Elle dépose un baiser sur mon front et me lisse les cheveux comme elle le faisait lorsque j'étais petit garçon. J'embrasse le dos de sa main. À cet instant, elle vient de descendre du piédestal sur lequel je l'avais mise pour rejoindre le commun des mortels et leur lot de défauts.

La porte se referme sur elle, et je me retrouve avec ces quelques grammes de papier que je tourne et retourne entre mes doigts. Après la confession de ma mère, ce qui peut être écrit dans cette lettre me semble soudain secondaire. Je pensais qu'en apprendre plus sur mon géniteur m'aiderait à avancer, mais je m'aperçois que c'était surtout de la vérité dont j'avais besoin. Les choses sont parfois tellement différentes de ce que l'on croit...

Je déchire l'enveloppe avec lenteur et en extrais la feuille qu'elle contient.

Oliver.

À toi que je ne connais pas.

Je ne vais pas te faire de grands discours, les mots ne seront jamais suffisants pour justifier mon attitude. On ne refait pas l'histoire, n'est-ce pas ?

La dernière fois que nous nous sommes vus, il te manquait encore des dents. Je ne sais plus quel âge tu avais, et je ne sais pas plus l'âge que tu as maintenant.

Le temps s'écoule étrangement quand on est seul.

Je me souviens pourtant d'une chose te concernant : si petit, tu étais déjà quelqu'un d'entier. Pour moi qui ne suis même pas la moitié de ce que j'aurais voulu être, je pense que c'est admirable. Continue à te battre pour ce en quoi tu crois.

Léa m'a dit que tu vivais pour les autres. Je n'ai jamais vécu que pour moi-même.

Tu vois, nous n'aurions pas pu être plus différents.

Et j'en tire une grande fierté.

Simon

Délicatement, je replie la lettre. Alors que je croyais attendre ces mots avec impatience, je réalise qu'ils ne sont ni un nouveau fardeau

ni un soulagement... ils ne sont que les propos d'un inconnu.

Il m'en aura fallu, du temps, pour réaliser que mon père est un étranger ! Comment pleurer quelqu'un dont j'ignore tout ? Pourquoi m'emporter contre un homme dont je ne garde finalement presque aucun souvenir ? Je présume que Simon a eu besoin de nous dire adieu, à Léa et moi, pour partir en paix, mais j'ai conscience maintenant que c'était une étape importante de son parcours, pas du mien.

Je me suis construit à l'ombre de son absence et j'ai longtemps cru que s'il avait été à mes côtés, ma vie aurait été meilleure. C'était un prétexte. Ce qui est arrivé ces dernières semaines, avec Paola et Ava notamment, m'a permis de réaliser que je faisais fausse route. J'ai blâmé Simon pour tout ce que je ne parvenais pas à faire, pour tout ce que je n'entreprenais pas, alors qu'il n'y avait qu'un seul fautif : moi.

Au cours de mon existence, j'ai eu tout l'amour dont j'ai eu besoin pour me construire : ma mère, ma sœur, Ushi m'ont entouré. Je suis debout, je suis solide, et, si je venais à chuter, des mains se tendraient pour me retenir, je n'ai aucun doute là-dessus. Dans mon passé, on m'a donné toutes les armes qu'il faut pour affronter la vie.

Je repense aux mots de ma mère. Ils font écho à ma situation avec Ava. Insister ne sert à rien : tant qu'elle ne voudra pas avancer, rien ne changera. Je dois accepter de ne pas pouvoir être son chevalier blanc : elle sera sa propre sauveuse. Il faut qu'elle parvienne seule à restaurer sa confiance en elle et à s'ouvrir aux autres. Je ne peux pas agir à sa place.

Et je crois qu'elle en a pris conscience. À sa manière blessante et étrange, elle a préféré mettre un terme à notre histoire plutôt que de s'y investir à moitié, certainement terrifiée à l'idée que ses vieux

réflexes refassent surface. Mais peut-être progresse-t-elle tout de même sur son propre chemin.

C'est en tout cas ce que j'espère.

OceanofPDF.com

39

Ava

Je suis en retard. Sur le point de fermer l'agence, je cherche les dossiers de recrutement que je veux ramener à la maison pour le week-end. Le bureau de Betty est un foutoir sans nom, donc je ne les trouve pas à l'endroit où elle est censée les conserver.

Je cours sur la mezzanine : ils ne sont pas sur ma table non plus. Je redescends à la même vitesse. Je n'ai pas effectué mon jogging ce matin et j'ai de l'énergie à revendre. Il va m'en falloir pour ce soir.

Enfin, en fouillant pour la troisième fois les tiroirs, je tombe sur ce que je cherchais. Je rattrape de justesse un pot rempli de stylos au moment où l'interphone retentit. Avant que je puisse répondre, on tambourine à la porte. Sur l'écran de surveillance, j'identifie Louis, bien qu'il ait le visage collé à la caméra. Il semble contrarié.

– Oui ? lui dis-je.

– C'est Louis ! Je peux parler à Ava ? Elle est là ?

D'une pression de bouton, je déclenche l'ouverture de la porte. Le skateur pénètre dans la grande pièce et passe en trombe devant moi. Alors qu'il escalade plus qu'il ne monte l'escalier, je l'appelle. Surpris, il se retourne et dévale les marches pour revenir au rez-de-chaussée.

– Ah ! c’est toi, fait-il quand il me reconnaît.

– Bonsoir, d’abord. On ne t’a pas appris la politesse ?

Il me regarde d’un air narquois.

– Putain, ce que t’es drôle !

– En quoi puis-je t’aider ? J’étais sur le point de rentrer chez moi.

Il se met à tourner comme un lion en cage et à gesticuler.

– Je suis venu te dire que ton contrat, tu peux te le mettre où je pense !

Je tousse de surprise, manquant m’étouffer avec ma propre salive, tandis qu’il continue, enflammé :

– J’apprécie ce que tu as fait pour moi et tout, mais il se trouve que Mélaine et moi, on s’aime, et que rien ni personne ne pourra l’empêcher !

Je souris. Il faut avouer qu’il est touchant.

– Où est le problème, Louis ? demandé-je calmement.

– Le problème, c’est que Mél et moi, on sort ensemble. Les règles de ton contrat, je m’en balance !

Je m’assois sur le siège de Betty et croise les mains sur le bureau.

– Aucune clause ne stipule que tu ne puisses pas entretenir une relation avec ta cliente après la fin de la mission, annoncé-je.

– Ah bon ? Y’a pas d’embrouilles ?

– Non. Enfin, si. Juste un détail : ce n’était pas avec moi que tu voulais sortir ?

Louis a un frisson dégoûté.

– Arrête avec ça ! Y’a pas d’offense, hein. C’est seulement que le *vintage*, c’est pas mon truc. C’est bon, alors ?

– Oui. Est-ce que je peux te demander comment...

Il me coupe la parole :

– Non, je raconte pas ma vie.

– Comme tu veux, fais-je en haussant les épaules.

– Ouais, bon, O.K. Je te le dis parce que sans toi, ça serait même pas arrivé, donc... J'ai accompagné Mél à son école de bourges pour leur soirée « Regardez comme j'suis beau », et quand j'ai compris à quel point ils la sous-estimaient, ça m'a gonflé ! Elle m'a montré ses dessins, et j'te jure, ce qu'elle fait, c'est incroyable ! Elle est super intelligente. C'est moi qui étais fier d'être vu avec elle, tu comprends ?

J'acquiesce à ces mots qui trouvent une résonance particulière en moi.

– Bref, elle me plaît, et il se trouve qu'elle pense que je suis pas trop naze, donc on est ensemble. Fin de l'histoire.

– C'est formidable. Je tiens à te féliciter, tu es très chevaleresque. J'aurais aimé rencontrer quelqu'un comme toi quand j'étais plus jeune.

– Hou là, commence pas à être chelou... J'me casse avant que tu me prennes dans tes bras.

Je lui fais un clin d'œil ; il s'éclipse en secouant la tête.

Je m'appuie contre le dossier de la chaise de Betty et la fais tourner d'une petite impulsion du pied. D'un regard, je balaye l'agence. Ma création, mon œuvre. Là où tous les jours, je m'évertue à connecter des gens les uns aux autres, même si je n'arrive pas encore à tisser des liens moi-même.

Le cœur gonflé de fierté, je sors et referme la porte de VertiG derrière moi.

Après avoir récupéré mon courrier, je rejoins mon appartement à toute allure. Au milieu des factures habituelles se distingue une enveloppe bleu marine, identique aux huit qui jonchent déjà la console où je jette mes clés. Sur le papier azur, j'identifie les pleins et

déliés de l'écriture d'Oliver, comme d'habitude. Je m'assois par terre en tailleur et décachette avec douceur l'enveloppe pour ne pas la déchirer. C'est mon cérémonial.

La semaine dernière, quand j'ai découvert la première lettre, je l'ai ouverte avec beaucoup moins de délicatesse, surprise de reconnaître l'écriture d'Oli, mais depuis, je prends le temps. Je savoure cette seconde pendant laquelle j'ignore encore quel mot il a choisi, puis je le découvre avec émotion ; parfois je souris, souvent je pleure, voire les deux en même temps.

Intelligente.

Sensuelle.

Énergique.

Entreprenante...

L'adjectif qu'il a sélectionné pour me parler de moi est toujours inscrit au centre d'un petit carton blanc. Seul, éclatant sur ce fond immaculé, il s'imprime sur ma rétine et dans mon cœur. C'est comme si Oliver le murmurait à mon oreille.

Je tiens le papier dans ma main tremblante et découvre le mot du jour.

Courageuse.

Les yeux brûlants de larmes, je me déchausse enfin. Mon portable sonne, ce qui me rappelle qu'il faut que je pense à faire le transfert vers le téléphone de Betty, qui doit assurer la permanence du week-end. Demain, c'est la réception avec laquelle Inès me bassine depuis deux mois.

Je vérifie le nom qui s'affiche sur l'écran. Claire. À l'heure qu'il est, elle et sa famille doivent se trouver chez Inès. Je renifle et essuie mes joues.

– Salut, sœurette ! s'écrit-elle, survoltée, lorsque je décroche. Ça y est, tu es rentrée ?

Cela fait une semaine environ qu'elle ne touche plus terre. Paul et elle se sont expliqués sur la distance dont il faisait preuve. Il n'a pas de liaison. Il a avoué avoir eu besoin de respirer, car elle l'étouffe avec son souci permanent de perfection. Ça a bien sûr été un choc pour ma sœur, mais elle est tellement soulagée qu'il ne soit pas infidèle qu'elle a fait preuve d'une compréhension étonnante.

– Désolée, je suis en retard, m'excusé-je.

– Non, c'est bon, ne t'inquiète pas. Dis, tu es vraiment sûre de toi pour ce soir ?

– Absolument.

– Sinon, je peux toujours faire appel à la baby-sitter que maman connaît, mais elle a l'air bizarre.

– C'est moi qui te l'ai proposé ! Je ne l'aurais pas fait si ça ne me faisait pas plaisir.

Quand j'ai suggéré à Claire et Paul de me laisser les enfants et de profiter de leur court séjour en ville pour sortir en amoureux, ma sœur a cru que je plaisantais. Comment l'en blâmer ? Ces dernières années, je ne faisais quasiment plus partie de sa vie. Hormis nos brefs appels téléphoniques durant lesquels je ne m'intéressais qu'aux nouvelles concernant les enfants, nous étions comme des étrangères.

Cette proposition est un début. Ou une continuité, je l'ignore. En tous cas, une tentative pour m'ouvrir à ma sœur, un essai timide dans le monde de la normalité. Pas à pas, je reviens vers celle qui a été mon modèle pendant si longtemps. Me rapprocher de Claire comble un vide en moi que je n'avais pas conscience d'avoir ; c'est un peu comme retrouver le chemin de mon foyer.

Ma sœur a fini par accepter mon offre, plus que ravie, me prouvant une nouvelle fois à quel point elle a confiance en moi. Ses enfants sont la prunelle de ses yeux, et elle me les confie sans une once d'inquiétude.

– Il est déjà tard, de toute façon, tu n’auras plus qu’à les coucher.

Une heure plus tard, Claire passe me déposer ses enfants, et je me retrouve avec Johan et Lisa, déjà nourris et propres, qui explorent mon appartement. Le premier, véritable rayon de soleil sur pattes, s’extasie de tout, mais je vois bien qu’il tombe de fatigue. Après une histoire et un câlin, il s’endort dans ma petite chambre d’amis, dont j’ai pris le soin de border le lit de coussins, au cas où.

Je retrouve Lisa assise devant ma coiffeuse en train d’enfiler tous mes bracelets.

– Regarde-moi, tatie Vava, parade-t-elle. Je suis comme maman.

Je souris, mais j’ai une boule au ventre. En réalité, ma nièce me ressemble. Je me souviens d’avoir effectué exactement les mêmes gestes, de m’être pomponnée devant le miroir de ma mère, essayant d’atteindre la grâce et la beauté qui la caractérisent.

– Tu es très mignonne, Lisa, dis-je d’une voix absente.

La petite fille sautille jusqu’à ma salle de bain. Je me remémore parfaitement avoir cherché l’assentiment d’Inès, ses encouragements ; je voulais avoir la confirmation que j’étais jolie, moi aussi. Mais elle ne me l’a jamais donnée.

– Tatie, je peux me mettre de ton parfum ?

– Oui, vas-y. Attention à tes yeux.

Lisa se vaporise dans le cou puis se met à fouiller dans mon maquillage. Je m’assois à côté d’elle sur l’étroit tabouret et observe notre reflet.

– Tu n’as pas besoin de ça, princesse, dis-je.

Elle appuie sa bouille sur ses petites mains potelées et grimace.

– Mais moi, je veux être comme toi.

Décidément.

– Et moi comme toi, rétorqué-je en l’embrassant sur la tempe.

Lisa écarquille des yeux étonnés.

– C’est vrai ? Pourquoi ?

J’ôte l’élastique qui retient ses cheveux pour les broser et commence à lui faire une tresse.

– Parce que tu es très jolie avec tes longs cils et ton nez retroussé, et tu as la peau la plus douce du monde.

La fillette se tord la bouche, les joues roses de joie.

– Tu es généreuse, aussi, continué-je, tu prêtes toujours tes jouets. Et puis, tu fais attention aux autres, tu leur chantes des chansons pour qu’ils soient heureux.

– Oui, mais ça se voit pas !

– Si, ma puce, si, et c’est ce qui fait de toi la plus belle personne que je connaisse.

– Granny Inès, elle pense que je suis pas belle, se renfroge ma nièce en allant se coucher sur mon lit.

Une colère sourde s’empare de moi à l’idée que ma génitrice puisse adresser ses remarques acerbes à Lisa.

– Inès est une sorcière doublée d’une pauvre conne, grommelé-je.

– Qu’est-ce qu’il y a, tatie ?

– Rien.

Je la rejoins sur la couette aux motifs fleuris.

– Mémé Inès est jalouse, c’est tout.

Lisa éclate de rire en collant ses deux mains sur sa bouche.

– Elle aimerait pas que tu l’appelles « mémé » !

Je souris en lui caressant le front.

– Alors, ce sera notre petit secret.

40

Oliver

– Salut, Paola. Je sais, j’ai été très long à venir, je suis désolé. Mais me rendre ici, c’était admettre que tu étais définitivement partie. Je n’étais pas encore prêt.

Seul au milieu de nulle part, je parle à l’arbre gigantesque qui se dresse devant moi.

– Il paraît qu’ils ont répandu tes cendres ici. Que le vent les a soulevées, puis dispersées dans le ciel.

Pour unique réponse, les feuilles du marronnier centenaire bruissent dans la brise. M’entendre m’exprimer à voix haute est étrange, mais ça ne dérange personne. Et puis ce n’est pas la première fois que je m’adresse à un végétal.

– Je dois reconnaître que le coin est sympa.

Du haut de la colline où je me tiens, la campagne environnante baignée de soleil s’étale sous mes yeux, très ressemblante à celle que nous avons sillonnée, Paola et moi, il y a de ça quelques semaines à peine.

Je m’agenouille dans l’herbe et caresse l’écorce de l’arbre. Sa rugosité m’apaise.

– Ta mère m’a expliqué que tu avais souhaité que les adieux aient lieu en petit comité, mais elle n’a pas précisé pourquoi cet endroit en particulier. Elle va bien, ta maman, au fait. Compte tenu des circonstances, elle va plutôt bien.

À ces mots, la douleur rejaillit, vive et ardente. Je dispose le bouquet que j’ai apporté dans le creux d’une racine, puis m’assois contre le tronc.

– C’est une très belle journée pour te rendre visite, arrivé-je à articuler.

Des pics de bogues sèches traversent le tissu de mon pantalon, mais je ne change pas de place. Au contraire, ce picotement maintient mon lien avec la réalité. Comme le vent sur mon visage ou le bruit d’un clocher dans le lointain.

– Les ancolies viennent du jardin. Ce n’est pas pour pavoiser, mais il est magnifique et il le sera davantage l’année prochaine. Tous les voisins se réjouissent de le voir revivre ; enfin, surtout les voisines. La mamie du coin de la rue n’arrête pas de me reluquer sous prétexte de surveiller l’évolution du potager. O.K., je me vante un peu.

Je m’esclaffe. Et je peux presque entendre les éclats éraillés du rire de Paola.

– J’ai envie d’ouvrir un jardin communautaire, j’ai la place nécessaire. Je voudrais en faire un lieu de convivialité où chacun sera libre de planter ce qu’il souhaite. Les riverains semblent vraiment enthousiastes, tout le monde y va de son avis. Ils ont même commencé à se répartir la surface ! Ça fait plaisir. Comme ça, c’est moi qui materai ma petite mémé.

Deux geais se pourchassent au-dessus de moi en poussant des cris rauques.

– Ça y est, tout est réglé pour intégrer une formation de paysagiste à la rentrée. Tu te rends compte, à 30 ans ! Yves va

m'aider, comme il l'a toujours fait. Et qui sait ? Peut-être qu'à terme, je pourrais monter ma propre boîte... Mais en attendant, il faut que je me trouve un boulot pour me financer, parce que je pense que l'agence VertiG ne va plus avoir besoin de mes services...

Les oiseaux continuent de se chamailler, sautillant de branche en branche dans l'arbre.

– Ava n'a pas voulu de mes fleurs. Ni de moi.

Dans ma tête, je me suis repassé mille fois la soirée, analysant chacune des réactions de ma boss, mais j'ai compris que l'issue n'aurait pas pu être différente. Elle serait partie, tôt ou tard.

– Je suppose que tu es au courant. De là où tu es, toute cette histoire doit certainement t'amuser. Ou te désespérer. Tu te demandes ce que je fous, je parie.

Je m'allonge dans l'herbe.

– Ce soir-là, elle n'a pas été à *L'Absinthe*, en fin de compte. Chris me l'a dit. Il ne l'a pas vue depuis des semaines. Bien sûr, elle a pu sortir ailleurs, mais je n'y crois pas.

Depuis l'annonce du décès de Paola, ma vie est un véritable tourbillon ; je dors à peine, je me lève à l'aube pour bosser comme une bête à l'extérieur. Je tourne en rond. Ava me manque à en crever.

– Tu sais le pire ? Oui, bon, ça va. Je sais que tu sais, mais ne te la raconte pas trop sous prétexte que tu es omnisciente ! Bref, le pire, c'est que je pense qu'Ava a estimé agir dans mon intérêt.

Je l'ai compris en la voyant aux funérailles de Paola, cachée au fond de l'église. Elle s'est éclipsée avant que je puisse lui parler, mais elle est venue. Pour mon amie. Pour moi, je l'espère.

Ma fugitive...

Alors j'ai commencé à lui écrire des lettres. Comme des bouteilles lancées à la mer, des cailloux disséminés le long du chemin pour

qu'elle retrouve la voie de la confiance. En moi peut-être, en elle surtout. Je n'attends rien en retour.

Ava n'est pas l'unique responsable de mes tourments. Il y a aussi eu la visite de ma mère, jeudi. Elle m'a montré ses failles, moi qui la pensais irréprochable... et c'est très bien ainsi, car depuis quelques mois, je lui ai prouvé que je n'étais pas le fils parfait que j'avais prétendu incarner. Nous repartons sur des bases plus saines, sans faux-semblants.

Et la lettre de Simon... En lisant les mots de mon père, une évidence m'a sauté aux yeux. En l'espace de trois mois, j'ai été confronté à la mort de deux êtres humains et, contre toute attente, je pleure plus la perte de celle que je ne connaissais que depuis quelques semaines, prouvant ainsi que la force des sentiments ne se compte pas en durée, mais bien en intensité.

J'ai constaté aussi que je n'avais plus de rancœur envers mon géniteur ; je ne sais pas quand elle a disparu. Après la visite de ma sœur, sans doute, et à chaque fois que je me suis senti heureux de travailler au jardin. Je lui suis reconnaissant pour cet inestimable cadeau. Sans le savoir, il a influencé ma vie pour le meilleur, comme un véritable père l'aurait fait, et j'ai réussi à lui dire merci à haute voix à plusieurs reprises.

Je repense à ce qu'il m'a écrit à propos de mon caractère pugnace. Je l'avais perdu un moment, mais je l'ai retrouvé.

Je veux me battre.

Et mon combat, c'est de faire comprendre à Ava quelle femme elle est.

Je sais qu'il y a tellement plus en elle que cette agressivité qu'elle arbore en façade. Si seulement elle pouvait se voir à travers mes yeux ! La plupart des gens prétendent avoir des qualités qu'ils ne possèdent pas : Ava, c'est le contraire. Elle s'invente des défauts !

Je consulte ma montre. Il est l'heure.

Je m'agenouille une nouvelle fois, ferme les paupières et plaque ma paume contre l'écorce gorgée de chaleur pour un dernier contact. Puis je me redresse.

– C'est quoi, ton plan, Paola ? Te réincarner en fleur ? En arbre ? Si c'est le cas, fais-moi plaisir, viens pousser dans mon jardin. Comme ça, on pourra continuer à discuter, tu veux bien ? J'en ai besoin. À bientôt, mon amie. Il faut que j'y aille, j'ai un rendez-vous. Souhaite-moi bonne chance !

OceanofPDF.com

41

Ava

J'ai failli ne pas tourner dans la rue où trône le palace où ma mère organise sa réception. Mon cerveau criait : « Continue, roule jusqu'à ce que tu n'aies plus d'essence. Rien ne t'oblige à t'infliger ça. »

En fin de compte, j'ai quand même incliné le volant vers la droite et me suis engagée derrière les bolides de luxe qui patientent pour qu'un voiturier les prenne en charge. Inès a réellement vu les choses en grand.

Au bout de quelques minutes qui ne suffisent pas à calmer mon appréhension, je tends mes clés à un jeune homme tout juste sorti de l'adolescence. Perchée sur mes escarpins rouges, je le dépasse d'une tête, et il pique un fard impressionnant en saluant mon décolleté.

Je m'avance vers la porte-tambour comme un condamné vers l'échafaud. Maquillée avec soin, vêtue d'une robe de soirée asymétrique noire, j'ai fait tout ce qui est en mon pouvoir pour contenter Inès. À un détail près : les chaussures couleur sang. Je sais qu'elle les déteste. Ma petite rébellion personnelle.

Mais tout va bien se passer, ma mère sera occupée par ses convives et oubliera un instant quelle déception je suis pour elle.

J'inspire une profonde goulée d'air frais avant de m'engouffrer à l'intérieur du palace à la suite d'une hôtesse qui me guide vers le grand salon. Dans mon esprit, je revêts mon masque d'impassibilité. Les remarques de ma mégère de génitrice doivent rebondir sur moi. Il ne faut surtout pas que je montre de faiblesse, sinon, elle s'en repaîtrait.

Alors que je traverse le hall, quelqu'un m'interpelle.

– Bonsoir, Ava.

Cette voix, comme une caresse...

Je tressaille.

Oliver.

Non. Pas maintenant. Pas encore. Pas après notre dernière entrevue et la façon dont je me suis comportée. Je ne suis pas prête.

Je me retourne néanmoins. Il est là, debout au milieu du va-et-vient des clients et des invités. Il porte un smoking noir sur une chemise blanche dont le dernier bouton est ouvert. Ses cheveux bruns éternellement en bataille sont coiffés en arrière. Il ne porte pas de nœud papillon. Ce détail insignifiant me ravit, parce qu'il lui correspond si bien et que j'imagine déjà ma mère s'étrangler avec un petit four en le voyant.

Les mains dans les poches de son pantalon, il m'offre son sourire légèrement goguenard, celui qui clame « Je m'amuse de tout, mais pas de l'essentiel : pas de nous ».

Mon cœur bondit dans ma poitrine. Il ne devrait pas se trouver ici. Il faut qu'il reste loin de moi.

– Qu'est-ce que tu fais là ? demandé-je, la voix un peu enrouée.

– Tu m'as invité, me semble-t-il.

L'hôtesse nous abandonne pour accueillir de nouveaux convives. Je m'approche d'Oliver à pas mesurés, veillant toutefois à conserver une distance de sécurité.

– Comment as-tu su...

– Où la réception avait lieu ? Un gentleman ne révèle jamais ses sources.

– Betty ?

Il me décoche un regard malicieux.

– Elle-même. Elle a craché le morceau contre deux boîtes d'After Eight. J'ai trouvé ça très raisonnable.

– Tu n'étais pas obligé de venir.

Il arrime son regard au mien pour donner du poids à ses paroles.

– Je m'étais engagé, Ava. Je n'ai pas pour habitude de manquer à mes promesses.

Durant quelques secondes d'insouciance, je n'ai qu'une envie : me blottir dans ses bras et oublier où nous sommes, oublier qui je suis. Oublier ma résolution absurde de ne plus le revoir.

Lâcher prise. Ce serait tellement plus facile.

Mais le moment passe et la réalité reprend ses droits, le bruit du hall emplît à nouveau mes oreilles. Dans ce brouhaha, je reconnais le timbre aigu de mes neveux qui viennent d'entrer dans l'hôtel avec Claire.

– Tatie Vava ! crie Lisa en s'élançant vers moi avec une joie sans partage, suivie de son frère qui trotte en couinant d'enthousiasme.

La petite fille s'arrête face à moi, les mains sur les hanches, et fait un tour complet sur elle-même pour que j'admire sa tenue. Emporté par son élan, Johan termine sa course contre ma jupe. Oliver le rattrape d'un geste prompt en riant. Ma sœur se précipite, affolée.

– Pardon ! s'excuse-t-elle. Ils sont survoltés. Maman va me tuer quand elle s'apercevra que je ne les ai pas confiés à la baby-sitter, mais Lisa est tellement fière de sa robe... Je n'avais pas le cœur de la laisser à la maison, et Jo pleurerait. Bref, l'horreur.

Elle récupère son fils des bras d'Oli et m'observe avec insistance. Constatant que je ne réagis pas, elle tend la main.

– Enchantée, je suis Claire, la grande sœur d'Ava.

– Ravi, moi, je suis Oliver, son...

– Accompagnateur pour la soirée, complété-je précipitamment. Il travaille pour moi à l'agence.

Oli frotte les poils de sa barbe naissante (qu'il n'a pas rasée, noté-je, ce qui va finir d'achever ma mère). La bouche de ma sœur s'arrondit.

– Oh ! d'accord. Moi, je suis avec mon mari, qui est en train d'expliquer au pauvre voiturier comment fonctionne sa Peugeot de location. Il le prend pour un demeuré, je crois... Au secours ! La prochaine fois, je louerai un de tes employés, Ava. Bref, je vous laisse avant que les enfants ne déclenchent une catastrophe. À plus tard !

Maintenant que la tornade familiale est passée, je sens le poids du regard d'Oli sur moi. Une fois de plus, je l'ai certainement blessé et je me demande quand il cessera de l'encaisser d'une humeur égale. Ses iris pétillent de malice.

– Puisque nous n'avons pas rempli de contrat en bonne et due forme, me murmure-t-il à l'oreille, tu dois trouver un autre moyen de me rétribuer.

Son souffle dans mon cou me fait frissonner, me replongeant un instant dans les souvenirs de notre complicité. Le savoir si près, et si loin à la fois, est une véritable torture. Il attrape ma main, comme si la soirée où j'ai tenté de lui briser le cœur n'avait jamais eu lieu, et m'attire vers le lieu de la réception.

– Attends, m'écrié-je en le retenant, il faut que je te prévienne...

– T'inquiète, ce genre de pince-fesses ne m'effraie pas. Je te l'ai dit, les gens m'adorent. Et puis, ajoute-t-il avec un sérieux qui me

déstabilise, Betty m'a renseigné sur la personne qui organise cet événement.

Ses traits se durcissent et ses mâchoires se crispent sous l'effet d'une fureur contenue que je ne lui connaissais pas.

– Je suis plus qu' impatient de la rencontrer, dit-il en conclusion. On y va ?

À peine avons-nous franchi les portes du grand salon, une vaste pièce éclairée de lustres en cristal, qu'Inès fond sur nous. Je suis en retard et je me pointe au bras d'un homme qui n'est pas tiré à quatre épingles. Sacrilège !

Sentir la paume rugueuse d'Oliver me réconforte. Cela me fait du bien de le savoir à mes côtés pour affronter ma mère.

– Ai-je oublié de te spécifier l'heure, Ava ? Ou cherches-tu une fois de plus à me couvrir de honte ?

Début des hostilités, il est à peine 21 h 30...

– Bonsoir, fait Oliver avec le sourire le plus hypocrite de l'univers, et vous êtes ?

Ma génitrice est encore en train de me fusiller du regard quand elle répond :

– Je suis la mère d'Ava, Inès Monge, et également l'organisatrice de cette soirée.

– Ah ! je ne vous imaginai pas du tout comme ça. Ava a tellement vanté votre beauté...

Inès et moi nous tournons vers lui de concert. Ma mère n'aurait pas eu mine plus choquée s'il l'avait giflée. Elle le toise, et un sourire mauvais apparaît sur sa bouche.

– Tu es impossible, Ava ! Il a fallu que tu viennes avec l'un de tes *escort boys*.

– Qu'est-ce qui vous fait dire que j'en suis un ? demande Oli, l'air sincèrement curieux.

Inès lâche un hoquet dédaigneux.

– Je vous en prie ! Un homme comme vous, avec une femme comme elle... Même négligé, vous êtes mille fois mieux qu'elle.

Je vacille, heurtée par la violence de ses mots. Ma mère est toujours infecte avec moi, mais la pression qu'elle se met à cause de cette soirée la rend encore plus virulente.

Oliver plisse les yeux et colle son visage à celui d'Inès pour l'examiner. Elle a un geste de recul.

– Vous vous droguez ? s'enquiert-il.

– Quoi ?

– Vous êtes bourrée ?

– Pardon ? Je ne vous perm...

– Non, ça ne suffirait pas, de toute façon. Je cherche à comprendre ce qui pourrait justifier que vous parliez comme ça à votre fille, mais impossible de trouver une raison valable. Même au bord du coma, je trouverais qu'Ava est la plus belle femme que j'ai jamais rencontrée, et je ne vous parle pas de son physique. Si vous êtes incapable de vous en rendre compte, c'est que le problème vient de vous.

Je suis estomaquée. Statufiée. Partagée entre une admiration sans bornes pour Oliver et un malaise monumental.

– Maintenant, si vous voulez bien nous excuser, nous allons siroter ce champagne hors de prix que vous avez eu le bon goût de commander !

Oliver me tire par la main jusqu'au buffet, où une barmaid nous sert deux coupes. Il m'en glisse une dans la main. Peu à peu, je prends conscience de ce qui vient de se passer. Ma vie sera désormais un enfer : ma mère me fera payer cet affront jusqu'à la fin des temps.

– Tu n'avais pas le droit de faire ça, articulé-je lentement.

– Et pourtant, je l'ai pris, affirme Oli, satisfait.

– Tu n’aurais pas dû !

Je pose sur une table mon verre, auquel je n’ai pas touché. Mes jambes me portent difficilement, et je sens que la colère me gagne.

– Tu ne réalises pas ce que tu viens de provoquer ! Les représailles seront éternelles !

– Ta mère est folle à lier, Ava. Elle ne mérite même pas qu’on utilise ce terme pour parler d’elle, d’ailleurs. C’est une gorgone ! Un être malfaisant ! J’ai dû me retenir pour ne pas lui péter la gueule.

J’éclate d’un rire sans joie.

– C’est facile pour toi, Oliver, tu ne seras pas là pour voir les conséquences de ce que tu...

Il m’agrippe le bras fermement et m’entraîne à l’écart, interrompant des groupes de gens en pleine discussion. Sa détermination me prend tellement au dépourvu que je ne lui oppose aucune résistance. Il ouvre une porte au fond de la salle, et nous pénétrons dans un plus petit salon où des serveurs s’affairent. Nous le traversons et rejoignons une pièce déserte qui fait office d’entrepôt pour des dizaines de fauteuils empilés les uns sur les autres. C’est seulement là qu’il me lâche.

– Vas-y, Ava ! Enfin ! Parle-moi, dis-moi ce qui te met en rogne !

Je suis tellement en colère que j’ai du mal à respirer. Je refoule mes larmes en essuyant mes yeux secs d’un geste hargneux. Dans mon esprit, une véritable tempête se déchaîne, nourrie de toutes mes émotions refoulées, des non-dits, de mes sentiments pour Oliver, de ce que j’aspire à être et ce que je veux abandonner derrière moi...

– Non ? Rien ? insiste-t-il. Parce que moi, je suis furieux ! Furieux qu’une harpie comme elle te dévalorise et que tu supportes ça sans broncher. Qu’est-ce qu’elle pourrait te faire subir de pire que la manière dont elle te traite déjà ?

Il prend appui sur une pile de chaises, et je crains un moment qu'il ne se mette à les balancer à travers la pièce, mais il se retourne vers moi pour me regarder bien en face.

– Et, non, Ava, reprend-il d'une voix plus calme, il n'y avait rien de facile dans mon intervention, parce que je savais pertinemment que tu me la reprocherais. Mais j'accepte le risque ! J'assumerai les conséquences de mes actes : je ne compte aller nulle part.

Ses iris sombres me dévisagent et me défient. Je me précipite sur lui, agrippe les revers de sa veste et le pousse violemment. Il se laisse faire, les bras ballants.

– Qu'est-ce que tu ne comprends pas ? crié-je, hors de moi. Combien de fois faut-il que je te blesse pour que tu abandonnes ?

Je le bouscule encore, mais il revient vers moi une fois de plus.

– Pars ! Pars avant qu'il ne soit trop tard ! Tu mérites quelqu'un de normal.

Je martèle son torse de mon poing à chaque mot que je prononce. Il finit par saisir mon poignet.

– Trop tard pour quoi, Ava ? Tomber amoureux de toi ? Ouvrir les yeux, enfin, ça fait longtemps que ce stade est dépassé. Me rejeter n'y changera rien. Ce n'est pas à toi de me dire ce que je dois ressentir, ni qui je dois aimer. Et j'emmerde la normalité !

– Et si je ne fais que te décevoir parce que je suis incapable d'agir autrement ?

– La seule chose qui me décevrait vraiment serait que tu refuses de nous laisser une chance.

Des mèches lui retombent maintenant sur le front, et un pan de sa chemise sort de son pantalon. Il paraît débraillé et séduisant, comme ce premier jour à *L'Absinthe*. Perdu, aussi.

– À moins que tu n'éprouves rien pour moi... ajoute-t-il.

Je lisse le col de sa veste, incapable de lever les yeux vers lui. Sous ma main, les battements de son cœur cognent contre sa cage thoracique. Puissants. Fragiles.

Si j'ai des sentiments pour toi ? Il y en a tant que je ne saurais même pas par où commencer pour t'en parler...

– Je sais qui tu es, Ava, depuis le premier jour. Tu ne peux pas m'enlever ça.

Un sanglot me comprime la poitrine. Quant à Oliver, cette ultime déclaration semble l'avoir vidé de ses forces. Ses épaules s'affaissent.

Lorsqu'il sent que je tremble, il prend délicatement mon visage en coupe.

– J'ai envie de te serrer dans mes bras, murmure-t-il. Comme avant.

Je contemple cet homme à qui j'ai si souvent dit non. Cet homme qui, armé de son amour, démonte pierre par pierre les murs derrière lesquels je me suis barricadée. Et je pose délicatement ma joue contre son torse afin d'entendre ce cœur qui bat pour moi, qui se bat pour moi. Oliver glisse une main sur ma nuque tandis que ses bras m'étreignent pour m'offrir un refuge. Je referme les miens dans son dos. Ses doigts caressent mes cheveux, et je redresse mon visage, effleurant sa joue de ma bouche. Il se penche vers moi, nos lèvres se touchent et se reconnaissent.

Nous nous embrassons avec l'intensité d'un dernier baiser. La folie d'un premier. Le souvenir de tous ceux qu'il y a eus entre les deux. Ce contact fait céder mes dernières résistances. Alors que nos langues se caressent avec passion, mes larmes coulent, mouillant nos joues collées l'une à l'autre.

Nous demeurons enlacés plusieurs minutes, plusieurs longues minutes, dans un silence où dansent les mots qui ont été prononcés et ceux qui ont été tus, sans doute encore plus bruyants.

Une serveuse ouvre soudain la porte et se fige sur le seuil en nous découvrant. Elle s'excuse, sourit et nous explique qu'elle vient chercher des sièges. Nous nous dépêchons de quitter la pièce.

– Ah ! te voilà ! s'écrie ma sœur en me voyant revenir dans le grand salon. Ne t'éclipse plus comme ça, j'ai besoin que tu restes à mes côtés ! Maman est complètement hystérique !

– Accorde-moi deux minutes, lui demandé-je sans lâcher Oliver des yeux.

Elle s'éloigne en pestant.

– Tu ne veux pas qu'on parte ? me propose Oli. Tout de suite. Laisse-moi t'emmener loin d'ici, autorise-moi à te préserver de tout ça.

Il attend de moi une décision. Comme si souvent avant ce soir. Je me mords la lèvre.

– Il faut que je reste.

Sans émettre aucune objection, il hoche la tête en boutonnant sa veste. De loin, Inès le fusille du regard tout en discutant avec un couple d'amis à elle.

Nous nous dirigeons à pas lents vers la sortie. Dehors, la température de ce début d'été est douce, invitant à se perdre dans la nuit. Oliver parle au voiturier, puis revient vers moi.

– Et si tu restais, toi aussi ? suggéré-je sans réfléchir.

C'est le mieux dont je sois capable pour le moment. Parce que me jeter dans les bras d'Oliver maintenant serait inutile tant que mes problèmes sont toujours là : il s'agirait d'un soulagement éphémère, c'est tout. Et je veux plus. Oliver m'a appris ça.

Son regard me transperce, et voilà que son sourire renaît. Unique et réconfortant. Il exprime tout ce qui me touche chez lui : sa générosité, son empathie et sa putain de gentillesse.

– Je suis dorénavant *persona non grata* ici, je ne veux pas créer un esclandre, avoue-t-il. Et puis, passé minuit, ma Ferrari redevient un scooter, je ne voudrais pas que tu sois témoin de ça.

Mon cœur bat la chamade. Le voiturier arrive avec le deux-roues.

– Ah ! il doit être minuit une, s’amuse Oliver.

Je sens toutefois poindre autre chose sous son apparente légèreté.

– C’est qui le fugitif, maintenant ? chuchoté-je, le front plaqué contre son épaule.

Avant d’enfiler son casque, il se penche vers moi et me relève le menton. Je m’accroche désespérément à la manche de sa veste.

– Je t’aime, Ava, murmure-t-il en plongeant ses yeux rieurs dans les miens. Rien ne pourra changer ça. Souviens-toi qu’il n’y a que ces mots-là qui comptent.

À contrecœur, je lâche le smoking d’Oliver quand il monte sur le scooter. Je le regarde s’éloigner. Ses dernières paroles flottent encore dans l’air. Trois mots si simples, si courants, dérisoires pour ceux qui y sont habitués, et pourtant d’une telle puissance. Des mots qui rendent invincible.

Quand je réintègre le grand salon, mes pensées se bousculent. Je ne remarque même pas que les convives sont passés à table ; ce n’est que lorsque Paul m’appelle depuis sa chaise, Johan endormi dans ses bras, que je me reconnecte avec la réalité.

– Ava ! Claire et ta mère sont à côté en train de discuter. Si tu pouvais y aller...

Le ton de sa voix ne laisse aucune place au doute : il est énervé. Lui et moi ne sommes pas très proches, mais je sais que mon beau-frère n’est pas du genre à s’emporter pour rien. Inès doit être sur des charbons ardents à cause de moi...

En temps normal, jamais je n'interviendrais dans un échange entre ma mère et ma sœur, tout simplement parce que je n'aurais aucun rôle à y jouer. Je suis extérieure à leur relation : Claire et moi n'avons jamais été traitées de la même manière par Inès.

Mais rien n'est normal en ce moment. Alors, je pousse la porte du petit salon.

Ma mère s'adresse à ma sœur, l'index dressé, comme si elle lui faisait la leçon. Elle s'interrompt en me voyant.

– Il ne manquait plus que toi ! Si j'avais su que ça se passerait de la sorte, je ne vous aurais pas invitées, c'est certain.

Claire lève les yeux au ciel en caressant les cheveux de Lisa, qui est blottie contre ses jambes, le pouce à la bouche.

– N'en fais pas tout un drame, déclare mon aînée, diplomate. Je pense juste que je suis apte à choisir ce que doit manger ma fille.

Inès soupire avec emphase, drapée dans son rôle de diététicienne amatrice.

– Je n'ai pas le temps de polémiquer avec toi, de toute façon. Mais crois-en mon expérience, ton père a fait preuve du même relâchement avec Ava...

Sans crier gare, quelque chose se brise en moi. Bruyamment. Irrémédiablement. Mon cœur, pétrifié par une vie entière de critiques, vient de fissurer le carcan dans lequel il était enfermé. Peut-être est-ce la vision de ma douce Lisa apeurée ou la confiance que Claire m'accorde, la disparition de Paola ou l'amour d'Oliver... Quoi qu'il en soit, je ne peux plus me taire.

– Si tu continues à nourrir cette enfant de la sorte, poursuit Inès, son physique, déjà ingrat, va se...

– La ferme, dis-je posément.

Ma sœur m'observe, et ce qu'elle lit dans mon regard, allié au ton que j'ai employé, l'incite à boucher les oreilles de la petite.

– Ferme-la, Inès, répété-je tout aussi calmement. Ça suffit ! Laisse Lisa tranquille, je t'interdis de cracher ton venin plus longtemps sur elle. Tu n'as que faire de sa santé ou de son bonheur, tout ce qui compte pour toi, c'est qu'elle ressemble à la parfaite poupée que tu désires. Une marionnette que tu pourrais façonner à ton image, et jeter si elle ne convient pas. Tu es un poison, Inès ; insidieuse, perfide, malsaine, tu infectes tout ce que tu touches. Je ne permettrai pas que tu abîmes une autre petite fille.

Ma mère conserve le menton haut, mais sa mâchoire tressaute. Et elle se tait, car elle devine que ses mots ne peuvent plus m'atteindre.

– On y va, Claire ? Tu viens, princesse ?

Quand je prends Lisa dans mes bras, ma sœur me fixe avec un émerveillement que je n'ai pas vu briller dans ses yeux depuis bien longtemps. Elle se tourne vers notre mère et déclare :

– Nous partons avec Ava. Je pense que c'est mieux pour le moment. On se voit plus tard.

Inès détourne la tête dans une dernière tentative pour sauver la face. Elle peut bien faire ce qu'elle veut dorénavant, ça m'est complètement égal.

Je suis de retour chez moi. J'ai besoin de sentir les odeurs de la nuit, alors j'ouvre les fenêtres du salon en grand. Puis celle de la cuisine, celle de ma chambre, la lucarne de la salle de bain. Il faut que l'air circule.

Tout mon être vibre d'une énergie inédite.

Quand j'ai raccompagné ma sœur et sa famille jusque chez ma mère, j'étais pourtant vidée de toute force. Je n'avais qu'une envie, dormir. Et puis, au fur et à mesure que je me rapprochais de mon appartement, j'ai ressenti des élans de vie, semblables à des

décharges électriques, se propager en moi. Comme si j'avais fait de la place à l'intérieur et qu'une vitalité nouvelle pouvait s'y épanouir.

Ce soir, j'ai agi. Pour la première fois en dix ans, je ne me suis pas laissé guider par la peur.

Je saisis les enveloppes bleues et les dépose sur ma coiffeuse avec douceur, puis je retire ma robe et la suspends à un cintre sur la porte de l'armoire. Au pied de mon lit, les cartons que m'a rendus ma mère sont toujours là. Je ne les ai pas jetés, contrairement à ce que j'avais prévu. Je n'en ai pas eu le courage. Ou peut-être que les garder était un acte courageux, au contraire ; peut-être que je pressentais que le jour où je pourrais me confronter à leur contenu était proche.

La vie est curieuse. On stagne pendant des années, n'imaginant pas une seconde pouvoir évoluer, et en quelques mois, des événements, des gens viennent tout bousculer, tout révolutionner. Pour le pire, parfois.

Ou pour le meilleur.

On doit alors choisir ce que l'on va faire, car malgré tout ce qui nous arrive, malgré la bienveillance dont peuvent faire preuve les personnes qui nous entourent, rien ne change si on ne le décide pas.

Je m'enveloppe d'un plaid, m'assois sur la moquette et ouvre le premier carton. Le bric-à-brac de récompenses sportives et de peluches que je découvre m'arrache un sourire. Des souvenirs remontent à la surface. Je continue à fouiller, exhumant des livres et quelques vêtements trop grands.

Et puis je tombe sur mon journal. J'inspire profondément.

Ce n'est qu'un objet, Ava.

Il n'a sur moi que le pouvoir que je lui donne.

Je prends le carnet violet entre mes mains ; il ne pèse rien et, pourtant, il a tant représenté pour moi à la période où je l'ai rédigé... J'ai commencé à l'écrire à mon entrée au collège, un an après la mort

de papa ; vers la fin du lycée, mes entrées se sont espacées ; j'ai dû l'abandonner peu après le bac, je ne sais plus exactement quand.

Je porte le journal à mon visage. Il sent les pétales de roses séchés que je conservais dedans. Ma main caresse la couverture, décorée d'une juxtaposition de photos des garçons qui m'ont fait fantasmer au fil du temps. J'étais si romantique !

Cher journal,

Moi, c'est Ava, Vava pour les intimes (ou les personnes incapables de prononcer mon prénom correctement, comme moi quand j'étais petite), j'ai 11 ans.

Claire (ma grande sœur, 13 ans, la plus belle fille que je connaisse, mais chuuut, ne lui répète pas) vient de me faire cadeau de toi, et je suis super contente parce que j'en rêvais ! (Mais je lui dis pas, sinon elle va s'y croire et déjà elle n'arrête pas !) Elle m'a dit que c'était pour marquer un nouveau départ. Je sens qu'on va bien s'entendre tous les deux.

Ce « nouveau départ », c'était mon entrée en sixième, mais aussi la vie sans mon père. Sa disparition suite à sa crise cardiaque avait été si soudaine et violente que cela avait complètement chamboulé ma vie. Ma complicité avec Claire en avait été renforcée, mais je me sentais malgré tout très seule parfois. Inès avait affirmé que le collège était l'occasion pour moi de prouver que j'étais grande dorénavant. Sous-entendu : elle souhaitait que je cesse de me comporter comme une petite fille et que j'endure la perte de papa avec courage.

Je feuillette les pages, m'arrêtant sur des paragraphes au hasard. Je n'étais pas très assidue, il se passait parfois des semaines entre deux messages.

18 décembre

S., F. et M. se sont moquées de moi. Elles sont jalouses ! Parce que j'ai des formes et pas elles. Elles sont plates comme des limandes, alors que moi j'ai déjà des seins (et des fesses, ah, ah !).

8 mars

Parfois, je veux être comme maman. (Si elle voyait que je l'appelle comme ça, ça barderait, grrr !) Et le jour d'après, je change d'avis, parce qu'elle est toujours en colère. Je crois qu'elle ne mange pas assez ! Moi, quand je sens que je ne vais pas bien, un chocolat chaud et ça repart ! Avec papa, on trempait même des biscuits dedans. Il me manque...

12 juin

Hier, Sophie m'a dit que j'étais géniale, qu'on pouvait toujours compter sur moi et que je suis de bon conseil. Faut dire que j'ai une grande sœur, ça aide à comprendre certaines choses avant mes copines qui n'ont que des frères.

Je ne garde que de vagues images des fameuses copines que j'évoque. Entre les pages du carnet violet sont pourtant collés quelques clichés pris à des anniversaires. On y voit des filles qui se tiennent bras dessus bras dessous, des visages hilares. De la joie, de l'amitié, comme une chanson dont il ne reste que la mélodie, les paroles m'ayant échappé depuis longtemps.

14 septembre

Manon a pleuré aujourd'hui au self. À cause de ses boutons d'acné. Je la trouve pourtant jolie avec ses longs cheveux roux qui flamboient au soleil. Elle m'a fait de la peine.

Moi aussi, j'ai pleuré de retour à la maison. Quand personne ne pouvait me voir.

22 décembre

Claire et Inès ont fait les magasins au rayon enfant tellement leurs fringues taillent petit. Pendant ce temps, j'ai traîné à la boutique de musique. J'ai eu un fou rire avec la vendeuse quand elle m'a fait une démo de tuba et que j'ai imité une majorette.

4 avril

J'ai trouvé une solution ! Vava, la réconciliatrice des cœurs brisés, à la rescousse ! Je suis certaine qu'avec mon plan, ils vont se remettre ensemble, ils sont trop chous tous les deux !

Hormis les messages réguliers sur mon père qui me manquait, les pages rédigées pendant mes deux premières années de collège évoquent des moments plutôt joyeux. Je parle très peu de ma mère, ce qui me surprend. Les rares fois où je la mentionne, j'ai l'air d'avoir pitié d'elle. Je crois que je commençais déjà à garder ses brimades pour moi, de peur que Claire, qui lisait mon journal en cachette, ne les découvre. Je crois que je ne voulais pas qu'elle ait une mauvaise image d'Inès.

13 février

Il ne veut pas sortir avec moi, parce que, je cite : « Il ne veut pas gâcher notre amitié. » Je ne savais même pas qu'on était amis ! Il avait surtout la flemme de m'offrir un cadeau pour la Saint-Valentin, ce crétin ! S. m'a dit que c'était parce que j'étais pas assez belle pour être avec un garçon comme lui... M'en fiche, le dernier film de Zac Efron m'attend sagement, et Claire va le regarder avec moi. Je suis trop contente !

4 mars

Une de plus ! J'ai trouvé un copain pour Manon, à défaut d'en trouver un pour moi. Tu sais que je t'avais dit qu'elle se lamentait sans cesse parce qu'elle se sentait isolée. (Faut dire qu'elle a des goûts particuliers ! Des histoires de culture otaku... Non, c'est pas un gros mot.) Bref, après m'être renseignée au bahut, j'ai dégoté un autre adepte de trucs japonais : Quentin. Il est en troisième, en plus ! J'ai mis en scène une rencontre « fortuite », et bam ! C'est qui, la meilleure ?

J'éclate de rire, mais je pleure aussi. Mes joues sont trempées de larmes. Qui est cette gamine enjouée ? Où est-elle donc passée ? J'ai l'impression de la découvrir pour la première fois. Je lis cette prose avec la troublante sensation de ne pas en être l'autrice.

Jusqu'au brevet, le ton des messages est le même ; exubérant et gai. Insouciant. Malgré quelques revers amoureux, des peines de cœur qui ne duraient que le temps que je les écrive dans ce carnet, et l'absence de papa, je ne m'en sortais pas si mal.

La vérité me frappe soudain. Adolescente, j'étais sûre de moi. Naïve, sans doute, mais bien plus heureuse que maintenant. J'assumais mes rondeurs. Je n'étais pas encore rongée par le doute.

Je m'essuie les yeux, puis resserre le plaid autour de moi. Le vent qui s'engouffre par la fenêtre s'est rafraîchi. Mon estomac se noue quand je tourne la page suivante. Des frissons, qui ne sont pas dus au froid, me parcourent le corps.

Si j'ai oublié la majeure partie de mes années collège, je me souviens parfaitement de mon entrée au lycée. Et de ce qui est arrivé ensuite.

J'ouvre un petit mot plié en deux.

Bonne rentrée, ma Vava ! Ça y est, on se retrouve à nouveau dans la même école. On va s'éclater ! Compte sur moi pour te présenter des mecs super mignons !

Ta grande sœur qui t'aime

Elle a respecté sa parole. Sans la honte qu'éprouvaient certains des ados de son âge envers leur fratrie, elle m'a introduite dans son cercle personnel : ses deux meilleures copines, Rose et Sybille, et plusieurs garçons qui gravitaient autour d'elles comme les satellites d'une planète, incapables de s'éloigner de ces trois filles séduisantes.

Parmi eux se trouvait Lucas. Dès que je l'ai vu, Zac Efron avait chuté aux oubliettes. Lucas était réel, avec ses immenses yeux bleus rêveurs et ses adorables fossettes. Grand, un peu maigre, il passait son temps à rire.

Il a été immédiatement gentil avec moi. Ça ne le dérangeait pas de rester en ma compagnie quand il séchait les cours et que j'avais permanence. Il n'était pas très bavard, mais nous partagions les mêmes goûts musicaux, et cela a suffi à nous rapprocher. Il s'en moquait que je sois plus jeune, moins mignonne ou moins populaire que les autres filles du groupe. Nous nous asseyions dans l'herbe, et il fumait en me regardant réviser. J'adorais ces moments.

La totalité de mon année de seconde est soigneusement consignée dans mon journal. Tous les jours, j'avais un événement en rapport avec Lucas à rapporter ; parfois une vraie conversation, le plus souvent un détail insignifiant du genre « je l'ai vu se prendre un Coca à la machine à boissons ! ». J'ai noirci des feuilles entières de faits anodins qui ne revêtaient d'importance que pour moi : « il m'a donné une pâquerette ! », « il a dit que mes chaussures étaient fun ! »

Tandis qu'il flirtait gentiment avec moi et sortait avec d'autres filles, j'étais folle amoureuse de lui. Il me paraissait évident que, tôt ou tard, il allait ouvrir les yeux sur ses véritables sentiments. Aucun des garçons que j'avais connus jusqu'alors ne m'avait fait autant d'effet. Lucas était mon premier amour. Le grand, l'unique, l'inoubliable.

Vers la fin de l'année, je l'ai aidé à travailler pour le bac ; nous passions tellement de temps ensemble que ses camarades se sont mis à le chambrer. Il ne s'en souciait pas. Je n'aurais pu être plus heureuse. Moi, la petite seconde, avec l'un des terminales les plus cool de l'école !

Il l'a eu !!!!! Les résultats sont tombés aujourd'hui ! Claire aussi, évidemment, avec mention en plus ! Pas Lucas, il a eu tout juste 10, mais c'est bon quand même. C'est tout ce qui compte. Je suis tellement contente pour lui... et je crois pouvoir affirmer que c'est un peu grâce à moi.

Il a téléphoné tout à l'heure : IL A UNE SURPRISE POUR MOI !!!!!

Je ne tiens plus en place ! Je pense qu'il va me demander de l'accompagner à la soirée des terminales. Je ne vois que ça ! Il a dit que ça me ferait très, très, très plaisir. Qu'est-ce qui pourrait me rendre plus heureuse que ça ? J'en ai parlé à Claire ; elle m'a dit que de toute façon elle m'y invitait, si je voulais venir. Mais y aller avec Lucas... ce serait... je n'ai même pas de mot pour ça !

En une fraction de seconde, les dizaines de mois, les centaines de jours qui me séparent de cet instant sont abolis. Mon espoir dévorant ressurgit et me transperce le cœur. J'ai l'impression de retrouver chacune des émotions que j'ai ressenties à l'époque.

Je n'ai pas eu de nouvelles de Lucas le lendemain, ni le surlendemain des résultats. Et puis, à quelques jours de la soirée, il a appelé...

J'étais en train de me brosser les dents quand ma sœur a ouvert la porte. Elle était au téléphone et a articulé « c'est Lucas » silencieusement. J'ai écarquillé les yeux, craché mon dentifrice dans le lavabo et je me suis essuyé la bouche avec le peignoir de ma mère.

J'attendais de ses nouvelles avec tellement d'impatience... J'ai fait signe à ma sœur de mettre l'appel sur haut-parleur, ce qu'elle a fait.

– Tu veux sans doute parler à Ava ? a-t-elle dit en me souriant.

– Pourquoi ?

– Ben, tu sais, pour la fête du bahut.

– Quoi ? C'est quoi, ces conneries ? Où est-ce que tu es allée chercher ça ?

Je crois qu'à ce moment-là, j'ai voulu que le sol s'ouvre sous mes pieds ou que la maison s'effondre sur moi. N'importe quoi pour ne pas entendre ce qui allait suivre.

– J'ai pas l'intention de me pointer là-bas avec ta petite grosse de sœur. Elle est gentille, hein, c'est pas la question, mais... tu vois, quoi.

On dit qu'un cœur se brise, qu'il se casse en morceaux, mais c'est faux. Si c'était le cas, on n'éprouverait plus rien. Il n'y aurait qu'un trou béant dans notre poitrine. Moi, j'ai eu l'impression qu'on essayait de me l'arracher, qu'on tirait, tirait et qu'il revenait à sa place systématiquement pour continuer à me torturer.

Je me souviens que les traits de Claire se sont déformés sous l'effet de la colère.

– Qu'est-ce que tu peux être con, je te jure ! Tu ne lui arrives même pas à la cheville, pauvre débile ! Quand je pense au temps qu'elle a perdu avec toi ! Tu as raté ta chance, et si tu essayes de l'appeler, je viendrai te crever les yeux, compris ?

Je n'ai jamais su ce qu'était la surprise qu'il me réservait. Ma sœur m'a interdit de le recontacter. J'ai pleuré deux jours sans discontinuer, jusqu'au moment où Claire m'a annoncé qu'elle renonçait à la fête. Ça m'a secouée. Il était hors de question qu'elle se prive de ses derniers instants de lycéenne pour moi. Alors, j'ai pris sur moi et je lui ai affirmé que j'allais mieux. Que je ne comptais pas me laisser abattre.

Et dans un sens, je le pensais. J'étais décidée à aller à la soirée tout de même, et à affronter le regard de Lucas.

J'ai eu une idée aujourd'hui. Elle est brillante. Ou navrante. Je ne sais pas. À toi de juger.

La fête a lieu dans trois jours, et je vais m'y rendre. Mais je ne veux pas faire pitié. Je ne veux pas être la petite grosse qui suit sa magnifique grande sœur. Je ne veux pas faire ce plaisir à Lucas. Il faut que j'y aille avec quelqu'un. Claire m'a affirmé que c'était possible. Le problème, c'est que je ne connais aucun garçon qui soit d'accord pour m'accompagner.

Alors, j'en ai embauché un. Minable ? Ou malin ?

Il s'appelle Greg, il a 18 ans et il est très beau. Je passe tous les jours devant le chantier sur lequel il travaille. Il a paru surpris, mais devant la somme que je lui ai proposée, il n'a pas hésité longtemps. Je vais pavoiser à son bras, samedi.

Et après, je pourrai m'effondrer.

Après la fête, j'ai effectivement craqué. Je ne sortais plus de ma chambre, je mangeais à peine. J'ai commencé à me regarder dans le miroir, à m'interroger sur l'image que je renvoyais. Je ne voulais plus jamais subir la souffrance que le rejet de Lucas m'avait infligée.

Au milieu du mois de juillet, Inès m'a surprise en train de pleurer sur mon lit. Alors je lui ai tout raconté, trop heureuse qu'elle s'intéresse sincèrement à mes problèmes. Elle m'a écoutée sans m'interrompre, et j'ai attendu son verdict. Son avis de parent, à qui j'accordais toute ma confiance d'enfant. Je me sentais perdue et j'avais besoin d'être guidée.

– Eh bien, je ne suis pas surprise, Ava. Regarde-toi ! Tu traverses la vie avec l'insouciance de la jeunesse et ta gentillesse en bandoulière. Mais la vie est dure, et tu viens de l'apprendre à tes dépens. Avec ton physique, tu peux être sûre que ce genre de

situation se reproduira et te détruira. Il te faut une carapace solide !
Endurcis-toi !

Endurcis-toi.

C'est exactement ce que j'ai fait.

Je me suis mise à écouter ma mère. Elle m'a convaincue que si j'avais changé avant, Lucas ne m'aurait pas rejetée. Je me suis mise à appliquer ses préceptes à la lettre. Petit à petit, j'ai gommé tout ce qui à mes yeux caractérisait Vava pour ressembler à Inès ; après tout, elle obtenait toujours ce qu'elle voulait. Aucune raison que je n'y parvienne pas aussi. Ma sœur n'a pas compris ma nouvelle attitude, et je me suis éloignée d'elle, me persuadant qu'elle avait sa part de responsabilité dans ce qui s'était passé au lycée.

Ma vie est devenue une liste d'objectifs à atteindre. Devenir plus mince, plus musclée, plus professionnelle, plus sérieuse, plus, plus, plus... Et en chemin, je me suis perdue.

Je referme le journal, les ultimes pages n'étant qu'un compte rendu des exercices que je pratiquais et des grammaires dont je me débarrassais au moment où je suis entrée à l'école de commerce.

Voilà.

J'envie cette fille épanouie que j'étais plus jeune. J'envie celle que j'étais avant, quand j'étais bien dans ma peau. Pourtant, je sais qu'elle se trouve encore en moi, enfouie, plus très loin.

Alors que je cherche le lien entre nous, le visage d'Oliver m'apparaît. Il m'a percée à jour dès notre rencontre. Ses paroles, la première fois qu'il m'a émue aux larmes, me reviennent en mémoire. Il m'a dit que ma démarche chez VertiG était généreuse, qu'il y a une certaine forme de poésie dans ce que je fais.

La connexion entre l'ancienne et la nouvelle Ava, c'est l'agence. Là-bas, je suis restée l'adolescente qui voulait aider les autres, et ces

dernières semaines m'ont prouvé qu'elle ne demandait qu'à refaire surface. Au fond, je n'ai jamais cessé d'être elle.

VertiG est l'endroit où je m'affranchissais du carcan dans lequel je m'étais enfermée. Mon lieu de liberté, là où j'ai préservé mon essence. Là où j'ai pu laisser mon cœur vibrer pour les autres et rester en vie. Même s'il ne palpitait pas pour moi.

Peut-être que je ne suis pas une cause désespérée, en fin de compte.

Oliver m'a tendu un miroir et m'a dit : « Regarde-toi. Est-ce que tu aimes ce que tu vois ? Est-ce que c'est vraiment toi ? »

Et la réponse est non.

Alors, comment découvrir celle que je suis aujourd'hui ? Le seul moyen de le savoir est d'avancer ; je n'ai pas besoin de faire marche arrière pour me retrouver. Il me faut continuer et découvrir où mène la voie sur laquelle je me suis engagée ; mais pour ça, je ne dois plus avoir peur.

Et m'affronter.

Je me lève et dépose le carnet sur la coiffeuse, à côté de la dernière lettre d'Oliver.

Courageuse.

Ma respiration s'accélère ; je tente de la calmer en expirant doucement par la bouche. Je me retourne vers la psyché installée dans le coin de la pièce. Quelques pas, et je lui fais face.

Je passe mon temps à sculpter mon corps, à le façonner, le modeler pour qu'il soit parfait. Mesurant, millimétrant, calculant. Mon anatomie est devenue une somme de chiffres. Pourtant, je ne m'attarde jamais sur mon reflet, de peur que mes défauts soient révélés et que je ne puisse pas le supporter.

D'un geste hésitant, j'ôte le plaid duveteux de mes épaules et le lance sur le lit.

Va jusqu'au bout, Ava.

Je dégrafe mon soutien-gorge bustier noir, qui tombe sur la moquette, puis glisse mes pouces sous l'élastique de ma culotte pour la retirer.

Je suis entièrement nue, vulnérable, mais je ne détourne pas le regard, même s'il m'en coûte.

Je m'approche un peu plus de la surface qui réfléchit mon image et commence à me détailler de la tête aux pieds. Derrière la finesse et les formes harmonieuses, mes tares me sautent aux yeux, mais je persiste à les scruter. Les fixant à m'en brûler la rétine.

Mes mollets trop ronds. La longue cicatrice qui court le long de ma cuisse, séquelle d'une chute à vélo. Cette légère rondeur au niveau du ventre que mes centaines d'abdominaux hebdomadaires ne réussissent pas à gommer. Mes seins trop petits. Mes épaules étroites.

Une rafale fait danser des mèches de cheveux sur ma peau. Tous mes défauts sont étalés devant moi, et je suis debout.

Je suis parfaite, et aussi tellement imparfaite. Ce n'est pas grave.

Je suis Mint, tout autant que Vava.

Pour la première fois depuis longtemps, je me vois vraiment, l'âme et le corps mis à nu.

Je souris timidement à mon reflet.

Peut-être que je vais pouvoir commencer à m'aimer.

42

Oliver

Bras sur le dossier du banc, jambes allongées, yeux fermés, je profite du soleil de ce dimanche midi. Je tombe de fatigue et je suis affamé.

Après la réception d'hier, je n'ai pas réussi à dormir, une fois de plus. Trop d'images, trop de souvenirs que je voulais ancrer dans mon esprit de peur de les perdre dans le sommeil.

Ava ne m'a pas suivi. Elle m'a demandé de rester, sa bouche a prononcé les mots, mais son cœur me criait de partir.

Le mien a envie de croire que, bientôt, elle reviendra vers moi.

J'ai rempoté des boutures toute la nuit et, au lever du jour, je me suis mis à couper les fleurs fanées de mes rosiers. J'ai ensuite retourné la terre d'un coin du potager sous la surveillance attentive de ma voisine. Ce n'était pas prioritaire, mais ce travail m'a abruti et m'a empêché de ressasser et de me dire « à quoi bon ? ». Sans Ava, mes projets d'avenir n'ont pas la même saveur.

Elle n'apprécierait pas que je raisonne de cette manière. Si je l'encourage à découvrir qui elle est vraiment, ce n'est pas pour me perdre en chemin. Croire en elle m'a aidé à croire en moi. L'amour

que j'éprouve pour Ava est un moteur pour avancer sur la voie que j'ai choisie. Ce doit être une force dans laquelle puiser pour continuer, et non un autre prétexte que je pourrais saisir pour baisser les bras. Bien sûr que je voudrais être l'épaule contre laquelle elle se réfugie et que mon cœur soit son port d'attache, mais Ava a son chemin à parcourir. Peut-être le mènera-t-il à moi, c'est ce que je désire le plus au monde... Ou peut-être...

– Bonjour.

Une fraction de seconde, je me dis que ça ne peut pas être réel. Jamais Ava ne dit « bonjour ». Quand je me retourne, c'est pourtant bien elle qui se tient dans mon jardin, à quelques mètres à peine de moi. Un cabas sur l'épaule, jean retroussé aux chevilles, les cheveux lâchés, elle porte un débardeur jaune ; je ne l'ai jamais vue aussi simple, aussi resplendissante. Ni aussi... *elle*.

– Ça va ? me demande-t-elle sans ciller.

Elle me regarde droit dans les yeux tandis que la plus banale des questions chemine jusqu'à mon cœur qui rate un battement. Quelque chose a changé aujourd'hui. Je réponds :

– Tellement mieux maintenant !

Un sourire franc illumine son magnifique visage.

– Tu te tais, et c'est moi qui parle, annonce-t-elle.

– Viens t'asseoir avec moi.

– Je t'ai demandé de te taire, Oli, soupire-t-elle.

– Pardon. Vas-y, je t'en prie.

Elle prend une profonde inspiration, puis se lance :

– J'ai cru, pendant très longtemps, que je n'étais pas digne d'être aimée. Tu m'as prouvé le contraire. Avec tout ton super package spécial Oliver Astier.

Ses yeux s'emplissent de larmes, sa voix vacille légèrement, mais elle tient bon et poursuit :

– J’ai mis du temps à entendre les mots avec lesquels tu jalonnais le chemin qui mène à toi. Je suis un peu obstinée.

Sans blague ?

Mes sourcils se soulèvent sans que je puisse l’empêcher.

– Merci de les avoir répétés encore et encore, ajoute-t-elle en sortant du cabas posé à ses pieds les lettres que je lui ai envoyées. Je croyais, jusqu’à hier encore, que je ne pouvais t’offrir qu’une partie de moi ; je sais maintenant que je peux faire mieux que ça. Parce que c’est ce que tu mérites.

Je m’accoude sur mes cuisses et me concentre sur un point perdu dans le lointain. Si je la regarde, je ne la laisserai pas terminer son discours, et elle serait capable de me frapper, aussi mignonne soit-elle.

– Il y a cette citation : « La gentillesse dans les mots suscite la confiance. La gentillesse dans la pensée crée la profondeur. La gentillesse dans les actes engendre l’amour. »

– J’en reviens pas que tu me cites Lao Tseu ! grimacé-je. Tu sais que je n’ai pas dormi de la nuit ?

– Moi non plus ! Est-ce que tu vas la fermer, oui ou non ?

J’acquiesce en riant. Tout ça m’a tellement manqué !

– Moi aussi, reprend-elle, j’ai choisi des mots qui, pour moi, te définissent et que j’associe à notre histoire.

Elle a écrit derrière les papiers que j’ai utilisés pour elle. Utilisant la face vierge pour me définir. Elle au recto, moi au verso.

– Torride, dit-elle en faisant un pas dans ma direction. Ah ! mince, ils sont dans le désordre.

– Ça me va.

– Chut !

En s’avançant un peu plus, elle me qualifie d’opiniâtre. Puis de généreux. Quand vient « perspicace », elle a fait la moitié du chemin

qui nous sépare.

– Rigolo, énonce-t-elle.

– Ah ! oui, c'est comme ça que je m'étais défini lors de l'entretien, ça. Pas ma meilleure répartie, je dois l'admett...

Je me prends soudain une boule de papier sur la tempe.

Aïe !

– Ouvre-le, c'est le prochain, m'explique-t-elle.

En défroissant la feuille, je découvre « bavard ». Elle m'annonce « sociable » et « agaçant », à la suite.

La voilà à ma portée. Un dernier petit pas, et elle sera tout près ; je me retiens de lui attraper la main pour la prendre contre moi. C'est à elle de faire tout le trajet jusqu'à moi, je l'ai bien compris.

– C'est quoi, le dernier ?

Elle hausse les épaules de la plus charmante des façons.

– Je n'en ai plus. Je ne pensais pas que ton jardin était si grand.

– Improvise, tu y es presque.

Je plisse les yeux pour mieux voir ses traits, mais le vent couvre son visage de mèches blondes qu'elle ne prend pas la peine de chasser.

Quelques centimètres pour nous réunir. Ce n'est rien, et à la fois, c'est immense ; je suis prêt à attendre l'éternité qu'elle les comble.

– Gourmand ? suggère-t-elle.

Au lieu de s'avancer vers moi, néanmoins, elle fait demi-tour. Avec un réflexe instinctif, je tends le bras pour la retenir, mais ma main rate son poignet de peu.

– Je reviens, me rassure-t-elle d'un hochement de tête.

En effet, elle récupère son sac, et c'est avec soulagement que je la vois s'installer à côté de moi.

– Tiens, ta rétribution pour hier soir, fait-elle en posant un petit paquet sur mes jambes.

Sur la boîte cartonnée, je reconnais le nom d'une pâtisserie. Décidément, c'est une journée hors du commun. Quand j'ouvre le couvercle, je découvre une religieuse au caramel dont le parfum me chatouille aussitôt les narines.

– C'est pour moi ?

Elle se mord la lèvre inférieure, hésitante.

– Pour nous. Mais je ne mange que le dessus, le petit bout, précise-t-elle précipitamment. Et demain, je fais deux heures de sport !

Je la trouve tellement craquante quand elle s'emporte ! Elle inspire un grand coup avant de prendre le chou entre son pouce et son index et de croquer dedans. La regarder savourer le gâteau est d'une sensualité absolue.

– Ne t'inquiète pas, lui murmuré-je à l'oreille. Je vais te faire faire beaucoup d'exercice.

Elle me décoche un sourire en coin, puis hoche la tête.

– C'est délicieux. Vraiment.

Elle se lèche les doigts.

– Tu sais, j'ai eu envie de le goûter dès la première fois, enchaîne-t-elle, soudain sérieuse.

– Qu'est-ce qui t'en a empêchée ?

– Le sentiment que je ne le méritais pas, sans doute.

Nous nous observons, et elle comme moi savons qu'elle ne parle pas que de pâtisserie. Je me penche pour l'embrasser, saisi par l'irrépressible besoin de la toucher. Sa bouche satinée est encore sucrée, et je me délecte de ce baiser que je n'aurais pas cru possible il y a encore quelques minutes. Je me sépare d'elle à contrecœur ; j'ai envie de l'allonger dans l'herbe et de la garder au creux de moi pour toujours, mais je ne suis pas certain que ma voisine s'en remette.

– Merci, dis-je. En revanche, la prochaine fois, ce sera une religieuse entière pour moi. Je partage tout, sauf ça.

Ava sourit. Je la contemple tandis qu'elle balaye mon jardin du regard. À cet instant, je pense à Paola, qui m'a incité à faire découvrir mon paradis à la femme que j'aime. Maintenant, elle est là, et j'ai toujours du mal à le croire.

– Un jour, tu m'as interrogée à propos de VertiG, lâche-t-elle, sans me regarder. Tu veux savoir ce que ce nom signifie ?

– Oui, bien sûr.

– C'est l'acronyme d'une phrase qui avait du sens quand j'ai développé l'idée. « Vous Êtes en Relation avec un Travailleur d'Intérêt Général », explique-t-elle en éclatant de rire. Ridicule, non ?

Les rayons du soleil à travers les branchages jouent sur le visage lumineux d'Ava. Sa joie irradie et se répand en moi, anéantissant mes doutes. En m'étirant, je réponds :

– Non, pas du tout. Ça ne m'étonne pas venant de quelqu'un qui cite un sage chinois un dimanche.

– Arrête de te moquer de moi, sinon, je te garantis que je vais trouver d'autres mots pour te qualifier...

Je ris. Encore. J'ai la sensation que je ne pourrai plus jamais m'arrêter.

– Je savais que ça finirait par arriver, lâché-je.

Sincèrement étonnée, Ava tourne vers moi ses iris pailletés d'or.

– Quoi donc ?

– Que tu me trouverais sympa, la taquiné-je. Et amusant. Toutes les femmes m'adorent. N'est-ce pas, madame Macias ?

La petite mamie, qui n'a pas décollé de la barrière, me fait un salut de la main.

– Je vais me rhabiller, chuchoté-je en attrapant mon haut pendu au manche d'une pelle. Sinon, elle va rester là toute l'après-midi.

– À mon avis, elle admire tes jolis parterres de fleurs, c'est tout, s'amuse Ava.

– Je ne l'ai pas volée, celle-là. Allez, viens plutôt m'aider au lieu de critiquer le maître des lieux.

Je lui tends la main. Elle sourit en détaillant mon vieux tee-shirt. Je baisse les yeux sur le gros smiley en colère qui en orne le devant, mais je ne comprends pas ce qui l'amuse tant.

– Dites donc, mademoiselle Langlois, ne croyez pas que vous allez vous tourner les pouces. Il va falloir transpirer un...

Ava s'élance pour se blottir contre moi. Le visage pressé contre mon torse, elle me serre si fort ! J'essaye de voir son expression, mais elle se dresse sur la pointe des pieds pour s'enfouir dans mon cou. Je crois qu'elle pleure, qu'elle murmure des excuses. Je referme mes bras sur ses épaules et dépose un baiser sur ses cheveux, me rassasiant de son odeur. Sa respiration, d'abord rapide, s'apaise petit à petit, nos deux souffles s'harmonisant progressivement.

Nous demeurons enlacés une éternité qui ne semble pourtant durer qu'une seconde. Je pourrais prolonger ce moment toute ma vie.

Je l'aime. Maintenant, vulnérable et souriante. Je l'aime. Hier, insaisissable et orageuse. J'aime tous les mots qui la définissent et chacun de ceux que je ne connais pas encore.

Ava est venue.

Elle est venue jusqu'à moi, et j'ai la certitude que c'est pour de bon cette fois. Je ne sais pas encore de quoi demain sera fait, mais ça n'a pas d'importance à présent. Elle ne m'a pas dit qu'elle m'aimait, mais je n'ai pas besoin que les mots résonnent à mes oreilles : ils sont dans chacun de ses gestes.

Elle s'écarte enfin de moi en s'essuyant les yeux et m'offre le plus désarmant des sourires.

– Tu disais avoir besoin d'aide ? me demande-t-elle.

J'acquiesce.

– Avec joie. Tu t'y connais un peu en jardinage ?

– Pas du tout, mais je ne demande qu'à apprendre, affirme-t-elle, son regard plongé dans le mien.

Je lui tends la main. Sans hésitation, elle la saisit et se laisse guider dans les allées de mon petit domaine, écoutant avec attention mes explications enthousiastes. Au bout d'un moment, elle s'accroche à mon bras et, la tête appuyée sur mon épaule, lève son visage vers le ciel.

Je crois qu'elle est bien.

OceanofPDF.com

Remerciements

Dire merci, c'est beaucoup et pourtant si peu pour ceux qui ont contribué de près ou de loin à la création de ce roman. Mes remerciements seront insuffisants, mais ils viennent du cœur, soyez en sûrs.

Tout d'abord, mille mercis à l'équipe de Fyctia/La Condamine qui a cru en mon histoire et me permet de publier pour la première fois. Merci pour votre confiance, merci de m'avoir donné des ailes, même si je ne suis encore qu'un oisillon. Merci à Camille, mon éditrice, qui a fait un travail formidable (tant pis pour les lamas !).

Ensuite, merci à la communauté Fyctia, le groupe d'entraide en particulier, pour le soutien sans faille d'un bout à l'autre de l'aventure. Chacun d'entre vous a compté sur le chemin qui m'a menée à la publication. Bravo et merci à tous les auteurs que j'ai rencontrés là-bas.

Un merci spécial à Amelia Pacifico, ma coach, pour sa générosité tout au long du parcours. Merci à Johan, mon super bêta qui déchire (j'ai essayé de mettre plus de jardinage, j'te jure !). Merci à Nine, ma pom-pom girl. Merci à Caro Mélu, pour les gifs d'Eddy qui réconfortent. Merci à Caro Handon, pour sa présence chaleureuse. Merci à John Ross, pour les fous rires.

Merci à toute ma famille, à mes parents qui m'encouragent, à ma meilleure amie, à mes trois monstres qui me prouvent tous les jours que la réalité dépasse la fiction.

Merci à mon homme qui ne cesse jamais de croire en moi, malgré mes doutes.

Enfin, merci à toi qui tiens ce livre entre tes mains. Merci d'avoir parcouru mes lignes. Chaque lecteur est un cadeau inestimable.

N'hésite pas à me confier ce que tu as pensé de l'histoire d'Ava et Oliver !

En plus, tous ceux qui viendront en message privé sur ma page Facebook (*Laureline Eliot*) ou par mail à laurelineeliot@outlook.com me donner le prénom du skateur écolo au grand cœur gagneront une nouvelle le concernant, histoire d'en savoir un peu plus sur ce qu'il devient...

OceanofPDF.com